This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/

Google

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Vet. Fr. II B. 17

TAYLOR INSTITUTION

DOMINUS ILLUMINATIO MEA

Vet. Fr. II B. 17

TAYLOR INSTITUTION

DOMINUS ILLUMINATIO MEA

MÉLANGES

EXTRAITS

DES MANUSCRITS

DE M^ME^ NECKER.

Cet Ouvrage se trouve chez les Libraires suivans :

BASLE, J. Decker.
BERLIN, Mettra.
BORDEAUX, Audibert-Burkel et C^{ie.}
BRESLAW, G. Th. Korn.
FLORENCE, Molini.
GENÈVE, Paschoud.
HAMBOURG, P. F. Fauche et C^{ie.}
LAUSANNE, F. Grasset et C^{ie.}
LYON, Leclerck et C^{ie.}
MARSEILLE, Chardon et C^{ie.}
NAPLES, Marotta frères.
ORLÉANS, Berthevin.
STOCKOLM, G. Sylverstolpe.
St.-PÉTERSBOURG, Weitbrecht.
VIENNE, Degen.

MÉLANGES

EXTRAITS

DES MANUSCRITS

DE M^ME. NECKER.

TOME PREMIER.

PARIS,

CHARLES POUGENS, Imprimeur-Libraire, rue Thomas-du-Louvre, N.° 246.

AN VI. (1798, vieux style.)

Vet. Fr. II B. 17

TAYLOR INSTITUTION

DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA

MÉLANGES

EXTRAITS

DES MANUSCRITS

DE Mme NECKER.

de Mme. Necker, l'association si rare du brillant de l'esprit à une morale sévère et aux sentimens religieux les plus affermis. Le langage et le style de Mme. Necker, presque toujours ornés par des images, ne lui ont jamais servi qu'à exprimer des vues sages et des sentimens raisonnables. C'est toujours au milieu d'un certain nombre de principes que sa réflexion s'est promenée ; mais elle a beaucoup recueilli dans une enceinte que les auteurs du siècle ont trouvée trop étroite ; elle l'a fait sans peine, sans efforts, et en écrivant à ses amis ou en s'entretenant avec elle-même. Toutes les pensées de Mme. Necker se joignoient à

cette grande chaîne qui unit les hommes entre eux par la bienveillance et la charité, et qui s'élève jusques au ciel par la foi et par l'espérance. Elle avoit le goût de l'esprit au plus haut degré; mais ce goût ne lui inspira jamais le désir de se faire imprimer; il étoit en elle sans aucune ambition de paroître, et surtout sans aucun sentiment d'envie ni de jalousie: aussi jamais personne n'a loué les talens des autres avec plus d'abandon et de vivacité; et quand elle cherchoit, quand elle réussissoit habituellement à soutenir, à animer la conversation, c'étoit en encourageant les gens d'esprit et en leur ouvrant le passage, jamais en épiant l'occasion de

se faire applaudir : et je suis persuadé, que plusieurs de ses connoissances, même de ses amis, trouveront, en lisant ses manuscrits, qu'elle avoit trop négligé le soin de montrer ses nombreuses pensées et ses ingénieuses observations. Mme. Necker avoit placé son intérêt personnel dans l'accomplissement de ses devoirs ; le reste étoit un jeu pour elle ; et toutes les gloires du monde ne l'eussent pas distraite du chagrin dévorant que lui auroit causé, je ne dis pas le plus léger remords, mais une indifférence d'un moment à ses rigoureux scrupules. On n'a jamais vu, je le crois, une si grande étendue dans l'esprit, une si grande liberté dans

l'imagination, avec tant de liens dans la conduite. Les facultés de M^me. Necker lui permettoient de parcourir un espace indéfini, et ses principes étoient immobiles. Aussi, avec un progrès journalier dans ses aperçus et dans ses connoissances, elle avoit conservé une innocence de cœur qui, prolongeant sa jeunesse morale, répandoit beaucoup de grâces sur sa personne. Singulier contraste! elle voyoit tous les développemens de l'amour propre, tous les jeux de la vanité, toutes les secousses des passions, et elle ne croyoit presque jamais aux desseins perfides et aux démarches rusées. Ce mélange de pénétration dans le regard et de confiance dans le caractère,

formoit un ensemble unique en son genre et dont l'effet étoit plein de charmes.

Mme. Necker se plaisoit éminemment dans la société des gens de lettres ; aucun n'avoit trop d'esprit pour elle : mais il est remarquable qu'après avoir passé dans leur société une grande portion de sa vie ; et à l'époque où la philosophie moderne avoit le plus de hardiesse, jamais ses opinions religieuses n'ont éprouvé la plus légère altération ; et doucement, mais avec une vigilance continuelle, elle écartoit les discours qui pouvoient la blesser dans son premier sentiment ; dans le respect qu'elle portoit à l'Être suprême. Nulle espèce de bigoterie ou de pra-

tique minutieuse n'accompagnoit ce respect ; il étoit grand, noble, élevé, et toujours digne, si aucun peut l'être, d'un culte adressé au souverain maître du monde. Ce respect encore mêlé d'un saint amour, avoit un caractère que je crois infiniment rare ; il étoit essentiellement fondé sur la gratitude, et il auroit subsisté dans toute sa force sans la crainte et sans l'espérance. Cependant M.me Necker avoit eu sa part des traverses de la vie ; elle avoit connu, jusques à l'âge de vingt-quatre ans, toutes les privations qui naissent du manque absolu de fortune, et qui sont toutes si amèrement senties quand elles se trouvent réunies à une éducation libérale. Ensuite, et

de fort bonne heure, elle fut soumise à des angoisses nerveuses tellement pénibles, que, par degrés, elle perdit le sommeil; et le jour, obligée de céder à un mouvement d'agitation, elle se tenoit debout, même en société; et n'obtenoit un peu de repos que dans le bain. Toutefois, et encore au milieu de ses derniers, de ses tendres regrets, au milieu des douleurs aiguës auxquelles elle fut soumise vers la fin de sa vie, elle faisoit toujours le compte de ses prospérités passées, et elle élevoit ses mains vers l'Être suprême pour le remercier de sa bonté. Dieu, quel exemple! et qui peut se flatter de l'imiter! Je ne sais s'il a jamais existé une piété plus simple et plus propre

à donner une juste idée des rapports d'une ame vertueuse et sensible avec la divinité. Combien de fois ces sublimes rapports n'ont-ils pas donné à M^me. Necker une éloquence pénétrante !

« Oui, tu me vois, *disoit-elle* » *dans une instruction laissée à* » *sa fille*, tu me vois sur ces » limites qui séparent la vie de » l'éternité ; je poserois la main » sur l'une et sur l'autre pour » attester à toutes deux l'existence d'un Dieu et le bonheur » qui naît de la vertu. »

Ah ! quelle est imposante cette déclaration dans une bouche si pure ! elle inspire du courage, et contre les doutes, et contre les systèmes du siècle.

Mme. Necker, pendant la durée de mes fonctions publiques, avait eu l'occasion de manifester, d'une manière éclatante, son esprit de charité; et Paris se souvient peut-être des soins infatigables qu'elle s'est donnés pour adoucir le sort des malades, le sort des enfans trouvés, le sort des prisonniers. L'hospice qu'elle dirigeoit plus particulièrement servoit déjà d'exemple à toutes les maisons de secours; lorsque ces institutions ont été détruites ou dénaturées par de nouveaux venus, dès les premiers tems de la révolution française. Madame Necker s'est montrée la même dans le petit cercle où ma retraite l'a placée. Sa bienfaisance

active ne perdoit jamais une occasion de soulager ou de consoler l'infortune ; et j'ai gravé dans mon cœur ce mot d'une femme de campagne, qui disoit en la pleurant : *Si celle-là n'est pas reçue en paradis, nous sommes tous perdus*. Ah ! sans doute elle y est dans ce séjour céleste ; elle y est ou elle y sera, et son crédit servira ses amis. Oui, je me plais à penser que c'est un titre de protection auprès de l'Être suprême, que d'avoir été appelé à soigner, à garder sur la terre le bonheur de sa plus fidelle et de sa plus fervente adoratrice. Ah ! combien je la ferois encore mieux connoître aux hommes, si je la présentois à leurs regards dans ses rapports

avec l'ami que le ciel lui avoit donné, avec le compagnon de sa destinée : mais un voile religieux doit couvrir, ce me semble, les relations domestiques, lorsqu'une sorte de culte les a consacrées ; et je crois mieux servir la mémoire de mon amie, en faisant entendre la voix d'un homme qui n'est plus, et qui, dans une correspondance particulière, parloit de Mme. Necker avec autant d'éloquence que de vérité. C'est le témoignage de M. Thomas * que je vais rapporter, et je transcrirai littéralement ses paroles.

* M. Thomas, de l'académie françoise, également renommé par ses talens et par son austère vertu.

« Mon

« Mon ame de plus en plus de-
» vient solitaire dans Paris. La
» maison de Mme. Necker et la
» mienne sont les deux seules
» que j'habite : je passe de chez
» elle chez moi, et de chez moi
» chez elle ; et quand j'ai le bon-
» heur de la trouver seule, ou
» presque seule, je crois n'avoir
» point changé de place. Mes opi-
» nions, mes idées, mes senti-
» mens, ou s'accordent parfai-
» tement avec les siens, ou s'y
» épurent et s'y perfectionnent.
» Elle m'anime à tout ce que
» j'aime, et m'inspire encore
» plus de mépris pour tout ce
» que je dédaigne ou ne puis
» souffrir. Elle n'a qu'un objet,
» ou plutôt elle en a deux qui
» pour elle n'en sont qu'un, les

» qu'une quantité, à laquelle il
» ajoute sans cesse sans jamais
» pouvoir atteindre au dernier
» terme ».

MÉLANGES
EXTRAITS
DES MANUSCRITS
DE Mme. NECKER.

Pensées et Traits.

Il est un langage qui donne de la confiance, et qui peut rendre hardies et libres les personnes les plus discrètes et les plus réservées; tous les hommes le connoissent, mais il en est bien peu qui veuillent en faire usage. Il y a des gens, comme on l'a dit, qui sont sur la pointe du pied dans leurs offres de service.

M. de Buffon a cette parfaite sérénité dans la souffrance et dans les

contrariétés, qui met l'ame au niveau du génie ; et c'est dans le moment où l'on est effrayé et déchiré en le voyant soumis aux misères humaines, qu'il se montre le plus au dessus d'elles.

Il est des gens qui ont dans leur ame un tel foyer de raison et de vertu, qu'ils y aperçoivent, comme d'un point lumineux, tous les événemens de ce monde ; ils éclairent et réchauffent les endroits les plus éloignés, et donnent à la gloire même un éclat qu'elle n'auroit point sans eux.

Quand on lit l'histoire, il faut chercher dans les faits ce qui les rend contemporains de tous les siècles ; la pensée et les sentimens.

Il est impossible de s'exagérer les jouissances que donne l'exercice de ses devoirs, ni le prix des biens qui appartiennent exclusivement aux ames tendres et pures.

Heureux qui peut lier son amour propre au bonheur des nations, et ne recevoir jamais un éloge qui ne soit la preuve d'un bienfait!

Il ne faut pas seulement s'acquitter de ses devoirs particuliers, mais il faut aussi s'acquitter de ses talens et de ses circonstances envers sa conscience et la société.

Un grand homme n'auroit point d'émulation, s'il n'avoit que des rivaux, car ces rivaux sont ordinairement trop au dessous de lui: mais il est une autre émulation plus digne de son génie; c'est celle qui le met aux prises avec les idées de perfection dont il est toujours occupé.

Il faut savoir réunir l'intérêt pour les choses de la vie, au mépris qu'elles doivent inspirer; ce rapprochement de deux sentimens si contraires, ne peut se trouver que dans une grande idée intermédiaire qui enveloppe, si

l'on ose s'exprimer ainsi, les biens et les maux, les petites et les grandes choses, à laquelle tout aboutit comme centre, et de laquelle tout part comme cause.

L'amour propre, dans les gens à talens, est une maladie qui fait un contre-poids à tous les avantages qu'ils ont sur les autres hommes; les inquiétudes qu'ils éprouvent dans le moment où leurs ouvrages paroissent, les font ressembler au phénix, qui ne peut se reproduire que dans des torrens de flammes dont il est consumé.

Je connois quelques esprits métaphysiques auxquels je ne parlerai jamais des beautés de la nature; ils ont franchi depuis long-tems les idées intermédiaires qui lient les sensations avec les pensées, et leur esprit s'occupe trop d'abstractions pour qu'on puisse leur faire partager des

jouissances qui supposent toujours les rapports de l'ame avec des objets réels et extérieurs.

Il ne faut pas non plus leur peindre des mœurs particulières : parlez-leur toujours avec un porte-voix à l'extrémité de la chaine, et ne vous hasardez jamais à vouloir les faire passer de chainon en chainon.

Que de biens, dans la vie, dont on jouit comme de la santé, et dont on ne connoit le prix qu'après les avoir perdus ; liberté, fortune, amitié même : il semble que quand les biens nous conviennent parfaitement, ils ne se font pas apercevoir, et l'on ne porte son attention que sur ceux qui ne sont point analogues à notre nature, c'est-à-dire qui ne sont pas de vrais biens, ou sur ceux dont nous n'avons pas l'habitude ; et, dans ce dernier cas, la jouissance sentie ne dure qu'un jour.

Je connois des gens qui ne sont pas seulement doubles par le caractère, mais qui le sont encore par l'esprit; et ce qu'on nomme le talent peut s'associer à une profonde bêtise, mais la bêtise se montre toujours la première : ils ressemblent à cette plante des Indes dont on tire d'abord un suc empoisonné, mais qui, maniée et travaillée avec soin, produit ensuite une substance utile et nourrissante à l'usage de la colonie.

On ne peut point mettre de comparaison entre les sentimens particuliers d'un homme éloquent, et ses vues générales sur le bien public; et cependant on lit les uns avec avidité, et les autres avec indifférence, tant l'imagination a d'empire sur les hommes : il faut à tout des noms et des figures, jusques aux idées mêmes.

Il faut toujours prendre la première opinion des gens du monde avant

qu'ils aient le tems de se concerter avec la société : ce n'est pas le cas alors d'en appeler de César mal informé à César mieux informé; c'est dans le premier moment, au contraire, qu'ils jugent le mieux; les jugemens d'autrui altèrent ensuite la justesse de leurs sentimens, et les efforts même qu'ils font pour les réfuter, les dégoûtent et les découragent.

La liberté de la Suisse influoit sur le prince Henri sans qu'il s'en aperçût, ou peut-être s'y croyoit-il plus regardé qu'examiné; et c'est pour cela qu'il y avoit moins de froideur et de réserve qu'il n'en a montré à Paris.

Les Allemands sont en général plus occupés de nos petites productions que nous ne le sommes : les bagatelles prennent de la consistance à leurs yeux, parce qu'ils sont incapables d'en produire; et pour nous l'ha-

» lumières et la vertu ; elle n'é-
» claire son esprit que pour ren-
» dre son ame meilleure, et cha-
» cune de ses idées se tranforme
» en un sentiment moral ; elle a
» suivi cette route toute sa vie, et
» c'est ainsi qu'elle est parvenue à
» une pureté et à une élévation de
» caractère qui a peu d'exemples,
» et qui est si fort au-dessus du
» pays et du siècle méprisable
» où elle vit. Peu de gens sont
» faits pour la connoître ; et son
» ame est un de ces sanctuaires
» religieux où l'on ne peut péné-
» trer sans être ému d'attendris-
» sement et de respect. J'ai le
» bonheur d'avoir une partie de
» ses opinions, mais je suis loin
» d'en avoir fait le même usage
» qu'elle. Les idées morales qu'on

» a dans l'esprit, et qui ne se réa-
» lisent pas, sont comme le pa-
» pier-monnoie, qui ne pourroit
» être changé en richesses réel-
» les ; c'est une représentation
» de bien qui ne fait que nous
» avertir de notre pauvreté. J'ai
» du moins le mérite d'aimer à
» vivre avec elle ; et en la voyant,
» ce que je désire d'être me con-
» sole de ce que je ne suis pas.
» Chaque heure que je passe
» auprès d'elle laisse au fond
» de mon cœur des impressions
» douces et touchantes qui me
» rendent plus content de moi-
» même en me laissant le désir
» de me rapprocher d'elle da-
» vantage ; mais cette idée est
» pour moi comme celle de l'in-
» fini, qui n'est pour l'homme

bitude de faire des riens en diminue l'importance.

Les ames tendres se composent un bonheur, une existence et une gloire de toutes les perfections dont elles sont environnées.

Comment peut-on se vanter d'avoir de la passion pour les grands hommes, et ne pas désirer en même tems de porter cette passion plus haut? C'est la manie du siècle ; on ne veut de grands mouvemens que pour les petites choses.

Un homme véritablement religieux n'est pas susceptible d'inquiétude ; il ne voit qu'une route, il la suit ; son esprit ne sauroit s'échapper par diverses voies : loin de s'agiter et d'être incertain dans ses projets, il ne croit pas même que le doute lui soit permis.

Je crois que tout est bien, gaieté,

sérieux, quand on y réunit l'esprit, la modestie et les connoissances; mais je ne crois pas que la jeunesse doive exclure le calme de la raison. La maxime de Voltaire, *Qui n'a pas l'esprit de son âge, de son âge a tout le malheur*, n'est vraie que pour la dernière moitié de la vie : l'on demande à ses enfans plus de fruits que de fleurs; car les fleurs font peu de plaisir dans l'âge mûr; on les quitte avec le rouge et les couleurs éclatantes.

Heureux qui n'a jamais trouvé de plaisir que dans des mouvemens sensibles et raisonnables; il sera sûr de s'amuser toute sa vie!

Les jouissances les plus chères nous portent souvent à la mélancolie: souvent il faut détourner ses regards de sa propre pensée; souvent on voudroit trouver en soi un asile contre soi, et l'on croit sentir la griffe du tigre qui vous saisit malgré votre résistance.

Qui sait aimer a la possibilité d'avoir tous les goûts, et les goûts de tous les âges; c'est le premier élément qui peut se transformer dans tous les autres.

En pleurant M. de Choiseuil, on pleure à la fois le grand ministre et l'homme sensible, le malheur particulier dans le malheur général, l'honneur de la nation française et la gloire de ses amis.

Il est des gens si sensibles, qu'ils nous affligent de nos propres douleurs.

Quand un homme est connu par un caractère particulier, il ne faut pas qu'il y manque, sans quoi il ne lui reste plus rien. Il y a des gens, disoit-on, à qui les affaires d'argent les plus légitimes ne conviennent pas; leur réputation est d'être magnifiques; il faut qu'ils la conservent: c'est le centre, c'est le noyau autour du-

quel on a attaché toutes leurs vertus ; si on le détruit, on diroit qu'elles s'échappent et qu'il ne reste plus rien.

La convenance est bien par-tout ; il y a des femmes qui ne devroient habiter que des lieux enchantés.

J'aime à voir un grand homme s'occuper de ses affaires, exercer sur tous les objets des facultés extraordinaires, qui ne négligent rien parce qu'elles embrassent tout, comme la voûte des cieux.

Les réticences, quand on écrit, sont souvent plus hardies que les discours ; il vaut mieux mettre un terme à l'imagination que de lui laisser tout deviner.

Un soleil brûlant qui consume tout et ne vivifie rien, est l'image des gens passionnés sans génie.

Un homme dont toutes les actions sont des vertus et qui parle peu, feroit

canoniser le silence. Les païens en avoient fait un Dieu.

Il y a des gens dont l'esprit est comme le premier élément que les chimistes ont reconnu dans la nature, et dont on ne peut deviner l'usage au premier coup d'œil, parce qu'il n'a point de forme apparente, mais qui prend ensuite indistinctement celles des corps les plus utiles et les plus précieux.

Il est touchant pour M. Necker d'avoir un ami vertueux pour témoin de ses sentimens. Un seul homme vertueux qui jure pour vous, vaut mieux que toute une nation assemblée. Je ne sais si l'on ne devroit pas désirer des libelles quand on a de si nobles défenseurs ; le bouclier qu'on leur oppose, comme ceux des anciens héros, courbe les traits qu'on osoit lancer, et les fait tomber dans la poussière.

Les

Les liaisons des personnes qui pensent de même, ne paroissent jamais nouvelles : il semble qu'elles ont commencé avec leur existence.

Il faut bien que les hommes aient quelquefois occasion de lutter contre la nature, pour connoître les forces de leur ame et pour les augmenter : c'est l'image de Jacob luttant contre un ange, que l'homme luttant avec la douleur ; le corps reste boiteux, mais l'ame est anoblie.

Il est des gens qui, au milieu de toutes les jouissances, se disent malheureux, afin de pouvoir à la fois goûter les plaisirs et s'honorer du Sacrifice.

Quand on se rappelle dans l'âge mûr le prix qu'on mettoit à toutes les frivolités de la vie, on croit qu'on ne fait que commencer son existence.

Il est bien difficile de peindre avec vérité l'objet qu'on voit tous les jours ; on s'accoutume à l'éclat des grandes qualités: et d'ailleurs l'œil de l'homme ne voit bien qu'à une certaine distance ; de près il ne prévoit point les effets.

Le peintre, dans le sens propre, imite les traits de son modèle les uns après les autres, et tâche de former, par cette réunion, un ensemble qui ait de l'expression, de la vie et de la ressemblance ; mais il faut, au contraire, que le peintre moral représente l'ensemble dans chaque trait qu'il trace, et que, pour ainsi dire, l'on puisse reconnoître l'homme à un seul de ses doigts.

Deux personnes tendrement unies se comptent pour tout ou pour rien dans les choses qui les concernent réciproquement.

On voudroit avoir conçu *les Études*

de la Nature pour avoir le plaisir de les refaire et de les mettre en ordre ; c'est un livre que l'extrait pourroit rendre nouveau, et qui s'agrandiroit de tout ce qu'on lui ôteroit avec choix.

Quand une machine est très-affoiblie, elle devient plus susceptible des influences morales ; ce sont les seuls remèdes qu'elle puisse supporter.

A Paris le tems et la pensée marchent très-vîte ; et quand on leur laisse prendre les devants on ne sait plus comment les rejoindre. J'ai laissé Paris incrédule, et en y revenant, c'est moi qui me trouve l'incrédule à mon tour : on nioit les vérités de la religion, l'on croit au mesmérisme.

L'esprit est le zéro qui ajoute aux qualités morales, mais qui, seul, ne représente que le néant.

Les phrases sans images et sans

idées accessoires, sont un fonds en société où tout le monde peut puiser; mais les images et les idées accessoires du peuple forment le langage familier qu'il faut éviter.

Ce sont les bons écrivains qui se plaignent de la pauvreté de la langue; ce sont les gens riches qui ont eu l'idée de la pierre philosophale.

A juger par les petits actes de vertu qu'on croit dignes de récompense, l'on voit bien que notre thermomètre en ce genre n'est que d'un degré au-dessus de la glace.

Quand on nous donne le secret de nos plaisirs, on nous en fait goûter de nouveaux.

Plus nous avons sacrifié pour rendre un autre heureux, plus il nous est cher, et sa mort nous ravit alors plus que notre bonheur; elle nous ravit le sien.

Chaque idée de M. Thomas étoit une vertu, et chaque mouvement un exemple.

Il est des gens qu'on aime assez pour perdre auprès d'eux la propriété de son amour propre.

Il faut ménager l'amour propre de certaines gens dans leur plus mince possession, car chacun place le sien où il peut.

Auroit-on jamais pensé qu'on eût foi à Mesmer, dans un siècle où nous sommes de vrais Sybarites en croyance, où nous vivons dans l'obscurité, et où nous ne voulons pas rencontrer une feuille de rose qui se double sous nos pas, car nous disons qu'elle retarderoit notre marche ?

Un acte de vertu jeté dans la société, est à peu près comme ces pierres qu'on fait tomber dans un gouffre ; elles retentissent long-tems,

quoiqu'elles aillent se perdre pour jamais.

La plupart des honnêtes gens combattent comme des soldats qui n'ont point de chef à leur tête ; ils attaquent avec impétuosité et reculent aisément.

Quand on est à la source de certaines idées premières, il faut bien se garder de se désaltérer plus bas.

Il ne faut jamais s'approcher des défauts qui avoisinent nos goûts et notre tour d'esprit, car la contagion naît toujours des rapports : ceci s'applique à la vertu comme à l'esprit, aux livres comme aux personnes.

M. de Buffon est inimitable en tout, et cependant il doit en tout servir de modèle : il honore son génie par ses vertus, et ses vertus par son génie. Quand je le vois, mon cœur me trompe de deux manières qui se con-

tredisent; je crois l'admirer pour la première fois, et je crois l'avoir aimé toute ma vie.

On voit naître ici et s'évanouir dans un jour, des aperçus extrêmement subtils, qui ne frappent que les goûts les plus fins, mais qui, à force d'être répétés, laissent quelques traces légères et forment une espèce de législation dont on ne connoît ailleurs ni la sanction ni les principes : au reste, cette législation n'est point le génie, qui peut suppléer à tout et substituer ses lois, comme un conquérant, à celles du gouvernement ancien.

Quand deux bons esprits se rencontrent dans une même pensée, c'est une preuve arithmétique de sa grandeur et de son utilité.

Le goût perd d'autant plus aisément son ressort, qu'il est, de toutes

les facultés, la plus délicate et la plus susceptible d'altération.

J'ai plus de penchant à croire à la charlatanerie de ce siècle qu'à ses miracles; mais je garde le silence pour ne pas aigrir des gens que j'aime.

Les détails ennuient quand ils sont isolés. Unissez-les à de grands rapports, aux idées d'ordre ou de devoir, vous les liez à toutes vos autres pensées, vous reprenez le sentiment de votre grandeur et de votre unité.

Les personnes faites pour ce qui est grand, chérissent tout ce qu'elles admirent.

C'est le plus beau privilége des talens, de pouvoir embellir jusqu'aux vertus.

Toutes ces pensées sont douces, qui lient la vie présente à la vie à venir, et nous cachent les bornes de l'une sous l'éternité de l'autre.

Des périodes pures et harmonieuses semblent mettre notre langue en musique, et en changer la nature sans cesser de s'y conformer.

L'ame a besoin de se reposer pour que les pensées puissent y surnager.

L'amitié a une conscience et un courage qui lui sont particuliers : l'une nous donne des remords qui nous eussent été inconnus sans ce sentiment; l'autre, par un effet contraire, nous apprend à braver ce que nous aurions craint auparavant.

Une idée de plus est toujours un rapport de plus avec la divinité.

L'allégorie de la nymphe Scylla représente certainement les douleurs du corps pour les ames vertueuses; la tête reste toujours celle d'une belle et jeune femme, tandis que les pieds sont des serpens qui nous dévorent.

Le charme de la conversation est

un don de la nature, qu'on ne peut définir, parce qu'il ne peut s'acquérir. Tout ce que la nature donne à l'esprit ressemble aux effets des sens : l'on voit, l'on entend ; mais l'on ne peut expliquer ce que c'est que voir et entendre.

Il me semble que le grand défaut de la métaphysique moderne est de vouloir expliquer par la physique des objets purement spirituels.

Dans toutes les opérations de l'ame, il ne faut pas dire ce qui est, mais ce qu'on sent.

Nous n'avons d'autre manière de rendre nos pensées et nos sentimens que par des images ; vouloir les bannir du style, c'est donc nécessairement se rendre inintelligible : mais il faut donner un corps à la pensée pour qu'on puisse la saisir, et non l'analyser comme si elle étoit un

corps; c'est alors l'ombre d'Anchise qui se dissipe dans les ténèbres.

Il faut se défier extrêmement de cette facilité de produire des idées fines, dont les esprits subtils se vantent et s'enorgueillissent, et surtout il faut éviter de les enchaîner les unes aux autres; il faut les montrer à part pour les rendre intelligibles; il faut les grossir, les environner d'images, être bien sûr qu'elles ont laissé une trace dans l'esprit du lecteur, avant de passer à une autre.

Les hommes ont du penchant à se répéter, soit que la mémoire, appartenant au corps, en suive les lois, soit que les mêmes objets ramènent naturellement les mêmes pensées; et c'est ce qu'il faut souvent éviter dans les objets de spéculation: mais on ne peut trop revenir sur toutes les idées relatives aux caractères et à la conduite; cette reproduction conti-

nuelle de la même réflexion est un bienfait de l'expérience. Le goût se trouve donc ici en contradiction avec la morale ; l'un veut une variété continuelle, l'autre demande la répétition perpétuelle des mêmes sentimens, des mêmes idées et des mêmes actions honnêtes. Aussi toutes les personnes susceptibles d'habitude ont un grand moyen de plus pour être vertueuses comme pour être vicieuses ; mais en revanche les effets de l'habitude peuvent nuire essentiellement à l'esprit. Les gens bornés ne font bien une chose qu'aux dépens de toutes les autres ; et dans les hommes supérieurs, une manière de voir habituelle nuit à l'étendue de leurs lumières.

S'il n'y a point de héros pour son valet de chambre, c'est que les grands hommes ont des branches gourmandes qui emportent la sève de tout l'ar-

bre et le laissent d'ailleurs dépourvu de fleurs et de fruits.

De loin nous aimons l'uniformité, elle impose ; et de près la variété, elle amuse.

Si l'on considère l'homme dans ses rapports avec l'univers, dont il ne fait qu'une petite portion, plus il se sera voué à un seul objet, à l'exercice d'une seule faculté, plus il tiendra de place dans ce grand ensemble ; mais si on le considère lui-même comme un petit univers à part qui doit trouver au dedans de soi toutes les choses nécessaires à la félicité et à l'existence, alors il nuit à l'un et à l'autre en ne s'occupant que d'une seule chose.

L'objet dont on s'occupe continuellement, est celui dont on connoît tous les rapports et toutes les idées accessoires. Faut-il s'étonner qu'il se grossisse à nos yeux ? Ce n'est pas

une marque de la petitesse de l'esprit ; mais plutôt de l'étendue des connoissances.

Le nombre des idées sur lesquelles l'homme mortel doit fixer son attention est très-borné ; il est important de ne pas s'y tromper.

Pourquoi ne feroit-on pas quelques découvertes dans le monde des esprits, comme on en a fait dans celui des corps ? Et seroit-il plus difficile d'entrevoir ce qui se passera après nous, qu'il ne l'étoit de connoître la route des corps célestes et de pénétrer dans l'espace à cent millions de lieues ? La pensée doit atteindre plus aisément aux secrets des esprits qu'à ceux des corps.

Démocrite étoit un insensé ; il se priva de la vue, une des plus grandes jouissances de ce monde, pour acquérir des connoissances, sans penser

que les connoissances ne sont qu'un moyen de jouir.

Tout ce qui est petit et d'une foible organisation, paroît et meurt dans un jour, tandis que les ailes du tems semblent réchauffer et développer les talens qui ont un vrai germe de vie.

Madame d'Houdetot disoit qu'elle n'avoit pu se plaire au Marais ; qu'elle avoit toujours vu, comme dans Hamlet, le fauteuil vide qui l'empêchoit de manger et de se réjouir. Le Marais appartenait à un de ses frères qu'elle venoit de perdre.

Les systèmes ne sont pas dangereux pour les bons esprits ; c'est un fleuret dont ils s'amusent dans la chambre, et qu'ils changent contre une véritable épée au milieu du combat.

Les hommes ne pourront jamais rien faire pour nous qui vaille le

plaisir qu'on goûte à leur faire du bien.

Nous nous sommes lassés de peindre au théâtre les caractères raisonnables dont on ne trouvoit plus les modèles : nous mettons des fous sur la scène, tout Paris y court et croit s'y reconnoître ; mais tout Paris se flatte ; car la froideur jointe à l'enthousiasme, et la petitesse à l'exagération, ne forment que des disparates et non de la folie. Cela me rappelle le mot de l'abbé Hubert : *Monsieur se croit bossu ; mais il n'est que mal fait.*

Quand on croit pouvoir dérober les pensées d'un homme qui joint l'éloquence à la force des idées, l'on ressemble à des voleurs qui voudroient arracher la draperie d'une statue de marbre.

Un des agrémens du style est de présenter deux idées entièrement

différentes, par deux mots ou par deux phrases synonymes; ainsi l'on peut dire en parlant de cette singularité de M$^{me.}$ ***, qui sait beaucoup de choses sans que l'érudition se mêle à ses idées et vienne à leur secours: *Elle sait tout et n'a jamais rien pu apprendre.* C'est que l'attention aime à se fixer; et comme on sent qu'on ne peut pas dire deux fois la même chose, on arréte sa pensée: l'on trouve l'idée et l'on en est content. C'est ainsi que l'on disoit d'une femme célèbre dont on venoit de lire une lettre charmante: *Je ne la connois point; mais je ne puis la méconnoître.*

Les grandes idées germent enfin; elles représentent cette plante étrangère qui, après dix ans de stérilité, fleurit dans une seule nuit, et attire autour d'elle le concours de tous les botanistes.

Tout écrivain qui fait bien l'extrait, qui présente bien l'enchaînement des ouvrages d'un homme de génie, cimente l'édifice et le fortifie, et c'est un droit à la gloire de l'architecte.

Le cœur humain a toujours besoin d'un point d'appui pour supporter les peines et même les contradictions de la vie.

Un seul air de physionomie, dans un seul moment, peut montrer, comme dans un point et dans un tableau, le résultat de toutes les réflexions qu'on a faites sur la vie entière d'un homme; mais tous les rayons étant ainsi concentrés, l'on en reçoit une impression nouvelle plus favorable ou plus défavorable.

Il faut chercher ses ressources ou très-loin ou très-près de soi, dans les idées religieuses ou dans les idées sensibles; tout l'intervalle entre Dieu et l'amitié n'est rempli que par des

objets qui nous sont presque indifférens.

Je connois des gens de beaucoup d'esprit sans qu'on s'en doute et sans qu'ils s'en doutent eux-mêmes; leur esprit est si naturel qu'on n'a jamais pensé à dire qu'ils en ont, comme on ne dit pas qu'une rose a l'odeur de la rose.

Il faut un peu de timidité aux grandes vertus, pour les rendre plus aimables; sans ce petit défaut elles en imposeroient trop.

Je ne connois point d'image plus terrible que celle de cette main solitaire qui gravoit pendant la nuit sur les murs d'un palais de Babylone la destinée des rois. Tous les hommes devroient voir cette main écrivant les actions les plus secrètes; aussi Phèdre dit-elle :

> Il me semble déjà que ces murs, que ces voûtes
> Vont prendre la parole, et, prêts à m'accuser,
> Attendent mon époux pour le désabuser.

L'injustice et l'ingratitude des rois ressemblent à la chute d'un bloc de marbre, qui écrase l'artiste dans le tems même qu'il s'occupoit à en faire la statue d'un Dieu.

Dans les affaires, les Nestors ne sont bons qu'avec les Achilles; quand on a tout dit sur la manière de conduire les grandes affaires, il reste encore un secret que l'on ne peut expliquer, une sorte de magie dont ceux qui la possèdent ne connoissent pas même le merveilleux, qui ne s'apprend point, et qui ne s'apprendra jamais.

Les censeurs, dans ce pays, semblent être préposés pour faire faire quarantaine aux pensées de tous les amateurs du bien public, ils gardent long-tems leurs écrits, et ne les laissent paroître qu'avec des précautions infinies; cependant cette peste n'est pas communicative, et l'on en évite aisément l'influence.

Malgré tous les raisonnemens d'Helvétius, je croirai toujours que les sentimens et les pensées sont deux choses fort différentes. La pensée est volontaire, le sentiment est involontaire : le sentiment se rend par une image, la pensée ne se rend que par elle : et même cette distinction, utile à beaucoup d'égards, l'est aussi pour le style ; les images dans les choses abstraites sont déplacées ; les images dans les choses sensibles les éclaircissent et en augmentent l'impression.

Les mouvemens intérieurs tiennent surtout aux sensations ; et c'est pour cela qu'une physionomie irritée nous inspire plus de colère qu'une parole dure prononcée avec douceur. C'est une réflexion qu'on ne peut trop faire, lorsqu'on traite avec les hommes et qu'on cherche à s'emparer de leur esprit : souvent il faut par devoir leur dire des vérités fâcheuses ;

mais il n'est jamais besoin de les blesser par l'air et le ton, dont le souvenir est ineffaçable. Les pensées ne produisent que des pensées; mais les sensations, les images, les mouvemens, tout ce qui se passe au dedans modifie l'ame et en change la nature; l'on voit qu'on s'est servi d'un instrument pour atteindre jusqu'à elle.

Je connois un homme dont les vertus sont si simples et si naïves, qu'il faut, en renversant la marche ordinaire, les aimer avant toute réflexion, et les estimer ensuite.

Les âmes ardentes et sensibles sont destinées par la nature à être sur la terre la récompense du génie et de la vertu.

La chaleur du sentiment et la rapidité de la pensée donnent à la conversation une sorte d'agrément indéfinissable: ce n'est pas de la grâce, car la grâce est plus calme, et d'ailleurs

la grâce a besoin d'être formée ou perfectionnée dans le monde; mais ce genre de mouvement peut intéresser dans tous les états, dans tous les sexes et dans toutes les nations.

Les gens foibles qu'on précipite dans le tourbillon du monde, soupirent sans cesse après la solitude; il leur semble toujours qu'un mouvement de plus peut achever ce qui leur reste de vie; semblables à ces flambeaux que les vents ont consumés, et qu'un dernier souffle éteint pour jamais.

Il faut aimer les dons du génie, comme il faut les avoir : cet amour est un des beaux présens que la nature ait faits à l'homme; la réflexion et le culte de l'opinion ne l'imitent jamais qu'imparfaitement.

Un homme d'esprit qui se montre dans une société, rend tout à coup

la vie à nos pensées, qui périssoient dans une conversation ordinaire.

Au moment d'une longue absence, comme à celui de la mort, la vérité s'échappe sans être altérée par les convenances ou par un désir de plaire désormais inutile.

Un homme sensible et vertueux ne donnera jamais au public qu'une image imparfaite de son caractère, puisque toutes les actions possibles ne sont que l'ombre projetée sur la terre des ames nobles et bonnes. L'ombre est grande, il est vrai; mais ce n'est qu'une ombre.

La parole et les sons n'ont pas plus de rapport avec la pensée, que les couleurs avec l'effet qu'elles produisent.

La pensée est l'ame même, la sensation est le changement qui arrive dans l'ame; la même langue ne convient point à l'une et à l'autre.

Jamais l'ame, tant qu'elle habitera un corps, ne pourra transmettre au dehors de soi ce qu'elle éprouve dans son intérieur; c'est peut-être l'apanage des seuls esprits, qui s'entendent par une intuition intime: ce qui me le prouve, c'est qu'on ne peut jamais voir dans les ouvrages de métaphysique que ce qu'on sait d'avance par soi-même.

Les images sont des signes qui peuvent rendre les sensations par l'habitude que nous avons contractée de lier les mouvemens de notre ame avec les objets extérieurs; mais il n'y a ni liaison, ni idées accessoires, ni comparaison, ni langage pour les opérations purement intellectuelles: on s'égare quand on veut prendre une langue pour l'autre. Je sais bien aussi qu'on ne peut pas expliquer matériellement le bonheur ou le malheur, ni tous les élans de l'ame; mais l'on

peut du moins en donner l'idée de loin, les retracer, les réveiller; au lieu qu'une pensée n'a aucun rapport avec une autre, à moins qu'elle ne s'y enchaîne immédiatement.

Sur un grand théâtre, les singularités augmentent les effets du génie; dans une petite ville, elles les diminuent; à Paris l'on veut que les grands hommes se rapprochent de nous, en province l'on veut qu'ils s'en éloignent; il faut l'égalité dans les petites sociétés, et des distinctions dans les grandes.

Les grands hommes ont toujours quelque chose de particulier; et quand ces singularités sont d'un certain genre, elles nuisent à leur réputation ou à leurs progrès. Par exemple, la facilité de recevoir des impressions, fait que tout les émeut, et que leur imagination est aussi frappée de quelques idées de détail, qu'elle pourroit

l'être, dans le silence du cabinet, par les plus grandes choses : tout les met en mouvement; mais cet effet ne se communique pas, et ils paroissent puérils lorsqu'ils sont toujours eux-mêmes.

Je n'aime pas, dans la *Nouvelle Héloïse*, l'épisode de Claude Anet; quand nos passions ont assez fasciné notre jugement pour nous faire oublier tout sentiment de pudeur, elles ne nous laissent plus susceptibles de pitié. Rousseau l'a dit lui-même avec plus de vérité, dans une lettre de Julie: *Les soins d'une passion fatale m'ont fait oublier ceux que je devois aux malheureux*. Je ne crois pas pouvoir trop le répéter, ce mélange du vice et de la vertu est extrêmement dangereux; il embellit le vice et diminue les charmes de la vertu.

Les hommes de génie ont eu presque tous un ami fidelle pour leur

indiquer les grandes choses, pour les y encourager, et pour en jouir avec eux. Le lion a son pourvoyeur qui lui montre sa proie, et qui en reçoit une petite portion en récompense; Oreste avoit son Pilade; Hercule son Philoctète. En France ce sont les femmes dont les ames passionnées s'attachent aux hommes distingués, jouissent de leurs succès, les excitent aux grands travaux et partagent leur considération, quelquefois leur renommée.

L'amitié est fondée sur différens rapports; ceux qui sont les moins abstraits, les plus immédiats et les plus voisins de l'humanité, sont ceux qui influent le plus sur le bonheur: ainsi ces attachemens de tête, fruits d'idées purement factices, font beaucoup de bruit, et ont en effet peu de consistance.

Honneur au charme et à la puissance de la parole dans une bouche

spirituelle et sensible! elle substitue des images douces à des fantômes désolans qui changent la face entière de la nature ; et c'est de là qu'on a cru que certains mots avoient une puissance réelle qui n'étoit point l'effet de l'imagination.

De la manière dont la Société juge les gens d'esprit.

COMME il n'y eut jamais de proverbe dépourvu de sens, il n'y a jamais d'opinion générale sans fondement ; les hommes même les plus injustes, et je dirois les plus sots, ont une sorte de raison dans les jugemens qu'ils prononcent. Aujourd'hui, par exemple, on blâme le bel esprit, on le tourne en ridicule, on en parle avec dégoût : cette manière de voir peut être cependant justifiée ; car l'esprit tout seul, dépourvu de raison, de sensibilité et du goût de l'ordre, n'est bon

qu'à celui qui le possède, et quelquefois même il lui est plus nuisible qu'utile; c'est un danseur de corde qui fixe les regards, mais qui n'apprend point à marcher sur la terre; et, pour conserver la métaphore, toutes les idées que l'esprit suggère paroissent lui être venues sans nuance, sans suite, et comme en sautant; il franchit un intervalle immense pour saisir un petit rapprochement inutile, et qui ne servira jamais à rien dans la pratique. La connoissance des rapports est bien nécessaire; mais c'est de ceux qui s'avoisinent, qui se touchent, et qui donnent ainsi à nos pensées leur usage, leur consistance et leur étendue; et voilà l'ouvrage du génie. Examinez les idées qui se transmettent de siècle en siècle; ce ne sont pas celles qui n'ont qu'un éclat passager, car elles ne s'enchaînent ni à notre bonheur, ni à nos principes. J'ai la vue courte, disoit

M. de Buffon; j'ai appris trois fois la botanique, et je l'ai oubliée de même : si j'avois eu de bons yeux, tous les pas que j'aurois faits, m'auroient retracé mes connoissances en ce genre. C'est ainsi que toutes les idées utiles se retracent sans cesse. Nous sommes bien loin; pourroient dire les détracteurs de l'esprit, de donner des ridicules au vrai génie; nous savons accueillir les grands hommes et les honorer : mais ces grands hommes se rapprochent beaucoup plus de nous que les beaux esprits; ils parviennent à leurs plus hautes pensées par des nuances qu'ils nous font apercevoir; et la chaîne de ces pensées, quelque grande qu'elle puisse être, touche toujours à notre bonheur. Le génie, d'ailleurs, peut ne point avoir d'imperfections à sa suite; l'esprit en entraîne toujours de morales et d'intellectuelles : morales, car n'ayant d'autre but que de

faire effet, il ne pense qu'à soi, sans jamais s'occuper du bien général ; intellectuelles, car en saisissant les rapports, même les plus éloignés, sans traverser la route qui peut y mener, l'on se fait souvent illusion, et l'on prend l'apparence pour la réalité; au lieu que si l'on avait marché lentement jusqu'au but en le regardant à chaque pas, l'on auroit vu l'illusion se détruire d'elle-même. Le bel esprit seul conduit donc à des idées fausses, comme on le voit dans les ouvrages et dans la conversation des gens qui n'ont que cette faculté: le bel esprit encore mène à l'obscurité; car cette manière de chercher les idées à vol d'oiseau, échappe nécessairement au plus grand nombre des hommes. Sans doute on ne peut rien faire sans esprit, c'est un ingrédient aussi agréable que nécessaire; comme certaines saveurs piquantes, il faut le mêler à tout, mais

ne l'employer jamais seul : seul, il est toujours extrême.

Il est commode de prendre son élans, mais difficile de marcher continuellement et de bonne grâce ; d'ailleurs, en s'élançant, l'on ne peut se retenir, ni être suivi par d'autres. L'homme de génie qui embellit ses pensées par la sensibilité et la raison, vous entraîne avec lui, vous ne pouvez le quitter ; l'homme d'esprit, au contraire, ressemble à ces *Gines* ou mauvais génies, qui vous prennent, à la vérité, sur leurs épaules, mais qui vous cahotent dans toute la route, et souvent vous jettent dans un désert après vous avoir bien fatigués. L'esprit, conduit par l'amour propre, se presse et s'agite de lui-même, tandis que la sensibilité et la raison ont besoin d'être excitées ; aussi dans une éducation bien faite, et dans le choix des lectures, il faut cultiver surtout

la raison et la sensibilité, et laisser l'esprit à ses propres efforts. Un des grands inconvéniens de l'esprit est de ne jamais travailler pour un but déterminé, réel et hors de nous. Ce n'est pas la pensée qu'on cherche, ni la vérité, pas même celle de son caractère ; c'est l'effet. Toutes les propositions des gens d'esprit peuvent supporter la proposition contraire : il est facile de soutenir toutes les deux d'une manière ingénieuse. La tête d'un bel esprit est comme ces tableaux qu'on change en tournant une manivelle, et qui, par quelques variations dans les bordures, présentent successivement des anges ou des démons.

C'est la perfectibilité qui distingue l'homme des animaux ; c'est aussi cette faculté qui marque la différence des hommes entre eux. Il y a des gens qui se sentent intérieurement la faculté de penser ; tout dans la société

la réveille en eux : mais cette faculté n'agit que comme des rayons épars ; il auroit fallu un miroir ardent pour la recueillir. C'est ce qu'a fait M. de Buffon, lorsqu'en s'adonnant à une seule science, il a concentré toutes ses pensées sur un seul objet. L'ame étant une, les hommes ne sont faits que pour l'unité : un seul Dieu, centre de tout notre amour ; un seul sentiment sur la terre, si nous voulons en goûter tous les charmes ; un seul goût, si nous voulons jouir d'un véritable amusement ; enfin un seul genre de pensées, si nous voulons connoître toutes les forces de notre esprit. Mais c'est un grand avantage d'appliquer son esprit à une science proprement dite ; car quoique la nature agisse par nuances insensibles, elle a pourtant des divisions bien plus marquées que les ouvrages des hommes. Dans tout ce que les hommes ont inventé, ils ont été obligés de faire

des mélanges, de s'aider de toute part, d'empiéter les uns sur les autres ; ils n'ont jamais une pensée qu'on n'en voie le germe ailleurs : et cependant nous sentons si bien que la perfection de l'esprit tient à connoître les limites des choses, que nous aimons surtout ce qui ne ressemble à rien, ce qui ne se rapproche d'aucune de nos idées connues.

Quel contraste ! nous aimons les nuances dans les idées, et cependant nous aimons les idées imprévues.

Pour qu'une idée fasse impression, il ne suffit pas qu'elle soit fine et ingénieuse, il faut encore qu'elle soit juste, forte, et exprimée clairement, brièvement et simplement, sans qu'il soit besoin de tems et de réflexion pour la saisir. L'esprit d'un homme que vous obligez à vous écouter, ressemble à un cavalier affairé qui court à toute bride : si vous voulez le tenter

par votre marchandise, mettez-la sous ses yeux toute développée. Souvent on s'estime trop; souvent aussi l'on a intérieurement trop peu d'opinion de ses facultés; un seul défaut peut en cacher tous les avantages. Quelquefois la mine est assez féconde, mais l'on n'a point l'art de la mettre en œuvre; quelquefois l'on passe sa vie à mettre toutes ses idées dans la filière, tandis qu'on devroit les réunir en faisceau : avec cette faculté de travailler en *fin*, l'on imite bientôt les artistes qui font trainer un carrosse par quatre puces; l'esprit alors ne doit pas aspirer à de plus hautes récompenses qu'on n'en donne en mécanique à de pareils inventeurs.

On peut écrire avec esprit sans être seul et recueilli; mais si l'on a un vrai talent, si l'on veut se faire lire

avec intérêt, si l'on veut peindre ses mouvemens avec sensibilité et faire passer son ame dans celle des autres, en un mot si l'on veut écrire pour le public instruit et raisonnable, qui fait peu de cas de tout le jargon de l'esprit et qui n'admire que ce qui parle à l'ame et à la raison, il faut alors être dans la retraite, attendre long-tems son bon génie, lui donner une longue audience, et se livrer à tous les mouvemens qu'il nous inspire.

Dans toutes les choses de la vie, il faut une route déterminée : tout sentier qui n'est pas marqué par un choix ferme et invariable, nous mène à un précipice ; cela est vrai en morale, en goût, et même souvent en médecine.

Si l'on ne veilloit avec soin sur tous les mouvemens de son ame, les souffrances en changeroient la nature.

Les gens malades ont besoin de recommencer leur éducation sur un nouveau plan, et de faire une nouvelle connoissance avec eux-mêmes.

Tout est passager sur la terre : à peine, dans notre foiblesse, pouvons-nous discerner les tems; et si l'on a dit qu'ils sont tous présens à l'Etre suprême dans son immensité, on peut le dire aussi de nous dans notre petitesse. Le passé et l'avenir nous semblent quelquefois le présent même; le sentiment surtout ne peut être jamais passé.

Rien n'augmente plus l'intérêt que l'enchaînement des idées. Pour qu'une pensée nous fasse plaisir, il faut toujours qu'elle en retrace une autre, et que celle qu'elle retrace soit encore plus près de nous : ainsi un habile historien ne nous parle jamais des siècles passés, sans quelque allusion au siècle présent; comme M. de

Buffon ne nous parle jamais des animaux, sans nous ramener aux hommes. L'enchaînement des idées est donc nécessaire pour nous intéresser en nous rappelant à nous-mêmes, qui faisons le centre de tous nos intérêts; mais il est nécessaire aussi pour satisfaire le goût d'ordre qu'ont tous les bons esprits, qui ne leur permet pas de laisser rien d'épars soit au dehors d'eux-mêmes, soit au dedans.

L'on a dit, il y a long-tems, que les objets extérieurs influoient sur nos pensées et sur notre caractère; mais l'on n'a jamais assez senti avec quelle magie la pensée et le caractère influent sur les objets extérieurs.

Le caractère, dans la retraite, ressemble à l'onde en repos, qui laisse nécessairement surnager les substances bienfaisantes ou malfaisantes qu'elle avoit reçues durant

l'orage; c'est à cette épreuve que l'on connoît si les qualités sont réelles et permanentes, ou si elles ne sont que l'effet de la société, et du désir d'en être estimé.

L'on peut dire, sans vanité, qu'au premier coup d'œil un sot vous attriste et un homme d'esprit vous rend heureux : c'est se comparer à la pierre de touche, qui distingue l'or des autres métaux, et qui n'est cependant qu'une pierre.

Pourquoi les gens de génie, dont les grandes et sublimes idées sont devenues comme une tige qui étend au loin des milliers de branches, ne sont-ils pas accusés de plagiat, tandis que l'on croit reconnoître à chaque ligne les pensées des gens d'esprit, et qu'on se dit sans cesse, Cela n'est pas nouveau, je l'ai vu ailleurs ? c'est que les petits bâtimens se touchent toujours par quelque point, et que les

grands édifices sont nécessairement isolés.

Pour intéresser quelqu'un, c'est de lui qu'il faut lui parler, de ses sentimens, de son caractère, de ses occupations, de ses goûts, de ses qualités, de ses défauts, de sa fortune, de ses affaires, de ses espérances : il faut entretenir le public et parler à son siècle, autant qu'il est possible, comme on feroit à cet homme ; ainsi l'on doit tout rapporter au moment présent, donner une figure à tous les mots abstraits, saisir tous les événemens actuels pour les alléguer en exemple, et profiter à la fois des inquiétudes, des malheurs ou des succès, afin de faire de ses pensées une histoire plus qu'un raisonnement, et l'histoire de tous ceux qui nous lisent. Mais la différence du grand écrivain de tous les siècles, à celui qui ne réussira que dans le sien, c'est que l'un

fait apercevoir dans l'intérêt du moment celui de tous les pays, de tous les tems et de tous les cœurs; qu'il contemple et fait contempler l'image de l'univers; au lieu que l'autre circonscrit sa pensée et la vôtre dans le lieu, dans le tems où vous êtes, et dans l'instant passager de votre vie, et ne vous montre, dans son cercle étroit, que la portion du tableau qui l'environne, et qui seule se réfléchit dans sa pensée.

Quelle est la cause de notre indifférence pour un ouvrage très-ingénieux, et de notre goût pour une lecture simple mais utile? Dans l'un, l'auteur me parle de moi, et dans l'autre il ne me parle que de lui : la conversation d'un ami plaira toujours plus que celle de Voltaire.

Faire un livre sur un livre, juger l'écrivain, définir son genre, tout cela

jeu d'enfans qui trouvent plus de plaisir à manier l'instrument avec lequel on taille un diamant, qu'à admirer le diamant même.

L'exercice de l'esprit, comme celui du corps, n'est utile et salutaire qu'à celui qui le prend; et c'est pour cela qu'il ennuie souvent les spectateurs.

Pulchrum caput, sed cerebrum non habet, s'applique aussi aux ouvrages joliment écrits, qui ne font naître aucun sentiment, parce que le sujet est indifférent à l'auteur comme au lecteur, ni aucune idée, parce que l'auteur est déjà à la pointe des idées: semblables à ces écureuils qui se soutiennent à l'extrémité de la branche; une mouche ne pourroit pas avancer d'une ligne plus loin qu'eux.

Dans la jeunesse, on jouit des délices de la vie au sein de l'amitié;

dans la vieillesse, c'est auprès d'elle qu'on se repose de la fatigue de vivre.

Le plaisir de la lecture est inexprimable, quand on joint à l'admiration que donnent de belles pensées, l'intérêt que l'on prend à l'auteur; c'est alors que le livre paroît s'animer devant nous, pour nous faire goûter tous les plaisirs réunis de l'esprit et de l'ame.

Quoi qu'on dise, la véritable amitié est éclairée, ses jugemens ne sont point en contraste avec ceux des siècles à venir; et l'on peut appliquer à la postérité le passage de l'Évangile, Elle ne fait que publier sur les toits ce que l'amitié disoit en secret.

Une amitié nouvelle, sur la fin de la vie, est un bien d'un prix inestimable, parce qu'il est inattendu; et

qu'il nous fait éprouver des jouissances inconnues, au moment où l'on croit n'avoir plus qu'à perdre.

Quand on pense plus qu'on ne parle, on sent ordinairement plus qu'on n'exprime.

M. de Senac écrit fort bien, quand il peut se permettre des lacunes; ses ouvrages reculent dans les tems passés, et ne peuvent avancer dans la postérité. Pour imiter le passé, il faut supposer beaucoup d'idées perdues; pour avancer dans l'avenir, il faut au contraire en ajouter beaucoup à celles qui existent.

Nous sommes si peu faits pour connoître, qu'il est beaucoup de choses dans ce monde qu'il nous est plus aisé d'imiter que d'expliquer.

Vouloir contenir le génie dans les bornes du goût, n'est pas une chose impossible. Voyez les Hollandais; ils

font une digue à la mer avec des brins de paille. L'homme de génie et celui qui en manque, tarissent tous deux sur un sujet, l'un par stérilité et l'autre par justesse d'esprit : mais les génies médiocres ne savent où s'arrêter; ils soupçonnent toujours, avec raison, quelques idées au-delà de celles qu'ils voient.

Quelqu'un disoit : Vous avez changé toutes mes jouissances en vertu ; car le plaisir que je goûte n'est que de la reconnoissance.

Il faut toujours adoucir les traits d'esprit par le sentiment, et embellir le sentiment par quelques fines allusions : en tout il est aisé de courir, mais difficile de ne pas s'égarer.

Dans tous les objets communs de la vie, l'homme raisonnable est celui qui voit comme le plus grand nombre ; dans les choses plus difficiles,

l'homme raisonnable est celui qui aperçoit ce que personne n'avoit vu avant lui, et dont cependant tout le monde est obligé de convenir : c'est-à-dire que l'homme raisonnable est un homme de génie.

Pour faire une bonne poétique, il faudroit être en littérature, comme David dans ses états, roi, législateur et prophète.

Le véritable avantage des choses bien faites en tous sens, c'est qu'elles se soutiennent ensuite comme par une sorte d'équilibre ; en éducation, en administration, en morale, les torts ou les fautes les plus légères en apparence, nuisent à l'ensemble ; c'est ainsi qu'un édifice se soutient contre les outrages du tems ou les efforts des hommes, par l'appui mutuel de plusieurs parties exactement semblables.

Dans les mouvemens, point de

grâce

grâce sans naturel ; dans les sentimens, point de grâce sans vérité ; dans les pensées, point de grâce sans justesse, qui n'est au fond qu'un autre genre de vérité : ainsi tout est rapports dans la nature ; et tout ce qui montre ces rapports, plaît et intéresse.

Le bonheur est un tout qui n'a point de parties : on n'y peut rien retrancher sans le détruire ; et croire pouvoir y ajouter, c'est prendre le plaisir pour le bonheur.

Quel est le plus heureux, de vivre avec des gens vertueux ou d'être vertueux soi-même ? c'est ce qu'on n'auroit pu décider sans les mouvemens de la conscience.

Quand le tems ne détruit point notre sensibilité, nos amis nous pardonnent aisément tout ce qu'il nous ravit.

Un bon secret pour intéresser les autres, c'est de leur parler comme on se parleroit à soi-même.

Toutes les combinaisons fondées sur des principes vertueux, sont les seules qui ne trompent jamais ; car lorsqu'elles manquent leur but, l'on peut dire encore comme le médecin de Molière : *Du moins ils sont morts dans les règles.* Ce mot, absurde en médecine, est vrai en morale. Où la vertu ne réussit pas, rien n'auroit pu réussir.

Quand les liaisons sont fondées à la fois sur les penchans et sur les principes, la chaîne est indissoluble, car l'un des bouts s'attache au ciel et l'autre à la terre.

Lorsque dans un mémoire les sentimens sont bien présentés, ils augmentent la preuve tirée des faits, car la pensée ne peut plus les en détacher.

L'opinion est une espèce d'espion gagé par la vertu, qui n'entre véritablement en fonction qu'en tems de guerre; mais la renommée ne prend jamais de vacances, elle parcourt indifféremment tous les lieux et tous les siècles.

Les qualités acquises ne surprennent jamais; et c'est un grand agrément de moins.

Aimer ce qui est grand, c'est presque être grand soi-même; la postérité l'a jugé ainsi. Thésée rappelle toujours Pirithoüs, et le nom d'Hercule ne permettra jamais d'oublier Philoctète.

Dans quelque âge que l'on soit, l'amitié, la sensibilité peuvent occuper l'ame toute entière et remplir l'espace du bonheur.

Qu'on juge mal quand on a passé sa vie avec des hommes distingués!

L'habitude des grandes proportions nous éloigne souvent de la vérité; l'on trouve trop petits les nouveaux objets qu'on voit de près, et trop grands ceux qu'on n'a jamais vus.

M. Ducis appeloit M. Thomas un chartreux du monde.

Quand j'admire à Westminster ces tombeaux qui s'entr'ouvrent pour laisser passage à quelques ames immortelles, j'y trouve l'image naïve de notre destinée; notre grandeur et notre misère réunies sous un seul point de vue.

Dans le vague des airs, l'on entend de loin le plus léger bruit, et il fatigue notre organe. Dans la retraite, le moindre chagrin fait une profonde impression.

Le savant et l'homme de génie peuvent parvenir tous les deux aux mêmes résultats. Il est un point par lequel toutes les idées se touchent;

et quand on fait beaucoup de chemin dans une carrière, on le rencontre toujours.

Pour se bien porter, il faut que les esprits animaux soient en équilibre: une souffrance locale prouve que cet équilibre est rompu. On le rétablit, ou par des occupations fortes de la pensée, qui rappellent les esprits au cerveau, ou par des points d'irritation qui les détournent du lieu où la douleur les entraînoit.

Cet apologue du tailleur qui se prosterne devant les habits qu'il a faits, s'applique à beaucoup de choses, mais surtout à l'éducation.

Un grand écrivain ne devroit jamais faire une poëtique: il y a toujours quelque inconvénient à mettre dans la même main la puissance législative et la puissance exécutive.

Les systèmes de quelques grands

hommes ont passé de mode ; mais leurs idées ont servi à leur former des successeurs. De là vient sans doute la fable du Phénix qui renaît de ses cendres.

Les ames tendres s'éloignent d'elles-mêmes en vieillissant ; les ames dures s'en rapprochent.

En société l'on exagère tous ses maux pour être plaint : souvent l'on est entièrement guéri, qu'on laisse encore autour de soi les banderoles noires, sans se rappeler qu'elles furent la cause de la mort d'Égée.

L'on a toujours besoin de mêler ses pensées à celles des gens qu'on estime, pour leur donner de l'importance et de la durée. L'on érige à ses amis absens un trône dans sa pensée, pareil à celui vers lequel les ambassadeurs se tournent continuellement lorsqu'ils sont loin de leurs maîtres.

Le discours de M. de Buffon sur les difficultés et les beautés du style, enregistra pour jamais les titres de l'académie dans le temple de la Renommée.

Le plus grand miracle de la nature, c'est un homme de génie ; et M. de Buffon ne m'a jamais parlé des merveilles du monde, sans me faire penser qu'il en étoit une.

Quand la nature nous accorde quelques diminutions dans nos souffrances, il faut tâcher que l'âme fasse le reste.

Les jeunes gens ne paroissent jamais plus à leur avantage que quand ils rendent hommage aux vieillards : c'est le lierre autour d'un grand chêne, qui ramperoit sans cet antique appui.

L'indifférence pour les grandes places se nomme sagesse par ceux

qui ont perdu toute espérance ; hauteur, par ceux qui courent encore dans la carrière ; et noblesse et simplicité, par ceux qui jugent les hommes tels qu'ils sont.

Il y a un tel degré de vertu qui nous rend indifférens à toutes les gloires, excepté à celle d'avoir des enfans qui nous ressemblent.

Honneur, éclat, crédit, opinion, divinités inconstantes qui se colorent par les objets dont elles sont environnées, et qu'il est impossible de juger, ou même de reconnoître, à quelques lieues de distance. Piété, humanité, vérité, vertu, divinités toujours les mêmes, qui donnent leur couleur à tout ce qui les entoure, et qui, semblables aux astres, conservent leur forme, et répandent leurs lumières à quelque distance qu'on les voie, et dans tous les lieux d'où l'on peut les apercevoir.

Il faut juger ce qui est, non ce qui plaît, et l'on saura bientôt ce qui plaira toujours.

Nos sentimens et nos idées ont tant d'exagération, que nous ne trouvons plus de sensibilité que dans la folie, et de plaisanterie que dans la peinture du vice. Notre amour de la patrie a été la suite des vices de quelques particuliers, et se ressentira toujours des vices de son origine. La plupart de nos vertus tiennent à des opinions de société, et ressemblent à ces gouttes brillantes qui n'ont pour réservoir que le calice des fleurs, et qui s'anéantissent comme elles avec la chaleur du jour. Le grand art de la société est encore de confondre le vice avec la vertu, afin de pouvoir prendre l'un pour l'autre, selon sa convenance. L'un nomme constance et sensibilité le soin de cultiver de vieilles amours; l'autre, humanité

l'art de solliciter pour d'autres des grâces injustes; personne ne prend la vertu pour elle; car il faudroit lui ressembler. Nous sommes, dans la société, sur des échasses, et nous parlons avec un porte-voix, comme les acteurs sur le théâtre d'Athènes; aussi nos sentimens retentissent-ils dans toute une ville, sans faire souvent impression sur ceux à qui on les adresse.

Avantage d'un auteur original; nul ne peut le remplacer, fût-il même plus grand que lui.

Les petits talens et les nuances fines qui plaisent de près, s'effacent à une certaine distance; et les grands traits perdent le mérite de l'ensemble, et ne se présentent que partiellement ou de côté, quand ils sont trop près de nous.

Pour qu'un portrait soit impartial, il faut que les amis désirent d'y

ajouter encore, et que les ennemis n'osent y rien retrancher.

On s'élève quelquefois, par l'admiration, au niveau des plus grandes pensées ; ce sentiment, qu'on n'éprouve point sans avoir soi-même des qualités dignes d'estime, nous place cependant au-dessus de nos propres facultés, et nous en fait voir les bornes dans l'étendue de celles des autres.

Il me semble que l'esprit s'épuise dans le monde, et qu'il faut pouvoir se recueillir tous les jours pour donner le tems à nos pensées de se former et de s'enchaîner. L'esprit qu'on montre en société, est comme l'eau qui coule d'un réservoir ; le réservoir est bientôt à sec, si l'on ne laisse pas à la source le tems de le remplir.

J'avoue que je ne conçois pas cette expression si commune: Je le sais par cœur, il me sait par cœur. Heureux

qui peut s'en servir pour les principes et les sentimens de ses amis! Mais comment prévoir les effets des mouvemens de l'esprit? Les objets physiques mêmes produisent de nouveaux résultats par la succession des tems; seroit-il possible que ceux de la pensée restassent toujours les mêmes, malgré le mélange des idées de tous les tems et de celles de tous les lieux?

Il faut attendre un peu de tems pour juger les grandes actions, comme on auroit tort de chercher à peindre des objets lorsqu'on ne les auroit vus qu'aux rayons du soleil; les yeux éblouis ont besoin de se reposer dans l'obscurité.

Les éloges directs sont souvent une flatterie; mais la seconde application qu'on en fait par des citations ingénieuses, ne peut jamais être qu'une vérité, car autrement elle paroîtroit

absurde : c'est sans doute pour cela que cette tournure réussit toujours.

Quel triste et sublime spectacle que les derniers et douloureux momens d'un grand homme ! c'est toujours Hercule sur le bûcher, qui consume dans les souffrances tout ce qui lui reste de mortel, pour achever de s'élever aux cieux.

Combien la religion change le tableau de la vie ! les douleurs mêmes du corps sont le présage d'une nouvelle existence : nos défauts et ceux des autres nous offrent un double moyen d'exercer nos vertus ; ainsi le paradis est déjà dans notre pensée, malheureux qui se tourmente pour en deviner les plaisirs, et à qui sa piété ne les a pas fait goûter d'avance.

Être vrai dans la louange, exprimer ses sentimens tels qu'on les éprouve, peindre les objets tels qu'ils sont, rien n'est si difficile, et rien ne produit

plus d'effet ; l'on diroit que notre esprit est dans un rêve continuel, que la vérité le réveille et l'avertit de la réalité de son existence.

Il n'est pas si facile de louer à propos et sans rebuter : l'éloge n'est pas un filet dont on puisse envélopper tous les oiseaux sans distinction ; pour plaire par ce doux moyen, il faut encore, comme l'oiseleur, étudier assez les mœurs de chaque espèce pour les rappeler au gîte sans les y contraindre.

Les nuances fines ne doivent pas plus paroître à la comédie française, que la Vénus de Médicis sur un clocher ; le piédestal doit toujours être fait pour la statue. Au théâtre, plus les caractères qu'on représente ont été tracés d'après un grand nombre d'hommes, et plus ils gagnent en énergie et en vérité. En société c'est le contraire ; il faut se modéler sur

un seul individu pour trouver la ressemblance.

Une seule vertu ne fait pas passer à la postérité comme un seul talent; et l'on ne pourroit dire, Il fut reconnoissant, comme on dit, Il fut éloquent: c'est que nos neveux ne jouissent pas de nos vertus.

Toute expression qui peut s'étendre ou se resserrer à la volonté du lecteur, doit être bannie du style noble.

M. de G.... laisse trop souvent à ses lecteurs le soin de mettre les choses à leur place; je présume qu'il est sans cesse en mouvement pendant le feu de la composition, qu'il gesticule quand il écrit, et qu'il croit déterminer ainsi le vrai sens de ses phrases: il est vrai qu'un auteur ardent et plein d'imagination, a, un peu moins qu'un autre, le besoin d'être clair; les comparaisons, le

coloris, les sentimens et l'humeur même, lui servent de commentaire.

Les mots *familiers* sont rarement les mots propres : dans le fréquent usage qu'on en fait, ils se chargent toujours de nouvelles idées accessoires; ils en perdent quelques-unes, et l'on ne peut s'en servir dans le sens qu'ils avoient d'abord.

En mêlant des objets physiques à des êtres purement moraux, l'on fait des tableaux confus qui ne peuvent se dessiner dans la pensée; les idées et les corps doivent encore moins paroître ensemble, que la tête d'un homme sur le cou d'un cheval; assemblage qu'Horace interdit aux peintres et aux poëtes.

L'impression qu'on reçoit de toutes les phrases doit être rapide comme les sons qu'elles représentent; en s'y arrêtant, en les considérant de trop près, l'on ne peut plus apercevoir la grâce des

des mouvemens; et en revanche, la moindre disproportion devient monstrueuse.

Il faut éviter les phrases qui sont employées dans un double sens; elles jettent de l'obscurité, ou décèlent la pauvreté de la langue; et l'on perd toujours à montrer les défauts de son maître.

La grammaire est plus souvent encore l'art de bien penser que l'art de bien parler.

Les pièces de folles sont à la tragédie ce que les farces sont à la comédie. La comédie peint le ridicule tel qu'il est dans le monde, et les gens de bon goût s'en amusent : la farce l'exagère; elle ne peint plus rien de réel, et ne fait rire que les polissons. Quand des cœurs sensibles nous représentent les malheurs de l'ame avec des traits vrais et profonds, ils ont toujours de mauvais disciples, des

disciples, qui, ne pouvant imiter la nature, l'exagèrent et en font la caricature. Qu'on ne soit donc point surpris si des gens qui rient au Misanthrope, ne peuvent sourire aux fourberies de Scapin; et si ceux qui pleurent à Tancrède ou à Inès, ne peuvent donner une larme à Nina ou aux autres folles du jour. La sensibilité, comme la plaisanterie, doivent marcher dans des routes déterminées, tracées par la nature et par ses modifications; on manque l'effet dès qu'on s'en écarte.

La nature n'a donné qu'un seul langage à la sensibilité; deux sortes de gens peuvent le rencontrer : les ames véritablement tendres dans les choses qui les touchent personnellement, et les gens de génie, parce que la multitude de leurs idées les réunit à toutes celles qu'on peut avoir, et les transporte dans toutes les situations;

et même le génie n'étant pas infini, les grands hommes ne sont pas sensibles sur toutes sortes de sujets. M. de Buffon, qui a peint les horreurs et les beautés de la nature sous tous les points de vue qui peuvent élever l'ame ou la faire trembler, n'a pu la peindre telle qu'elle se montre aux ames douces et mélancoliques. Mais pour revenir à mon sujet, ce n'est point dans les extrêmes qu'il faut chercher la sensibilité: la sensibilité est toujours analogue à notre nature et contenue dans de certaines limites; l'extrême est indéfini, il repose dans le vague, il n'a point de terme de comparaison, et il est, en sentiment, comme les idées confuses en métaphysique. Les sots admirent les uns parce qu'ils ne les comprennent pas, *et ils croient que cela leur plaît*, comme dit la Bruyère; les gens dépourvus de sensibilité admirent les autres, parce qu'ils ne sont pas

susceptibles de vraies émotions, et qu'ils croient en recevoir par des mouvemens exagérés qui frappent leur imagination, mais qui ne peuvent aller jusqu'au cœur.

Les gens qui préfèrent à tout l'instant présent, me rappellent, disoit M. Thomas, l'extravagance d'Antoine, qui fit fondre dans un vase une perle d'un prix excessif, pour pouvoir absorber et dévorer tout à la fois la plus grande partie de sa fortune.

Il faut recueillir avec soin toutes les idées qu'on peut mettre en pratique; par exemple, une observation bien intéressante sur le style, qu'on trouve dans un ouvrage de M. Thomas, c'est que les images des objets en mouvement plaisent toujours davantage que celles des objets en repos.

Il est des fautes qui deviennent des

crimes, suivant les personnes envers qui on les commet.

Les serres chaudes ont rendu nuisibles les plantes les plus salutaires ; c'est l'image des jeunes gens qu'on met trop tôt dans le monde.

Un homme d'esprit disoit d'une jeune femme, qu'elle avoit l'esprit étendu. L'on croit que l'esprit est étendu quand nos pensées sont neuves, mais précisément à l'extrémité de celles des autres, en sorte qu'elles ne présentent plus rien par-delà. Ce genre d'esprit éblouit quelquefois ; mais il est misérable. Le véritable esprit étendu est celui qui voit toujours les idées générales et premières, et dont toutes les autres dérivent. N'apercevoir que les extrémités d'où l'on ne peut tirer aucune conséquence, c'est n'avoir que des pensées stériles ; l'un de ces esprits est à la tête, et l'autre à la queue.

Les hommes n'auront jamais une conduite parfaitement bonne ou parfaitement mauvaise, que quand ils seront dirigés par un seul principe. C'est de cette facilité que nous avons à nous laisser dominer impérativement par une seule idée, que naissent les grands caractères, les caractères vertueux, les caractères vicieux, et enfin la folie, qui n'est qu'une dépendance du vice. Donnez à Grandisson des sentimens religieux; et sa conduite, si merveilleuse en apparence, n'est qu'une suite toute simple de ses sentimens. Faites présider l'amour propre ou la personnalité à toutes les actions d'une vie; et vous en verrez découler naturellement tous les crimes et toutes les extravagances possibles. Il faut donc bien prendre garde au principe qui nous domine; et dès qu'il n'est pas de la nature de ceux qui nous mènent directement à la vertu, il faut le diviser afin de

lui ôter sa force; sans cela il devient notre maître, et le moindre de ses effets est de nous couvrir de ridicule.

Pour avoir un style clair, il faut toujours que les objets qu'on peint et qu'on assimile par la parole, puissent s'embrasser à la fois; voilà pourquoi il ne faut jamais associer un objet physique et un objet moral, ni un mot propre et une comparaison; comme on ne mettroit pas en regard, dans un jardin, un arbre et une statue, un rocher et une plante.

Pascal disoit que la vie d'un homme étoit comme un point entre deux éternités. Quand on voit de grandes pensées noyées en citations dans les ouvrages du jour, il semble que c'est une éternité entre deux points.

Si le siècle de Louis XIV manque toujours son effet, c'est que cette division par matières est extrêmement contraire à l'intérêt; il faut, pour fixer

l'attention, tout montrer à la fois ; car c'est ainsi que les choses ont existé : séparer les anecdotes, la politique et les mœurs, c'est présenter les membres épars d'un corps ; c'est en les réunissant qu'on leur donne la vie, ou l'apparence de la vie.

On applique aux femmes qui vont en wiski, les vers de la fée Urgèle :

Parce qu'elle est en l'air, elle se croit aux cieux.

Le champignon croît en une nuit, et le chêne reste cent ans à croître ; image des esprits précoces, et des bons esprits, plus lents dans leurs progrès.

La sensibilité, l'imagination, les belles connoissances, ont fait place à une manie de raisonner sans force et sans justesse ; et sous le prétexte de vouloir remonter au premier principe, sous celui de vouloir tout connoître, on oublie que nous n'étions

faits que pour aimer et pour admirer.

Le monde n'est plus composé que des deux extrêmes de la vie; car les gens d'un âge mûr fuient à présent nos brillantes et futiles sociétés; on n'y trouve que des vieillards qui ont oublié leurs idées, ou des jeunes gens qui nous donnent pour nouvelles celles que nous voudrions pouvoir oublier.

Personne ne m'a fait mieux sentir que M. de C. . . . la différence des qualités aux vertus : ce sont deux sœurs qui se ressemblent en apparence, mais dont l'une n'a que le nom et l'autre l'héritage.

En voyant la figure légère du prince Henri, en admirant son esprit délicat, je me suis écriée, *Cela combat!* comme on pourroit dire, en revanche, de plusieurs de nos généraux, *Cela parle!*

La conversation facile de *** naissant toujours sans être excitée, ne lui rend pas l'esprit des autres nécessaire, et ressemble à ces fauteuils à roulettes, que les enfans et les hommes font également mouvoir.

J'ai aimé beaucoup autrefois cet esprit qui démêle les nuances les plus délicates. Dans la jeunesse, lorsque toute l'ame est agitée par des sentimens divers, on demande aux autres de compter nos richesses, et on leur sait gré de paroître ainsi en accroître le nombre : mais dans l'âge mûr, l'on veut qu'on crée en nous des sentimens nouveaux, et qu'on remplisse tous ces vides que la réflexion nous a creusés; l'on veut qu'on réunisse en un seul faisceau tous nos sentimens épars; et qui les désunit, semble les anéantir.

Je n'avois pas besoin d'éprouver l'injustice des hommes, pour me plaire dans les idées qui nous élèvent au

dessus d'eux ; mais cependant c'est assez le cas de jouir du fruit de ses opinions, et de faire la revue de ses richesses : je les réduis aux idées religieuses et aux idées sensibles, afin que le tems, qui s'avance, ne fasse qu'augmenter ma fortune.

L'épée suspendue sur la tête d'un courtisan assis à un festin, est la véritable image des dangers et des succès de l'amour propre dans le tourbillon des grandes villes.

Le caractère, cette vie de la vie, est à l'esprit comme les vents sont à notre lac, dont la surface limpide me paroîtroit bien ennuyeuse, malgré tous les beaux paysages dont elle me renvoie le tableau, si je ne la voyois pas quelquefois en mouvement : ainsi le caractère donne à l'esprit, je dirois même aux vertus, des formes toujours nouvelles et toujours piquantes.

Lorsque les idées sont neuves et belles, les expressions paroissent rarement contraires à l'usage : l'on permet beaucoup à ceux qui sont hors de la route battue ; mais il faut peut-être que les idées communes aient un air plus modeste ; tout ce qui les relève les fait trop paroître.

Les satisfactions intimes que donnent la réflexion et les études solitaires, sont plus réelles que les triomphes de la société. Nous ne paroissons jamais avec éclat sur la scène du monde, sans être traînés au char de l'opinion, comme ces rois dont les Romains constatoient ainsi l'esclavage. Souvent il est utile de concentrer ses idées au dedans de soi, et de ne pas faire un traité de dépendance des goûts les plus propres à nous rendre indépendans.

Les vrais rapports de l'homme doivent se prendre au dedans de lui ; et

c'est pour cela que les jeunes gens, toujours hors d'eux-mêmes, sont toujours loin de la vérité.

L'on est *soi* à la fin de la vie ; l'on ne cherche plus à plaire, et l'on en perd le désir avec le droit.

Les pensées sont comme les grands voyages, qui rappellent de longs mouvemens et qui en sont la preuve.

La pensée, pour peu qu'elle soit fausse, diminue l'effet du sentiment ; mais comme il n'y a point de sentiment sans vérité, il ajoute toujours à la pensée.

La perfection de la loi est de ne châtier le vice qu'en le condamnant à la vertu. Satan dit dans Milton, en parlant de la toute-puissance divine : Rassurons-nous ; elle ne pourra jamais nous obliger à faire le bien. C'est donc une punition pour les méchans ; et rien de si beau, ce me

semble, que de la trouver suffisante et de n'en pas joindre d'autres.

Les jeunes gens sont plus frappés des choses que des idées, parce que le germe de ces idées n'existe point encore en eux ; mais dans l'âge mûr, rien ne nous surprend plus que la manière de voir des grands hommes.

Les belles vues sont un peu comme les belles femmes ; l'admiration que produit le premier coup d'œil diminue par l'habitude : c'est l'esprit qui renouvelle tous les enchantemens.

L'instant présent et chacun pour soi, voilà les deux devises du siècle ; elles rentrent l'une dans l'autre. *L'avenir et vivre dans autrui*, voilà celles que je voudrois adopter.

En voyant, autour de moi, chercher à l'envi de misérables ressources contre le poids du tems, j'ouvre un livre, et je me dis comme le chat au

renard : Je n'ai qu'un seul bon tour ; mais il ne me manque jamais au besoin. L'expérience nous apprend bientôt que ceux qui ont mille fantaisies, n'ont pas un seul goût, comme ceux qui n'aiment rien aiment tout le monde ; car il faut que nos sentimens et nos idées soient concentrés pour produire le bonheur.

En commençant et en finissant de vivre, les choses ne sont plus que l'accessoire. Dans la jeunesse, l'on est distrait des objets du dehors par les mouvemens intérieurs ; et dans la vieillesse, l'ame franchit tout ce qui l'environne ; car elle connoît par expérience, que les objets physiques n'ont de prix que par les hommes et les idées.

Je ne regrette ni les spectacles, ni les plaisirs du grand monde ; j'en ai perdu le goût, même avant d'avoir réfléchi qu'il étoit tems de le perdre :

mais je regrette le charme d'une société douce et toujours animée ; je regrette la simplicité d'une vie tranquille au milieu du tourbillon d'une grande ville ; car le spectacle même des égaremens de l'esprit humain, est une sorte de jouissance quand on a jeté l'ancre et qu'on a trouvé un point d'appui hors de soi, qui nous empêche de vaciller au gré de tous les vents de l'opinion.

Je conviens qu'on est plus vertueux en Suisse qu'à Paris ; mais c'est à Paris seul que l'on parle bien de la vertu : elle ressemble à l'Apollon de Délos, qui ne dictoit ses oracles que dans une caverne où ses rayons n'avoient jamais pénétré.

Être un en tout, est tout à la fois un moyen de bonheur et une preuve de grandeur ; mais les gens sans caractère ne grossissent pas ce centre, si je puis m'exprimer ainsi : les gens au

au contraire, qui ont attaché leur bonheur à un principe fixe de vertu, de religion et de devoir, faisant aboutir toutes leurs actions, tous leurs sentimens et toutes leurs pensées vers un même but, et les unissant au sentiment de leur être, l'agrandissent, en quelque manière, le rendent plus puissant, plus fort et plus ferme; c'est une multitude de rayons qui, venant frapper sans cesse sur un même point, le pénètrent enfin d'une lumière éclatante, qui la guident en tous sens; mais les autres, errant au hasard, aimant un jour ce qu'ils haïssent un autre, et croyant trouver leur bonheur où ils n'aperçoivent, un moment après, que des sources de peines, se forment, en quelque manière, plusieurs ames différentes, et ressemblent aux écrevisses, à qui l'on peut couper une patte sans qu'il y paroisse quelques jours après, parce

qu'elles ont plusieurs centres de sensibilité.

Il y a une distinction métaphysique qui existe bien réellement, à laquelle il me semble qu'on fait bien peu d'attention. Comme dans les objets matériels on compte les unités, et l'on pense avec raison que quatre est le double de deux, l'on croit pouvoir faire de même dans les objets spirituels; mais ici tous les calculs sont dérangés, toutes les proportions n'existent plus. Deux hommes, dont l'un a le double de la douleur de l'autre, en a en effet le centuple: cela est si vrai, qu'une douleur qu'on pourroit exprimer par un, est quelquefois très-supportable; et que celle qu'on exprimeroit par un et demi, feroit mourir dans des tourmens affreux. C'est ce qu'on pourroit appliquer à un homme plus vicieux qu'un autre, dans les mêmes proportions.

On ne peut donc pas mettre en balance la vie d'un homme avec le mal-être et le bien-être de vingt mille ; car peut-être que l'un est l'infini, et que l'autre n'est qu'une accumulation de nombres bornés. On peut encore moins mettre en balance les souffrances d'un innocent avec aucun autre bien possible : c'est une évaluation qui n'appartient qu'à Dieu seul, car chaque homme est un univers ; et c'est l'Être suprême qui peut seul mettre les zéros qui donnent la valeur de cette unité.

Pour les honnêtes gens, les rapports augmentent avec les années et avec le désir de se plaire mutuellement ; car les plaisirs de l'habitude sont presque des vertus.

Pour les gens vicieux, les disconvenances augmentent avec les années et avec la personnalité ; car l'inconstance est le défaut du vice, comme

l'influence de l'habitude est une des qualités de la vertu.

Les gens dont l'esprit n'est point réglé, ressemblent, dans leur jeunesse, à ces volcans qui lancent tous les élémens que la nature a cachés dans leur sein : on les admire ; ils épouvantent ; mais les hommes ne s'en occupent plus dès que le moment de l'explosion est passé.

L'on peut bien imposer silence au sentiment, mais non lui marquer des bornes.

Certaines pensées expriment les premiers rapports des choses ; elles ne viennent qu'aux grands hommes ; elles sont de toutes les nations, de tous les siècles et de tous les goûts : mais les rapports du second ordre, tenant plus aux usages du moment, doivent être exprimés avec attention ; il faut que les mots fassent élever, en quelque manière, une atmosphère d'idées

accessoires qui servent d'intermédiaire à la pensée : on ne peut pas plus la définir et l'apercevoir que l'air qu'on respire ; et cependant elle laisse de même une impression favorable ou défavorable.

Le grand homme est, dans sa jeunesse, comme le Jupiter de la fable : il ne peut avoir un sentiment sans que toute la nature s'ébranle devant lui ; mais bientôt c'est un géant enchaîné dont le tems dévore les entrailles.

La tête d'un homme d'esprit, comme les mines du Pérou, renferme des trésors en réserve qu'on est toujours sûr d'y trouver, et que le tems augmente en secret.

Si un homme de lettres veut être aimé, il faut qu'en courant la carrière de la gloire, il laisse toujours à ses amis le droit de le couronner.

On a bien de la peine à distinguer, dans ce siècle, la plaisanterie d'avec l'indécence, et la sensibilité d'avec la folie; car on ne connoît plus tous ces avantages que par la tradition.

Les auteurs dramatiques devroient être choisis à Paris, comme les censeurs l'étoient à Rome; car l'exercice de cet art, qui s'insinue par le geste, par le regard et par la pensée dans le cœur de la multitude, et qui le pénètre dans toutes les dimensions, ce sublime secret ne devroit être confié qu'à des anges, ou à ceux qui les représentent sur la terre.

Toutes les idées qui se répètent souvent, doivent avoir une sorte de sainteté: du moins, elles doivent être si innocentes, qu'on les réunisse sans effort à tout ce que notre ame peut produire de bon, d'honnête, de raisonnable et de salutaire.

Si j'étois auteur dramatique, je ne

hasarderois aucune idée sans trembler ; car je penserois qu'en se multipliant à l'infini par la représentation, elle deviendroit pour le genre humain un germe fécond de vertus ou de vices.

Les femmes croient briller par les écarts de leur imagination ; mais ces disparates font pour elles l'effet de ces veines colorées qu'on trouve dans un bloc de marbre, et qui semblent ajouter encore à sa beauté : que l'artiste prenne son ciseau pour faire de ce bloc une statue, la veine moins compacte se brise, et tout le marbre est mis au rebut.

La seule manière de connoître ses pensées, c'est de les écrire.

Tout le monde juge sévèrement à Nancy l'esprit et les agrémens de la petite de Sivry ; car les fruits mis en serre chaude ne réussissent pas aussi bien en province qu'à Paris ; ce luxe

ne peut convenir qu'aux gens riches, qui ont besoin de ranimer, par la nouveauté, un goût blâsé par l'abondance.

La vertu la plus pure doit être quelquefois victime sur la terre ; comme on préféroit les animaux sans tache pour les immoler sur l'autel.

Dans les opérations de détail, il faut quelquefois se défier de l'excès de ses lumières : elles éblouissent celui qui les possède comme celui qui les contemple ; et elles portent l'attention sur les grandes masses, en laissant échapper les petits objets.

Il n'est permis qu'aux pures intelligences de voir les objets abstraitement; ce n'est pas ainsi que peuvent juger des êtres composés, qui transportent nécessairement sur les choses les nuances qu'ils trouvent en eux.

Dès qu'une fois l'indifférence règne

dans les ames, elles éprouvent l'effet du calme sur les grandes mers; les passagers n'en connoissent pas le danger, et il est difficile de leur persuader qu'on puisse périr faute d'un orage.

Chaque année est un tribut apporté à la mort; mais les vertus sont comme le fil d'Ariane, elles font ressortir ces années du labyrinthe où elles devoient être oubliées pour toujours.

Tout homme qui n'a vécu que par la pensée, ne sauroit vieillir comme elle : il est de tous les tems, et l'on ne peut découvrir auquel il appartient.

Quelques efforts que fasse le luxe, il ne peut prendre l'air de l'abondance.

Certaines gens ont eu un heureux moment; ils ont acquis un peu de gloire, et depuis lors ils sont restés

fixes à jamais dans cette seule heure ; ils vivroient mille ans, qu'ils n'auront jamais vécu que ce seul instant.

L'esprit et la capacité sont deux choses fort différentes : la faculté qui embrasse les idées d'autrui pour les mettre en action, agit avec trop de force pour embrasser avec délicatesse les petits rapports de société.

Heureux les gens d'esprit qui ne donnent lieu à aucune distinction, parce qu'ils ont tout en eux indistinctement !

En province, presque tous les hommes paroissent égaux par l'effet de la nature et de sa grande économie, comme on les trouve tous égaux à Paris, par les effets de l'art et de sa prodigalité.

Il faut bien se rappeler que les grands moyens doivent être appliqués à de grandes choses, et que,

loin de donner de la consistance aux petites, ils les réduisent en poussière, comme le Jupiter de Sémélé.

M. de *** a beaucoup d'esprit; je suis fâchée qu'il n'en soit pas aussi convaincu que nous : dans le doute il fait des efforts superflus; et, par ses élans, il passe quelquefois le but auquel il auroit atteint en marchant naturellement : il est de même pour la vertu.

La gaieté d'un homme sublime est la plus aimable de toutes. En vain les gens sans idées montrent de la grâce et même du talent; ils semblent se jouer avec le néant; et l'effet qu'ils produisent, comme lui ne laisse aucune trace.

LETTRES,

ET FRAGMENS DE LETTRES.

A M. THOMAS, de l'académie françoise.

Je lirai avec curiosité l'éloge de Fontenelle; je suis charmée que M. Garat l'ait entrepris : j'aime tout ce qu'il écrit; car il ne croit pas qu'on puisse parler sans idées, et les siennes sont toujours piquantes. J'avois toujours pensé que ce sujet de Fontenelle permettoit la plus intéressante discussion; et qu'en peignant un homme dont le goût marchoit avec celui de son siècle, on pouvoit frayer une route à tous les esprits pour former leur goût indépendamment de leur siècle. J'aurois voulu qu'on nous eût

bien fait sentir aussi la différence de la subtilité à la véritable finesse, dont l'une éclaire et l'autre égare; dont l'une, en distinguant nettement les objets, nous élève bientôt aux idées générales, tandis que l'autre, en les divisant, les rend quelquefois méconnoissables. Depuis long-tems je n'admire plus les esprits dont les idées n'appartiennent qu'à une partie d'eux-mêmes. Un homme de génie, et vous nous l'avez prouvé, peut avoir aussi des pensées fines : ce sont, il est vrai, des fils déliés; mais, comme ceux de l'araignée, ils sont tirés de sa propre substance, et ils le ramènent toujours à sa toile : mais il est des esprits fins qui, n'ayant point de principes assurés, passent leur vie à partager leurs pensées à l'infini et à s'ôter toute conscience, tout centre, toute consistance dans l'esprit, parce qu'ils n'en ont aucune dans le caractère.

A M. le C. de SCHOMBERG.

Ne croyez pas cependant que je veuille faire auprès de vous le rôle de missionnaire ; je me suis toujours contentée d'ériger au fond de mon cœur un autel à l'Être suprême, et je n'ai pris sur mes amis que l'avantage de les précéder : car je suis persuadée que le tems, et un autre ordre de choses, nous réuniront tous sous la même bannière. Je n'ai jamais été frappée de l'objection du mal moral dans un être libre ; et quant au mal physique, il me suffit qu'il soit en équilibre avec mes forces. D'ailleurs, quand dans la longue lecture d'un superbe ouvrage je rencontre une seule ligne inintelligible, j'attends que l'auteur m'en donne l'explication. Non, ce n'est pas ce mal foible et passager que je redouterois le plus ; ce que je craindrois,

ce qui me feroit horreur, ce seroit l'abandon et la solitude de ma foiblesse et de ma grandeur. Ah! quel cœur peut se refuser au besoin et à l'idée consolante et sublime de reposer son existence sur la supréme puissance et la supréme bonté? S'il reste encore quelque doute, s'il est quelque coin d'un si beau tableau encore caché dans l'ombre, peut-on le comparer avec ces ténèbres palpables du chaos, du hasard et du néant, mots contradictoires, vides de sens, qui servent à voiler notre ignorance, et que les esprits les plus distingués n'ont pu ni comprendre, ni définir?

Je souffre beaucoup, mais je ne suis point malheureuse. Je me plais où je suis. Malgré quelques inconvéniens, s'il le faut j'y resterai avec reconnoissance : mais s'il faut hâter sa route, je serai charmée d'arriver chez moi; car vous conviendrez que l'éternité peut se nommer ainsi.

J'espère y trouver le bonheur, mais je ne dirai pas des récompenses : doit-on en demander pour avoir aimé et senti la vertu? . . . . . .
. . . .

A M. de BUFFON.

J'attends aussi avec impatience votre ouvrage sur les minéraux ; non que j'aie le moindre doute sur vos succès, car j'ai appris à considérer les travaux de votre génie comme ceux de la nature : je n'en juge plus que par analogie. De cette hauteur de pensée où vous êtes parvenu, vous ne pouvez rien dire qui ne nous étonne : jamais, jusqu'à présent, je n'avois regardé la matière morte avec intérêt ; et il me semble que vous allez m'ouvrir, dans ce palais de l'univers, des trésors qui m'étoient encore inconnus. Pour les esprits communs, la nature animée est la seule qui existe, car ils ne voient que

que les rapports prochains; mais pour le grand homme, tout pense, parce que tout produit sa pensée, et qu'il la fait jaillir de tous les objets. J'entrerai donc avec transport dans les routes bien éclairées de votre grand et beau système, et j'admirerai tous les monumens d'éloquence que vous érigez dans des terres inconnues; beaux titres de possession que personne n'osera jamais vous disputer.

. . . .

Puissiez-vous respirer en liberté dans votre tour enchantée! puisse mon image se mêler quelquefois aux grandes idées qui vous occupent, comme ces ombres légères qui venoient suspendre la marche du grand Hercule, lorsqu'il descendoit aux enfers pour accomplir un de ses travaux immortels, et lorsqu'il vouloit contraindre les prodiges de ce centre du monde à se montrer aux hommes et à recevoir la lumière du jour!

A M. THOMAS.

J'ai appris avec un serrement de cœur inexprimable, que vous étiez moins bien depuis quelque tems. Je crains que vous n'ayez pu résister à cette force d'attraction qui entraîne, malgré eux, tous les hommes de génie. Ce sont des comètes qui s'éloignent quelquefois de leur centre, mais qui finissent toujours par s'y consumer. Les belles pensées qui viennent occuper vos têtes, sont, comme les perles de l'Inde, l'objet de l'admiration de ceux qui les regardent, et la preuve d'une maladie qui fait souffrir et mourir le poisson qui les produit. Cessez donc, je vous conjure, d'user votre frêle machine contre la puissance de votre génie : il y a certainement une grande disparité entre les sublimes idées d'un grand homme et les moyens physiques qu'il a reçus

pour les concevoir et les développer : il ne faut pas anticiper sur un tems où nos organes auront plus de rapport avec nos facultés intellectuelles. Les hommes pourroient bien être, comme les mondes de M. de Buffon, des étincelles jaillies du sein de la divinité; mais il leur faut aussi, comme à ces globes, plusieurs milliers de siècles pour parvenir à l'état de production et de végétation. C'est assez pour nous d'être heureux et vertueux sur la terre, sans vouloir atteindre encore à une supériorité que le tems amènera peut-être ; et cependant vous avez déjà plus de gloire qu'il n'en faudroit pour satisfaire les plus ambitieux ; et cette gloire que vous avez acquise, se renouvelle et s'accroît d'elle-même à mesure que les esprits s'éclairent et que l'éloquence devient plus rare. Vous gagnez également et aux progrès de votre siècle et à ses pertes ; et ce dernier avantage devient

plus grand chaque jour. Comparez, par exemple, l'instant où l'on couronnoit l'*Ode sur le Tems*, et celui où l'on donne le prix à la pièce *sur la Servitude*. Cette séance académique m'a rappelé celle qui fut si bien peinte par Milton, où tous les diables se changèrent en pygmées pour opiner plus commodément.

Au même.

Nous l'avons dit souvent; quand l'homme est au dessus du besoin, il ne lui reste plus que deux moyens de s'amuser : l'exercice de son génie ou de sa vertu. Cette dernière route est ouverte à tout le monde ; l'autre n'appartient qu'au petit nombre : mais si l'on a trouvé le secret de les connoître et de les parcourir toutes deux, c'est le comble de la félicité sur la terre. Pourquoi donc ne seriez-vous pas le plus heureux des hommes? Ah,

pourquoi ! je le sais bien ; c'est que vous voyez trop loin dans l'un et dans l'autre de ces chemins, et que vous voudriez, avant le tems, être parvenu où vous n'êtes pas. Vous avez plus de génie que votre santé et les bornes de la vie ne vous permettent d'en employer, et ce surplus vous tourmente. Tous les vices qui vous entourent semblent empêcher votre vertu de s'élancer, et ralentir sa marche malgré vous. Vous ne pouvez montrer le stoïcisme qu'à moitié, et vous êtes obligé de dévorer intérieurement votre passion pour la vertu, comme les autres rongent leur frein et dévorent leur passion pour le crime. Voilà bien des folies ; je laisse ma pensée errer à son gré, et elle m'entraîne vers vous. Cette pauvre pensée a été si contrainte toute la semaine, que je ressens, en vous écrivant, le doux plaisir que goûtoit Socrate quand il passoit la main sur la marque de ses

fers. Je suis venue coucher ici, hier samedi, avec Minette, et je ne reverrai Paris que demain matin. J'ai pris avec moi quelques livres et votre lettre, et je sens que je ne suis pas indigne de cette charmante société. Mon cœur est aussi sensible que dans les premiers instans de ma vie; l'indignation même n'a pu le flétrir; et si j'ai perdu le goût d'un peu de célébrité, je sens que j'ai conservé pour l'étude un amour pur qui n'a pas moins de charmes pour n'avoir ni enfer, ni paradis: mais cette pensée s'enchaîne à d'autres. Il est si doux de parler à son ami de lui et de soi, que j'oubliois Voltaire et l'univers de Paris. Ce grand homme, qui semble être venu ici pour vous apprendre que les Muses ont des droits imprescriptibles; Voltaire, dis-je, a été reçu, à la rentrée du spectacle, avec plus d'acclamations que le jour de son triomphe. Il vit jouer, lundi,

les Américains, et il trouva que Larive ne permettoit pas de regretter personne. Le lendemain, à l'académie des sciences, on fit essuyer à cet homme si loué, les éloges de MM. Bourdelin et Jussieu, par M. de Condorcet. Ces éloges, dit-il, doivent être bien applaudis dans la boutique d'un de ces messieurs. Notez que tous les spectateurs étoient des apothicaires, maîtres et garçons; et ces imbécilles-là n'eurent pas même le tact nécessaire pour battre des mains. Cependant les éloges étoient bien faits; et d'Alembert lisoit et *coignoit* sans cesse, comme il le dit lui-même, pour indiquer ce genre d'accent que Mlle. Clairon désigne par *battre la caisse.*

Au même.

Je suis de nouveau, monsieur, tombée dans ce gouffre que vous évitez avec tant de soin et tant de raison:

tout m'y contrarie ; les goûts, les pensées et les sentimens ; la conversation est plus que jamais coupée, hachée, et privée d'intérêt ; les livres semblent des objets ignobles dont on ne doit pas plus s'entretenir que des intrigues des gens du peuple ; les événemens de la veille sont trop anciens. L'on ne peut rien dire des caractères, puisqu'ils sont tous effacés ; et la médisance même n'est plus ingénieuse, parce qu'elle ne tombe que sur les actions, et que l'on dit bien, Monsieur un tel a fait une infamie ; mais non pas, Il est avare ou prodigue ! l'idée seroit trop générale ; elle pèseroit sur nos foibles cerveaux. Cette affectation de sensibilité dont je vous ai parlé l'hiver dernier, est actuellement portée à son comble : le sentiment sera bientôt comme les beaux arts ; d'abord vrais, ensuite exagérés, faux après, et enfin barbares. . . .

Au même.

Enfin je trouve un moment, monsieur, pour répondre à la plus touchante des lettres. Je pensois avoir fait le sacrifice de mon amour propre; je le croyois mort avant moi; mais vous le ranimez, en me persuadant que ce sacrifice avait quelque prix. J'ai senti, il est vrai, que mon ame ne pouvoit être divisée sans souffrir; j'ai négligé le plaisir de penser pour celui d'agir, comme j'avois négligé mes connoissances pour mes amis, ou l'art de plaire pour le bonheur d'aimer. Vous seul courez dans une carrière où la gloire des talens se réunit à celle des vertus; vous n'avez jamais une grande pensée sans qu'elle produise un grand sentiment dans l'ame de vos lecteurs; et ceux qui font le bien n'agissent souvent que par l'impulsion qu'ils ont reçue de

vous. Je le sens ; je dois à votre conversation, à la supériorité de votre esprit, d'être détrompée de l'esprit même, et pourtant d'en sentir plus que jamais le charme et la puissance.

A M. de MARMONTEL.

Tous les détails de votre lettre m'ont fait, monsieur, une vive impression ; j'ai partagé vos sentimens et vos inquiétudes avec la même anxiété que si j'eusse été présente à cette suite de contradictions que vous avez éprouvées. En général, il faut bien se dire que le public n'est pas propre aux abstractions ; et puisque la voix glapissante du roi de Suède a empêché qu'on mît du prix à son esprit et à sa raison, jugez si les plus charmantes paroles ne doivent pas perdre par des accens étrangers à nos oreilles. J'admire, comme vous, les grands talens de Piccini ; mais la plaisanterie étant

toujours une plante indigène ; le même musicien qui est sublime dans les morceaux sérieux, dont le ton appartient à toutes les nations, pourroit bien se tromper dans les nuances de notre gaieté françoise. Je crois, d'ailleurs, que M. Piccini n'a pas encore appris, en France, à connoître assez l'importance des petites choses ; il n'a pas adopté, comme je le désirois, le respect qu'on doit au parterre ; il le traite plus en esclave qu'en juge. En France, il faut regarder la gloire comme une maîtresse oublieuse et peu indulgente ; en être aimé la veille, n'est jamais un titre pour le lendemain. D'ailleurs, votre rôle étoit fait pour Mlle. Dugazon, et j'avois toujours gémi de l'acte de complaisance qui le laissoit défigurer par un de ces masques sans expression de la comédie italienne.

Je suis bien indignée de toutes les inconséquences des comédiens

françois ! Faut-il que l'amour d'une belle et grande gloire ait continuellement à lutter contre les petitesses de l'amour propre, et qu'il soit toujours, comme le lion de la fable, victime d'une petite mouche à la fois hargneuse et intraitable.

Je reçois avec respect et reconnoissance, les touchantes exhortations que vous me faites en faveur de l'épicuréisme : mais il est trop tard à présent pour attacher un grand prix aux sensations ; car il ne faut pas attendre d'être aveugle pour prendre des leçons de peinture. Je vous avoue même que, si je recommençois à vivre, vous ne me trouveriez pas plus docile : je dois en partie à l'habitude des abstractions, de jouir encore du tems de ma maladie. Dans ce moment même où je vous écris, je sais à peine si je suis languissante ou en pleine santé, jeune ou vieille, au commencement ou à la fin de ma

carrière ; je sais seulement que je m'entretiens avec un ami qui m'est cher, que je l'appelle auprès de moi par l'effet magique de la pensée et de la réflexion, et que n'étant pas indigne de son estime, je puis me flatter de l'intéresser jusqu'à mon dernier jour. Ces momens, qui se répètent souvent dans le cours de mes diverses affections, en valent bien d'autres qu'on croit plus heureux ou plus brillans. Ne pensez pas pourtant que je sois étrangère à des amusemens simples et naturels ; mais je n'en connois aucun qui ne tire son plus grand charme de cette ame que vous voudriez chasser de chez elle, et sans laquelle cependant le corps, son habitation passagère, auroit bien peu de prix. Vous la traitez, cette pauvre ame, comme ces grands seigneurs qui dînent chez des financiers, et qui ne trouvent rien à critiquer au repas, que la présence du maître. Mais vos

ouvrages, vos succès, vos affections, vos vertus, tout nous apprend qu'on peut rire avec vous, et sans craindre de vous offenser, de vos maximes un peu trop terrestres. Si je vous ai répondu d'abord plus sérieusement, c'est que, loin de vous, on n'ose plaisanter avec vous ; la réputation des grands hommes placés à une certaine distance, s'agrandit, comme l'ombre à mesure que le soleil s'éloigne.

Je voulois vous entretenir de nous ; et ma tâche est déjà remplie, puisque je vous ai fait part de toutes nos pensées sur les objets qui vous concernent. Je dois vous dire cependant que j'aurois ici des jours assez doux, si je pouvois appeler auprès de moi la santé et mes amis. M. Necker me paroît plus heureux dans le calme qu'il ne le fût autrefois dans la tempête ; et ma fille est tellement agitée par le torrent des plaisirs, qu'elle n'a jamais été si heureuse : ainsi le

bonheur de l'un, semble dépendre beaucoup de moi, et je n'ai rien à faire pour le bonheur de l'autre : cet arrangement convient assez à mes goûts ainsi qu'à mes facultés. Je ne vous parlerai pas de la beauté des situations, dont l'effet ne m'est point étranger, malgré toutes vos calomnies. On a dit depuis long-tems que la nature avoit un langage ; mais jamais elle ne parla avec tant d'éloquence que dans ce pays, où elle semble se dédommager de n'avoir point d'interprète. Pour moi, je vous avoue que je l'entends mieux que je ne l'ai jamais entendue ; je voudrois emprunter sa voix touchante pour vous dire combien j'ai été charmée du tableau que vous me faites de votre bonheur domestique.

J'ai appris avec la plus grande satisfaction le choix que vous avez fait pour le prix de vertu ; et cette satisfaction est encore augmentée en

réfléchissant que c'est sous votre ministère que ce prix a été donné avec un discernement si exquis et si indépendant des petites brigues. M. Necker craint cependant que vous n'ayez altéré ainsi la pureté des sentimens de Mme. Legros ; et qu'enorgueillie par les honneurs que vous lui rendez, il ne lui arrive comme à ces chiens de chasse, qui quittent la véritable trace du vieux cerf pour se jeter sur celle d'un jeune animal qu'on lui a substitué.

A M. de SAUSSURE, sur son plan d'éducation.

A Coppet, en octobre 1793.

J'ai quelquefois réfléchi, monsieur, sur l'éducation d'une personne en particulier, et surtout sur la mienne, dans tous les âges ; mais je n'ai point élevé ma pensée jusqu'à un plan général. Je croyois celui qu'on avoit adopté

adopté à Genève, le meilleur possible, puisqu'il est prouvé que jamais un si petit nombre d'hommes n'a donné en résultat un si grand nombre d'hommes distingués; et comme ce calcul n'est pas arithmétique, vous faisiez à vous seul, monsieur, une grande partie de ma preuve. Le principe qui tend à mettre tous les citoyens en état de juger des affaires du gouvernement, ne convient peut-être qu'à une petite ville dont l'industrie fait nécessairement la force et la richesse; un tel peuple a besoin d'exercer son esprit, et le genre de ses occupations lui en laisse le tems: mais je serois tentée de croire que tout ce qu'on a inventé pour l'instruction des François, ne vaut pas l'habitude d'un travail journalier et corporel, et préférable peut-être à toutes les leçons de morale, pour calmer les passions et retenir les pensées dans les limites convenables, surtout quand on y

joindroit les préceptes simples de notre sublime religion, où l'on apprend beaucoup plus les droits du prochain que les droits de l'homme; et pour ne pas sortir de votre belle comparaison, l'on peut cultiver des fleurs dans un parterre, dont le petit espace est sous les yeux du jardinier; mais quant aux immenses forêts de pins, qui sont loin de nos regards, elles tirent elles-mêmes leur substance de la terre qui les environne, et une culture trop recherchée nuiroit sans doute au but que la nature s'est proposé en les créant. Pour vous, monsieur, qui avez à la fois la force et la grandeur des arbres du Liban et les perfections des plantes que nous cultivons près de nous, vous êtes ainsi plus à portée que personne de prononcer sur ces questions importantes.

A M. MOULTOU.

J'ai été frappée, ainsi que vous, de la phrase qui inculpe Rousseau dans l'éloge de milord Maréchal ; pour la hasarder, il falloit du moins faire imprimer les lettres : on ne doit rien laisser dans le vague quand on accuse l'orateur de l'humanité. D'ailleurs, une personne que je ne nommerai jamais, m'ayant confié autrefois la lecture de cette seconde partie des Mémoires, qu'on dit être brûlée à présent, je l'ai trouvée toute remplie de témoignages de respect, d'amour et de reconnoissance pour milord Maréchal. Je l'ai dit l'autre jour à d'Alembert, et je vous avoue que tant qu'*Héloïse*, *Émile*, toutes ces divines et essentielles portions de Rousseau, seront entre mes mains, je ne puis regarder la vie de leur auteur que comme un foible accessoire;

et il semble qu'on doit jeter un voile sur les défauts de ce père de la vertu. La montre de milord Maréchal me rappelle que Rousseau donna la sienne à un paysan peu de jours avant sa mort. C'est de ce moment, dit-il, que je date ma liberté : j'étois esclave de cette montre ; je rentrois chez moi à l'heure qu'elle indiquoit : je ne rentre plus que pressé par la faim. . . . .

. . . .

Jamais je n'ai eu plus besoin de courage pour supporter le poids de mon existence : il me semble que mes longues angoisses m'ont déjà fait connoître l'éternité ; mais ce n'est pas à moi de me plaindre, et surtout dans le sein de l'amitié, douce compensation de mes souffrances. Dans cet état, cependant, il faut me pardonner d'être moins passionnée pour les différens objets qui agitent la vie des

hommes ; j'aime mieux vivre dans le passé que dans l'avenir. Mes parens à jamais regrettés, des amis à jamais chéris, M. Necker, l'ame de mon ame ; voilà mes affections, je vous l'avoue. Je suis le lierre qui embrasse le tronc, qui tâche de le rafraîchir, et qui laisse les branches s'agiter et s'agrandir dans le vague des airs. . .

. . . .

A M. de L. . . . .

Pourquoi ne pas croire à l'immortalité, vous qui fûtes créé pour la donner? Vous avez besoin de grandes idées; et pourquoi ne les trouvez-vous pas au fond de votre cœur? Ah! c'est sans doute l'image d'un caractère ardent, que ces fourches qui poursuivent les damnés pour les replonger dans les flammes. Osez sortir de ce cercle magique où vous poursuivez les hommes comme s'ils étoient

l'objet de votre haine : cette *canaille terrestre* n'est pas plus caractérisée par ses vices que par ses malheurs. La douleur, ce présent si funeste en apparence, réconcilie l'homme avec l'homme, et l'on apprend à l'aimer en apprenant à le plaindre. Pourquoi deux êtres aussi vertueux que vous et M. Thomas, sont-ils armés sans cesse du reproche et de la sévérité? Vous reçûtes l'égide de Minerve pour protéger les foibles, et non pour les effrayer en faisant siffler ses serpens. Rousseau devint défiant par le mépris qu'il conçut pour les hommes, et il acquit des vices en s'occupant de ceux des autres. Et que nous importe ce qu'ils sont! c'est trop se rapprocher d'eux que d'interroger leur cœur à chaque instant. Des ames comme la vôtre n'ont pas le sens intime qui peut juger les degrés de la bassesse ; elles n'en jugent qu'au hasard, et elles portent sur tout un

compas trop grand pour ne pas trop exagérer. Mais me pardonnerez-vous d'avoir cédé ainsi à l'impression de votre lettre? Il m'a semblé, en vous lisant, que vous m'aviez donné tous les droits de l'amitié.

Au même.

Depuis que je suis à Paris, monsieur, je n'ai pu me livrer à cet abandon de pensées et de sentiment qui me rend votre correspondance si précieuse. Ici je suis contrainte à cacher les mouvemens les plus naturels; pour éviter le reproche de pédanterie; je fais continuellement à mon cœur et à ses émotions une sorte de violence; et au moment où je suis en liberté, je trouve qu'il a perdu son élasticité accoutumée. Je ne puis m'empêcher de juger ce pays avec sévérité; et je crois que la sévérité est une vertu dans le grand monde, mais peut-être

un défaut dans la retraite ! elle est comme l'air qui purifie un grand espace, et qu'on ne sauroit enfermer dans un petit vase sans le rompre; c'est un vêtement de fer qui garantit au milieu de la mêlée, et qui nous empêche de marcher dans la chambre.

Je pense bien comme vous, monsieur; les hommes honnêtes et instruits doivent écrire lorsqu'ils ne peuvent plus agir. Quand la route de la vertu est bien tracée, les méchans rougissent de s'en écarter; car le vice même a une sorte de pudeur. D'ailleurs tout ce qu'on dit sur un théâtre paroît un rôle de convention; mais dès qu'on est descendu dans le parterre, les cris que l'on pousse reprennent l'accent de la vérité. Je désire bien que mon opinion et la vôtre déterminent un jour la personne qui fait naître ces réflexions. L'humanité peut seule, actuellement, inspirer et encourager un écrivain; les succès

de l'esprit sont plus que jamais à dédaigner : personne n'est juste dans la distribution de cette espèce de palme; chacun la cueille à sa hauteur et la répand au dessous de soi ; et depuis qu'on a donné gravement aux *Conversations d'Émilie* le prix destiné à l'encouragement des vertus et des talens, je ne suis plus étonnée qu'on ait peint les membres de l'Aréopage avec un bandeau sur les yeux. . . .

. . . .

Au même.

Notre excellent archevêque est plus occupé que jamais du bien public ; il doit présider à quatre assemblées provinciales : il en est à la fois ému et inquiet ; et tandis que les autres hommes font des efforts pour élever leur raison à la puissance de l'esprit, il tâche de changer en raison tout l'esprit qu'il a reçu de la nature, et

rappelle ce père de famille de l'*Ecole des Mères*, qui se réjouissoit d'avoir employé à des fermes roturières d'un excellent rapport, l'argent destiné à un marquisat.

Les affections douces dont nous sommes susceptibles, M. Necker et moi, étoient faites aussi pour vous rendre heureux; j'ai surpris cent fois, dans vos écrits et dans vos regards, tout ce que la nature a de plus aimable et de plus sensible. Revenons donc à la tendre colombe pour en faire l'image de la vertu, et laissons aux remords celle du vautour qui ronge le cœur. Soyez heureux, c'est votre devoir; car votre bonheur suffira pour tous ceux qui vous entourent; et permettez seulement aux autres de n'être pas parfaits, afin de l'être vous-même.

J'attends avec la plus tendre impatience le monument que vous devez ériger à la mémoire chérie de

M. Thomas. Il faut plus que jamais, à présent, rendre hommage à la véritable philosophie ; car la crise est forte : nous sommes arrivés à la limite où l'on trouve les inconvéniens de tout. Les hommes ont ressemblé, pendant long-tems, à certains magiciens qui se hasardent imprudemment à sortir du cercle de leur puissance ; cercle qui leur a été tracé autour de la raison et de la vertu : c'est cependant dans ce seul espace qu'ils sont à l'abri des maux de la vie ; dès qu'ils l'ont franchi, ils se trouvent sans défense, à la merci de tous les monstres de leur imagination. Puisse votre fille chérie, vous donner toute la satisfaction qu'elle doit à un père si distingué ! elle est si bien née, qu'elle fera exception à la règle générale : car les enfans nous savent ordinairement peu de gré de nos sollicitudes ; ce sont de jeunes branches qui s'impatientent contre

la tige qui les enchaîne, sans penser qu'elles se flétriroient si elles en étoient détachées.

Je n'ai rien appris ici qui puisse supporter le transport. M. de Sénac a fait un livre sur le luxe et la richesse, où l'on ne retrouve pas l'auteur des *Mémoires de Gonzague*; et désormais nous ne prierons pas Mlle. Bertin de faire la draperie d'Hercule. L'on a dit que M. de Sénac auroit dû donner Gonzague comme étant de ce siècle, et son dernier ouvrage comme écrit il y a deux cents ans, afin de lui procurer le mérite de la nouveauté. D'ailleurs nous sommes accablés de mémoires : rien de si dégoûtant que de voir ainsi les fautes des hommes en détail; j'aime mieux les découvrir en grand dans l'histoire; c'est la différence d'assister à une bataille ou à un assassinat. Vous jugez bien que j'excepte de ces Mémoires ceux du vengeur de l'humanité. M. du Pati

travaille pour elle sans relâche ; il vient de faire paroître quatre plaidoyers sur le même objet ; les cent bouches de la renommée ne suffiroient pas à son zèle, et j'espère, en revanche, qu'elles seront employées à l'en récompenser. . . . .
. . . .

Je n'ai point de nouvelles littéraires ; cette conversation n'est plus à la mode ; la crise est trop forte : on ne propose pas une partie d'échecs sur le bord d'un précipice ; notre attention se porte toute entière sur d'autres objets ; et cette fleur d'imagination, dernier asile de la décence et de la délicatesse, se perd dans nos discussions politiques, et nous devient presque étrangère. Le mouvement public, que je crois utile aux gens de province pour arracher leurs talens à l'obscurité, nous est fort contraire à Paris : du moins (si l'on ne pense qu'aux progrès de l'esprit), ce

mouvement change le cours de nos idées ; le lit ancien qui les contenoit, ne présente plus qu'une rive dédaignée, et le nouveau est trop vaste pour le fleuve qui doit l'occuper. Telle est l'image de nos conversations et même de nos sentimens, et l'on peut bien leur appliquer ce vers de Shakespear :

Qui suis-je? où suis-je? où vais-je? et d'où suis-je tiré?

Ce sont les questions d'un grand homme sur le bord de sa tombe; car c'est en gouvernement, comme en religion et en morale, que les hommes ne se demandent raison de leur existence qu'au moment où ils vont la perdre.

Au même.

Paris, ce premier mars 1788.

Vous m'ôtez, monsieur, la force de vous écrire ; où trouverois-je un langage qui réponde à l'opinion que

vous avez de moi ? Vous me rappelez ces bons pasteurs de l'âge d'or, qui brûloient leur encens sur la première pierre qu'ils rencontroient ; et si elle n'étoit pas digne de leur hommage, elle devenoit du moins un monument de leurs vertus et de leurs sentimens. Je n'en dirai pas de même des vers que vous avez faits pour notre excellent archevêque ; car ils sont beaux et par leur harmonie, et par le sujet qu'ils traitent : c'est faire un bien aimable usage du talent que vous avez pour la poësie. Livrez-vous à ceux que vous avez reçus ; la providence nous les donna tous, peut-être, comme un moyen de modérer les élans du caractère : et réellement, quand on peut remplir ainsi les intervalles de l'action, l'on se tourmente moins de la pensée d'autrui ; car pourquoi se transporter dans un autre monde, quand on peut vivre délicieusement dans le sien ? Plaignons

ceux que leur incapacité oblige de se replier toujours sur leurs voisins, et qui ne critiquent les défauts de leurs relations que parce qu'ils ont celui de n'être rien par eux-mêmes. Je voudrois aussi, pour votre bonheur, que vous oubliassiez les agrémens des femmes, comme j'ai laissé les souvenirs de la beauté et de son empire. Dans l'âge mûr, la femme qui doit plaire le plus, est celle qui nous a consacré sa jeunesse ; et comment un homme dont l'imagination est si brillante et si brûlante, a-t-il besoin de ses yeux pour aimer ? Enfin, pour continuer mes questions sur votre ingénieuse lettre, comment un homme raisonnable et susceptible de réflexions, ose-t-il argumenter avec son créateur, et se croire sur les bancs, soutenant thèse avec l'Être suprême ? L'homme et Dieu ! quelle assimilation ! quelle analogie entre l'infini et l'être aveugle et borné, jeté un moment

moment sur la terre, sans avoir d'autre faculté réelle que celle de l'admiration, et d'autre sentiment bien prononcé que sa petitesse ; la montre même dont les pulsations uniformes importunent l'horloger, n'a pas un seul mouvement qui ne publie la gloire de l'artiste. Je ne vous parlerai pas des idées superstitieuses que vous m'alléguez ; que m'importent les bizarres inventions des hommes ! l'image du plus grand et du meilleur de tous les êtres est dans mon cœur ; elle est dans toute la nature : pourquoi l'irois-je chercher dans les déréglemens de l'imagination ? et quand on peut consulter l'oracle au milieu de son temple, a-t-on recours aux devineresses ? N'interrogeons donc point l'Être suprême ; adorons, obéissons et admirons, et nous aurons bientôt la réponse à toutes les objections, ou plutôt nous serons trop heureux et trop sages pour en former

aucune. Ainsi pensoit chaque jour cet ami sublime dont vous allez tracer la vie. Quoi que vous en puissiez croire, il ne forma jamais un doute ; et sa belle ame n'avoit jamais perdu de vue le lieu qu'elle habite actuellement.... Je vous assure, monsieur, que le mouvement que vous donnoit la fièvre, ajoutoit beaucoup d'intérêt à votre conversation. Les gens d'esprit sont comme les parfums ; la moindre agitation leur fait répandre au loin les odeurs les plus suaves.

On ne parle ici que d'édits, de mémoires, etc. Notre siècle devient si personnel, que les idées générales ne paroissent pas dignes d'occuper un moment. Les hommes ne pensent plus qu'à l'individu ; ils ont oublié l'espèce ; il me semble que c'est un des caractères de la fin du monde.

Je souffre toujours ; et depuis que j'ai quitté la campagne, je n'ai plus un moment de liberté ; mais, contente

de mes affections, de mes goûts et de la route que j'ai toujours suivie, si je pouvois rassembler autour de moi tout ce qui me fut cher, je ne demanderois rien de plus au ciel pour cette vie et pour le genre de bonheur qui tient à l'ame et à la réflexion, et j'adoucirois les peines du corps en pensant que mes amis veulent bien les partager. Vous vous exprimez, en m'en parlant, d'une manière si tendre, que j'oserois à peine me plaindre de mes maux. Croyez que je recueille au fond de mon cœur toutes les pensées touchantes et affectueuses dont votre lettre est remplie.

A M. GIBBON.

Malgré le silence que vous gardez avec moi, monsieur, je vois toujours votre image au milieu de tous les tableaux divers que vos affaires nous présentent; je crains que votre place

faisante fait à leurs femmes et à leurs amis. Un homme parfait se suffiroit à lui-même ; il faut avoir des torts et des foiblesses pour sentir les jouissances, les besoins et les consolations que le cœur peut donner. C'est à cette circonstance que je dois l'article du *Compte rendu* dont vous me parlez avec tant de grâce : je ne saurois m'empêcher d'être sensible à ce que vous m'en dites ; et cependant je puis vous assurer qu'il a paru malgré moi ; j'ai joui long-tems, en silence, du plaisir de rendre M. Necker heureux ; et l'opinion ne pouvoit rien ajouter à ce sentiment ; car il est pour le cœur, comme pour la vertu, une conscience à qui les regards des hommes sont indifférens ; mais ceux de l'affection ne peuvent l'être, ils ajoutent à tous les biens. . . .

Quel éclat vous avez jeté sur tous ces tems obscurs et barbares qui

crois que l'âge d'or eût été moins favorable à votre éloquence. De quelques brillantes couleurs que vous nous ayez peint le site de Constantinople, on voit que vous vous plaisez davantage à reproduire les merveilles de l'art que celles de la nature; et les miracles ne sont pas aussi bien avec vous que les efforts miraculeux du génie des hommes : tant il est vrai qu'un auteur ne peut s'empêcher d'être personnel.

De la lecture; du choix à faire dans ses lectures, suivant la différence des âges.

Tous les livres honnêtes et estimés conviennent aux jeunes gens; car il faut porter leur attention sur divers objets, afin de dissiper leur ignorance, et de discerner leurs vrais goûts et leurs vrais talens : mais dans l'âge mûr, nos pensées doivent nous

appartenir ; celles que nous n'avons pas formées, sont, en général, des lisières dont il faut se désaccoutumer, puisqu'il n'est pas moins contre la nature des choses, de nous décharger sur les autres du soin de penser pour nous, que de leur confier celui d'aimer et de sentir à notre place. Quand notre éducation est finie, presque toutes nos opinions doivent être le fruit de nos réflexions : les faits, qui nous donnent une expérience anticipée et qui sont les matériaux de nos pensées, formeront donc alors notre principale lecture ; car l'on ne peut trouver les faits au dedans de soi, et la lecture des simples faits exerce l'esprit à des combinaisons rapides qui déterminent notre jugement, et qui nous affranchissent de celui des autres. On peut mettre dans la classe des faits les ouvrages d'imagination ; car leurs auteurs nous transportent dans un pays inconnu, et nous environnent

d'images et de sentimens où la suite de nos pensées n'auraient pu nous conduire. Je ne voudrois pas cependant retrancher dans l'âge mûr toutes les lectures de pure spéculation : j'excepterois ces livres rares et sublimes, derniers résultats des pensées des grands hommes, dont les opinions sur les objets qui les ont occupés toute leur vie, semblent être une sorte de faits découverts par des êtres d'une espèce supérieure à la nôtre ; j'excepterois encore les ouvrages qui nous attirent et nous intéressent extrêmement ; car souvent l'on se plaît avec certains livres comme avec certaines personnes, par des rapports qui échappent même à ceux qui en éprouvent l'effet ; c'est peut-être que les pensées contenues dans ces ouvrages touchent immédiatement aux nôtres, qu'elles les étendent ou les éclaircissent, et qu'elles paroissent ainsi

accroître notre ame dans toutes ses dimensions. Il est utile aussi à tout âge de lire souvent les auteurs célèbres par la perfection de leur style ; car pour bien s'exprimer, il faut posséder tous les mots et toutes les tournures de notre langue ; et l'on ne les grave dans sa mémoire que par un travail continuel. La mémoire, bien différente de la pensée, doit être remplie sans cesse ; c'est le tonneau des Danaïdes ; tandis que la pensée est la corne d'abondance qui répand continuellement de nouveaux biens, et les reproduit d'elle-même. Tel est le choix des livres que j'offrirois aux hommes et aux femmes de trente ans.

De la manière de juger les livres et leurs auteurs.

On peut observer trois choses dans un écrivain ; l'esprit d'auteur,

l'esprit particulier qui le caractérise, et l'esprit d'imitation. Le caractère général d'auteur tient à une certaine manière de considérer les choses, plus abstraite que pratique, différente de celle des gens du monde, dont les opinions appuient sur plusieurs bases et changent aisément. Au contraire, les opinions des auteurs portent sur le seul enchaînement de leur pensée, cimenté par l'amour propre : l'édifice repose en dedans ; ils en ont le sentiment, et c'est ainsi qu'ils le jugent inébranlable. Ils croient que tout ce qui vient dans leur esprit est réel ou peut se réaliser, et que, semblables au créateur, leurs paroles donnent l'existence ou font rentrer dans le néant. Cependant la plupart des écrivains ne reçoivent que les premières impressions ; et leurs idées sont à peine ébauchées, qu'ils les adoptent avec amour, et qu'ils en forment une sorte d'aimant intellectuel.

auquel tout s'attache et se réunit ; les idées qui s'y rapportent ont seules le droit de les intéresser et d'attirer leur attention. Tel est l'esprit général des auteurs. Ceux qui ne le laissent pas apercevoir, méritent, à ce seul titre, d'être lus et admirés ; mais les grands écrivains, comme nous l'avons dit, ont aussi un esprit particulier qui les caractérise, et qu'il est plus piquant et plus utile d'observer. On le trouve dans le genre des sentimens qui les ont occupés, et dont tous leurs écrits reçoivent l'influence ; dans leur manière d'écrire, et dans la route qu'ils ont suivie pour s'instruire et se perfectionner ; enfin, dans le développement, l'étendue et la nature même de leurs idées, dont il faut se rendre un compte exact pour en bien profiter : et la tâche n'est pas difficile ; car celles qui appartiennent en propre aux gens de génie, sont toujours en petit nombre. Je ne crois

pas, en l'avouant, diminuer l'admiration qu'ils méritent; c'est la hauteur et la fécondité des pensées, et non leur multitude, qui marquent la place des grands hommes. Newton, possesseur d'une seule idée créatrice qui lui sert de flambeau, marche, sans s'égarer, à pas égaux et rapides, dans la carrière de la vérité. Helvétius, et d'autres écrivains beaux esprits, riches, en apparence, d'un nombre d'idées fines et isolées, paroissent environnés d'étincelles errantes dont la lueur les conduit dans diverses routes contraires, et fatigue ceux qui veulent les suivre. La tête de Newton rappelle cette grande machine du monde, où quatre ou cinq lois invariables se reproduisent en mille manières différentes, et deviennent chaque jour plus fécondes, tandis que les petites inventions des hommes, fondées sur une mécanique subtile et trop compliquée, se dérangent sans cesse,

et manquent toujours d'ensemble et d'harmonie. Enfin, la plupart des écrivains sont grands imitateurs, mais ils n'ont qu'un modèle : on ne les connoîtra donc qu'imparfaitement, si l'on ne possède pas l'ouvrage qui présente en quelque manière leur tige ou leur origine, et où l'on trouve toujours le germe de leurs pensées et de leurs défauts. Par exemple, le cynique Montaigne se permet d'exprimer les images des choses les plus indécentes ou les plus dégoûtantes, dans une langue qu'il a créée : mais la vigueur indépendante de ses pensées lui fait presque un mérite de ses libertés ; et du moins, son indifférence avouée pour les femmes empêche de relever un tort qu'on sait volontaire. Rousseau, disciple de Montaigne, mais amoureux et galant, veut imiter cependant les hardiesses de son maître ; mais il invente ou ennoblit des expressions voluptueuses, afin de voiler

les images grossières, et de ne pas révolter un sexe auquel il craint de déplaire. Rousseau et Montaigne ont voulu tout dire à leur lecteur; mais l'un a enrichi la langue de tours vifs et énergiques, et l'autre d'énonciations fines, harmonieuses et sensibles. Tous les deux ont fait une révolution différente dans la langue françoise, en suivant des traces semblables; et si Rousseau n'avoit pas lu Montaigne, s'il ne l'avoit pas imité, il n'auroit jamais eu d'originalité dans le style, ni peut-être de célébrité. Montesquieu fut imitateur de Tacite: Tacite, en écrivant l'histoire, sut réunir les pensées les plus ingénieuses de tous les siècles, aux événemens de quelques années; il eut l'art de montrer tous les détails par un seul, d'attendrir avec un mot, de peindre avec un trait; de ne parler jamais de vertu, et de la rappeler sans cesse; en un mot, de tout cacher

et de faire tout apercevoir. Montesquieu, charmé du style de Tacite, voulut l'imiter en le transportant à d'autres sujets; et c'en fut assez pour établir de grandes différences. Tacite avoit fait l'histoire des hommes, Montesquieu fit celle de l'esprit humain: ainsi l'un paroît plein de pénétration, l'autre de profondeur; et quand l'un semble piquant, l'on accuse l'autre d'un peu d'obscurité; mais en général la copie paroît aussi parfaite et aussi originale que le modèle. Je le répète donc; considérons les grands écrivains dans leur caractère commun à tous, dans leur caractère particulier, dans leur caractère d'imitation, surtout dans ce dernier; et je dirois qu'il a peut-être fait autant de grands hommes que la nature même, si ce n'étoit pas toujours la nature qui fait tout, soit dans la copie, soit dans le modèle. On peut observer ici que les hommes n'ont

jamais

jamais eu de pensées sans qu'on en trouve la source dans la nature physique ou morale. Dieu seul a des pensées sans origine et spontanées, si je puis m'exprimer ainsi; c'est un de ses plus magnifiques attributs, et qu'on réunit toujours à la création. Cette dépendance de nos pensées étant un caractère d'infériorité, les grands hommes font bien d'imiter le Nil, qui cache sa source, mais qui se jette dans la mer par sept embouchures.

Méthode pour rendre la lecture plus utile; de son influence sur le bonheur.

Le tiers de la vie des gens riches étant consacré à la lecture, et l'influence de cette occupation sur l'esprit, le goût et les mœurs, étant ainsi démontrée, l'on ne peut trop réfléchir au plan que l'on devroit suivre dans ses lectures relativement à notre

caractère, à notre état, et enfin à tous les rapports naturels et acquis que nos pensées peuvent avoir avec notre bonheur et nos devoirs. On devroit, par exemple, en recommandant l'étude de l'histoire, tracer des routes différentes, suivant les divers genres d'esprit : ainsi l'on rappelleroit à une ame élevée les siècles par les grands hommes ; et à un esprit exact, les grands hommes par les siècles. Rousseau, dont l'imagination étoit brillante et le cœur sensible, cultiva la botanique en traçant les couleurs et la forme des plantes, et en les environnant des prairies et des montagnes où il les avoit cueillies avec son amante. Linné, par un tour d'esprit bien différent, cherchoit dans toutes les productions de la nature, des rapports arbitraires, analogues à l'habitude qu'il avoit formée, de tout classer et de ne rien enchaîner; tandis que le cœur bienfaisant de Boerhaave

ne distinguoit les plantes que par leurs propriétés. Ne disons donc point vaguement, Lisez cet ouvrage, il plait généralement; disons souvent au contraire, Lisez cet ouvrage, il ne plait pas généralement, mais il est bon pour vous: car certains hommes peuvent ressembler à ces terrains extraordinaires que le sable seul rend féconds. Quand la lecture est ainsi adaptée à nos goûts et à notre situation, elle devient une des occupations les plus douces de la vie: c'est le secret de la liberté, comme la vertu est celui du bonheur. C'est de ce rapport parfait de nos lectures avec la nature particulière de notre ame, que dépendent le calme et la rapidité des heures que nous passons dans la retraite, et souvent l'égalité d'humeur que nous portons dans la société et dans les affaires; mais ce rapport est celui de nos goûts, de nos facultés, non celui de nos fantaisies et de

nos passions. Ainsi une jeune fille qui se permet la lecture des romans, reviendra triste dans la société, où elle ne rencontrera rien qui lui rappelle ces chimères; tandis qu'une femme raisonnable, qui aura, dans la solitude, élevé son ame à son créateur, étudié ses devoirs et cultivé sa raison, retrouvera dans le monde l'usage salutaire des réflexions qui l'ont occupée d'avance. La lecture présente aux jeunes gens le développement de leurs facultés, l'usage d'un monde qui va leur appartenir, la route des devoirs qu'ils se plaisent à remplir en idée : mais elle a de plus grands avantages encore pour les vieillards; elle supplée à la société, où toutes les places sont prises par la jeunesse. Les gens âgés font en vain, comme l'Athénien de Plutarque, le tour du théâtre du monde ; ils n'y sont accueillis que par des huées : mais c'est dans leur cabinet qu'ils sont admis

au banc des Lacédémoniens. Il est donc bien important pour le bonheur de l'humanité, de donner à la lecture tout l'attrait dont elle est susceptible. Si l'on n'en avoit pas encore conçu l'idée, si les livres n'existoient pas dans le monde, quels hommages, quelle reconnoissance pourroient nous acquitter envers le génie bienfaisant qui nous parleroit en ces termes: « J'ai considéré la nature humaine; j'ai vu que dans la classe du peuple, le besoin, et le travail qui en est la suite, effacent toutes les différences des tems et des âges. Les jeunes gens et les vieillards, absorbés par le même genre d'occupation, ne connoissent ni l'ennui, ni les rivalités d'amour propre; et le soleil dévore également un beau visage et un front ridé par les ans. Mais les riches, ayant un superflu de tems, ne peuvent le supporter sans échange. C'est dans la société que se fait ce commerce

mutuel qui soulage du poids des heures; c'est là aussi que la jeunesse, la santé et le crédit ont tout l'avantage. Les jeunes gens s'enorgueillissent des biens qu'ils apportent dans le monde, et dédaignent ceux qui ne peuvent leur en offrir de semblables. Le vieillard, la femme flétrie, l'ambitieux trompé dans ses espérances, n'éprouvent plus, dans l'agitation des sociétés, que des humiliations.

« Mais je vais, par un enchantement, fixer autour de la vieillesse et soumettre à ses volontés ces hommes si nécessaires à son amusement. On a dit que les vieillards ne pouvoient vivre ni dans le monde, ni sans le monde : je résoudrai ce problème dont l'énonciation paroissoit contradictoire. Ils ne vivront en effet ni avec le monde, ni sans lui : j'évoquerai, pour leur instruction et leur plaisir, les ames de tous les grands hommes ; j'en ferai pour eux une

société facile et sublime qui peuplera leur retraite. Dans le monde on méprise leurs infirmités ; dans leur cabinet on ne leur parlera que de consolations et de soulagemens : là on les avertit de tout ce qu'ils ont perdu ; ici de ce qu'ils peuvent acquérir encore : là on attend leur mort pour succéder à leurs biens ou à leurs emplois; ici tout les entretiendra de l'immortalité et des droits qu'ils peuvent avoir sur elle ».

Pensées et traits de société.

Le regret du passé tourne toujours mes regards vers cet être pour qui aucun tems n'est passé ; je crois le voir environné de toutes nos heures, et je cherche auprès de lui et les instans et les personnes qui semblent ne plus exister pour nous : alors mon

amé se calme ; ma pensée errante et désolée trouve un asile.

Chaque jour ajoute à mon dégoût pour le grand monde ; tout m'y paroît factice, et l'on s'aperçoit surtout que les vertus sont simulées, parce qu'elles sont exagérées. Je suis, par exemple, entourée à présent de femmes sensibles, qui passent fréquemment, et pour de légers sujets, les nuits dans les larmes et le jour dans des inquiétudes mortelles : elles sont pour moi comme les livres dont la morale est outrée ; l'on sait bien que ceux qui les écrivoient n'étoient pas de bonne foi, mais l'on est humilié de ne pouvoir atteindre à la perfection dont ils nous ont donné l'idée.

Les pensées de l'Etre suprême ne sont jamais de simples abstractions comme les nôtres ; toutes les combinaisons qu'il forme se réalisent, et

cette distinction est d'une grande magnificence.

La reconnoissance est peut-être la première des vertus ; c'est, sur la terre, une bienfaisance ennoblie par des sentimens de l'ordre le plus relevé.

Nos acteurs se métamorphosent assez bien : mais M. Garrick fait autre chose ; il nous transforme tous dans le caractère qu'il a revêtu. Nous nous animons au combat avec Richard ; nous sommes remplis de terreur avec Hamlet ; et nous sentons avec le roi Léar, les douleurs et les infirmités de la vieillesse.

M. de Buffon dit que le soleil ne s'enflamme et ne conserve sa chaleur que par la multitude d'objets divers qui tournent sans cesse autour de lui. Notre ame, qui n'est qu'une petite étincelle, a besoin d'être continuellement agitée ; une conversation

stérile et monotone anéantit bientôt toutes nos facultés.

Il faut toujours cacher ses souffrances et son humeur sous un visage paisible et gai, s'il est possible.

M. de Sénac compare l'esprit de Mme. de Giac à ces liqueurs spiritueuses, qui font un grand plaisir quand on ôte le bouchon, et qui s'évaporent bientôt : elle écrivoit mal et parloit bien.

M. Dubucq disoit : Nous prenons les femmes pour ce qu'elles ne sont pas, mais nous les quittons pour ce qu'elles sont.

Il est plus aisé de s'apercevoir de l'absence du bon sens et du jugement, que de les reconnoître quand on les rencontre.

On ne doit pas faire usage, dans les sujets élevés, d'idées trop simples ni de mots sans noblesse ; et dans

les sujets simples, on doit écarter toutes les idées trop élevées et les pensées à prétention. La convenance dans les mots et dans les choses, l'exacte proportion entre le signe d'une idée et l'idée elle-même, sont les premiers caractères du style ; il faut aussi de la liaison dans les idées, et prendre garde, en général, que les transitions ne fassent pas perdre de vue l'objet principal : l'exactitude dans les détails est de même très-nécessaire.

Rien ne détache plus des autres que leur humeur et leur amour propre.

Un homme disoit sans cesse : Je suis persuadé que chacun a son talent; je n'ai pas encore trouvé le mien. Il apprit inutilement à jouer du violon, du clavecin, etc. --Ce n'est pas mon talent. --Enfin il trouva une serinette ; il fut surpris de former sans peine de

si jolis airs : Voilà, dit-il, mon vrai talent.

En morale comme en physique, on ne peut se heurter sans se blesser ou sans se rapprocher.

M. de Saint-Lambert, dans son éloge de M. de Buffon, a voulu louer M. de Condorcet : mais il a donné un exemple opposé à celui de Balaam, dont M. de Voltaire lui avoit fait connoître l'histoire ; il a maudit quand il se proposoit de bénir. Il résulte du portrait qu'il fait de M. de Condorcet, que ses ouvrages manquent de sensibilité, de couleur et même de *bonheur* dans les expressions. Vous n'avez pas, dit-il, cette sensibilité très-déplacée dans les ouvrages académiques, cette couleur qui dénature l'objet, et cette expression heureuse qui nuit à la justesse. C'est du moins le sens, si ce ne sont pas les mots précis.

On relève souvent la conversation en disant sans timidité certaines choses peu communes, mais qui nous passent dans l'esprit au moment même.

Il ne faut jamais annoncer un bon mot, à moins qu'on n'en soit parfaitement sûr.

Il faut cacher avec soin la déplaisance que nous causent les autres soit par de trop longues visites, soit par un ton dénigrant ou par des opinions qui nous blessent: c'est ainsi qu'on se ménage des moyens, pour l'avenir, de prendre des précautions qui n'offensent pas l'amour propre des autres, parce qu'ils en ignorent la cause, et qui nous mettent cependant à l'abri de leurs importunités.

La pensée est quelquefois dans un état d'affaissement qui montre

qu'elle a besoin de choses substantielles : c'est alors qu'il faut faire des lectures profondes et qui demandent beaucoup d'attention.

Il faut regarder comme une absence de mal tout le tems qu'on passe loin des hommes, et comme un bien tout celui qu'on emploie à faire du bien.

La lecture est inutile à certaines personnes ; les idées passent debout dans leur tête.

Le mérite de la convenance, disoit M. Necker, est double ; il est dans ce qu'on dit et dans ce qu'on ne dit pas.

On se fait un grand mal quand on consume d'avance la fortune qu'on peut espérer un jour : cette espérance étoit un bien quand on croyoit que l'augmentation de sa fortune seroit

employée en jouissances ; elle devient un malheur quand elle est anéantie...

On peut faire des allusions purement grammaticales; ainsi Pope dit : *L'esprit et la raison sont mari et femme, faits pour s'unir, et toujours en querelle.* L'allusion n'auroit rien valu, si la raison n'avoit pas été du féminin. Ainsi l'abbé Delisle, trouvant ce vers dans un mauvais poëte,

Veuve des nations, mais reine encor du monde,

crut que le vers était mauvais, parce que nation étant du féminin, le mot veuve paroissoit impropre ; et il fit celui-ci, qui est fort beau :

Veuve d'un peuple roi, mais reine encor du monde.

Quelqu'un avoit gravé sur une urne funéraire :

L'on ne me répond pas, mais peut-être on m'entend.

Dans un ballet, à l'Opéra, on fait

exercées, qui trouvent le moyen de se ranger dans toutes les places.

Le prince d'Hénin disoit de l'archevêque de Sens : *Qand il trompe, il se croit Mazarin ; quand il emprisonne, il se croit Richelieu.*

Le jeu de M^lle. Vestris n'est pas sans mérite, mais il ne conviendroit qu'à un jeune visage ; les passions violentes ne siéent pas à l'âge mûr, l'expérience doit les avoir calmées : tous les mouvemens nobles ont quelque chose de tranquille et de doux.

Certaines gens n'ont que deux conversations ; l'une absolument sérieuse, l'autre purement badine : le ton, qui tient le milieu, demande un goût plus fin et un esprit plus exercé.

Il ne faut jamais tenir des propos d'une morale rigide, sans qu'ils soient

amenés, nuancés, prouvés, et entourés d'idées accessoires.

L'esprit de M. Necker ne fournit ordinairement qu'un seul chainon; mais c'est aussi le seul qui rejoint la chaîne, et qui la rend indissoluble. D'autres trouvent facilement des multitudes de petits rapports, mais il n'en est souvent aucun qui puisse s'unir à la grande chaîne de la raison, et la fortifier; ce sont de petits accessoires qui sont là pour orner et non pour consolider.

Les femmes d'un certain âge n'ont rien de mieux à faire que de s'oublier; mais cela n'est possible pour elles qu'autant qu'elles ne se sont jamais oubliées dans leur jeunesse.

On trouve toujours dans le monde physique, l'image du monde moral: le monde physique est le monde moral en relief; ce mot est connu.

On disoit à Mme. de Simiane, sur un très-joli mot un peu hardi dont elle se défendoit : Une autre le diroit, mais une autre ne l'auroit pas dit.

Il ne faut jamais redouter l'opinion dans les choses honnêtes : cette timidité dans les choses recommandables, rappelle la scène de Mardochée avec Esther, lorsqu'elle craignoit de se présenter devant Assuérus pour obtenir la grâce des Israëlites ; Mardochée lui prédit que Dieu se serviroit d'une autre pour remplir ce devoir si elle le négligeoit, et qu'elle tomberoit dans le mépris.

Souvent nous apercevons dans notre esprit une idée fugitive qui n'est encore qu'une ombre indécise ; il faut la poursuivre jusqu'à ce que nous soyons parvenus à la saisir et à l'exprimer clairement ; souvent c'est une idée subtile ou commune, et l'expression la signale : bientôt on la fait

reconnoître. Ce peut être aussi une pensée intéressante, une étincelle qui indique un grand feu; mais c'est ce feu qu'il faut trouver.

Les idées de la métaphysique ordinaire peuvent s'exprimer par des images; mais lorsque la métaphysique est absolument pure, les images deviennent alors ridicules: l'idée est ce qu'elle est, et ne peut être comparée à rien.

Les idées fines demandent d'être rassemblées dans une seule phrase; on les obscurcit en les nuançant ou en les éparpillant: les idées mères veulent être amenées par nuances, pour arriver au dernier terme de la pensée.

La poëtique de M. de Marmontel, qui contient tous les contes faits en société, paroît le testament de la conversation.

On se trompe quand on croit faire de l'esprit avec de l'esprit, il faut encore autre chose : les olives ne pourroient rendre de la bonne huile sans une longue manipulation.

Pour des cœurs honnêtes et sensibles, les seuls vrais biens sont la vertu, l'amitié et la pensée : mais dans la jeunesse nous leur voyons différens masques ; celui de l'estime générale, de l'amour, de la réputation. A présent il faut les aimer sans masque, et pour eux seuls.

Pour renouveler ses idées, on doit lire deux fois un excellent livre, sans jeter les yeux sur aucun autre ; il faut s'efforcer de tout comprendre, faire l'extrait de l'ouvrage, s'aider de toutes les idées accessoires, et, si l'on peut, de ses sens, en voyant ou touchant les choses dont on veut s'instruire et qui sont indiquées : il faut employer aussi la méthode, en

classant ses pensées; et enfin, joindre ses propres réflexions aux idées des autres, afin d'achever de leur donner chez soi le droit de bourgeoisie.

Rien n'est si transparent qu'un homme d'esprit : un sot cache son caractère plus aisément ; l'homme d'esprit en donne sans cesse l'empreinte dans la variété de ses idées et de ses mouvemens.

Pour bien parler, il ne faut pas s'échauffer dans la dispute ; mais on doit attendre le moment où l'on peut répondre quelque chose de nouveau et d'extrêmement raisonnable : cette manière, qui produit toujours beaucoup d'effet, exige une grande attention pour ce que les autres disent.

On n'aime pas les louanges communes, parce qu'elles ont l'air d'être un habit qui sied à toutes les tailles et dont on peut faire usage pour tout

le monde ; c'est une robe qui semble déjà usée.

On est sûr de plaire en société, quand les autres s'aperçoivent que tout ce qu'ils disent a de l'influence sur nous.

En conseillant de renouveler ses idées, l'on ne contredit pas la règle déjà établie, de relire, quand on est vieux, les ouvrages que nous avions lus pendant notre jeunesse, mais qui s'étoient effacés de notre mémoire ; car ils nous fournissent aussi des idées qui ne se présentent pas promptement à notre esprit, et qui ont tous les avantages des idées nouvelles, et de plus, celui de se graver plus facilement, la trace ayant été faite autrefois.

On a tant écrit sur l'éducation des jeunes gens, que l'on devroit faire un livre sur celle des vieillards ; l'esprit de l'homme, considéré sous ce point

de vue, fourniroit plusieurs réflexions nouvelles : il faudroit faire aussi la morale des vieillards, celle des gens malades, et l'art de plaire, convenable à tous.

Il est important, quand on écrit, non-seulement de penser et de repenser sans cesse au même objet, comme le dit M. de Buffon, mais de faire le choix que le goût indique, et surtout le choix du bon sens : un ouvrage qui seroit tout entier d'une raison parfaite, fixeroit l'attention dans tous les points, et l'emporteroit bientôt sur tous ceux qu'on admire le plus. Patience et bon sens, sont deux qualités qui font presque un bon écrivain.

La plus frivole de toutes les espèces, c'est l'imitatrice; l'homme imitateur est indépendant de toutes règles et de toutes vertus, mais il est l'esclave de toutes les platitudes à la mode; on

peut le comparer au singe, le plus indocile de tous les animaux.

Rien n'est si près de la bêtise que l'esprit sans raison; ce sont les deux extrêmes qui se touchent.

Je voudrois qu'on employât une partie de sa vie à faire des livres pour sa vieillesse: personne ne sait comme nous ce qui convient, tant à notre caractère, à nos goûts, à nos principes qu'à notre santé; souvent nous ne rencontrons dans tout un livre, qu'une pensée ou deux qui nous conviennent et qui agrandissent notre esprit. L'exemple de Mallebranche, qui étoit un sot avant d'avoir lu l'*Homme de Descartes*, et qui trouva dans cet ouvrage le développement de toutes ses pensées, est extrêmement rare; car pour qu'une idée nous convienne et nous plaise, il faut que nous puissions dire, en l'écoutant, Elle a été vingt fois au

bord de ma pensée, mais je n'ai pas pu la développer. Pourquoi les extraits font-ils faire tant de progrès? c'est que chacun, suivant ses goûts, recueille ce qui lui convient, et néglige les pensées qui lui sont étrangères; et je parie que vingt extraits d'un excellent ouvrage, faits par vingt hommes d'esprit, présenteroient des idées absolument diverses; ainsi les livres faits dans notre jeunesse, nous soutiendroient, durant notre vieillesse, dans le cours des pensées qui nous conviennent.

Les princes ne peuvent pas connoître le besoin d'une union indissoluble; tous les cœurs leur appartiennent dans leur jeunesse; et dans leur vieillesse, la gloire leur sert de garde-malade : c'est ce qu'on répondoit au prince Henri quand il soutenoit la thèse du divorce.

Pendant un an il ne faudroit lire

que de la chimie, et, pendant l'année suivante, se borner à la poésie, ensuite à l'histoire, etc. : et cependant, si l'on écrit, que ce soit toujours sur les sujets que nous préférons ; les hommes, l'esprit, la morale, les affaires présentes. Pendant la première année, l'on trouvera dans la chimie des allusions, des comparaisons, et le coloris de son style ; pendant la seconde, on les trouvera dans les poëtes ; et pendant la troisième, dans l'histoire, etc. Ainsi l'on rajeunit sa pensée par de nouveaux mélanges.

Quand on parle de choses sur lesquelles on a beaucoup écrit ou pensé, les idées viennent en foule.

Il ne faut jamais lire aucun ouvrage sur l'objet même dont on s'occupe, de peur de mettre la mémoire à la place de la pensée ; mais il est essentiel d'en lire d'analogues, afin de faire fermenter ses idées par les

idées étrangères, de leur donner une nouvelle existence, et de monter sa tête au niveau et à l'harmonie de son sujet. Quand M. Necker écrivoit sur l'administration, il auroit pu lire Bossuet, pour s'élever à une certaine hauteur de pensée et de sentiment; il auroit pu lire aussi les poëtes pour y trouver des comparaisons et des images: mais il n'auroit pas dû lire un ouvrage de géométrie ni un traité d'étymologie, qui n'auroient eu aucun rapport avec les idées dont il s'occupoit, et qui n'auroient pu rien y ajouter.

On disoit de quelqu'un: Il ne s'abandonne jamais, même devant ses valets; c'est qu'il est toujours en présence de sa renommée.

M. de Guibert disoit: Il ne faut jamais faire un portrait de quelqu'un à qui la postérité ne voudroit pas ériger une statue.

Mme. du Deffant écrivoit dans un portrait du chevalier d'Aydie : On a dit de Fontenelle qu'il avoit deux cervelles ; l'une à sa place ordinaire, et l'autre à la place du cœur : on peut dire du chevalier d'Aydie qu'il a deux cœurs.

On avoit supprimé tous les clubs ; C'est, a dit quelqu'un, étrangler sa maîtresse parce qu'on ne peut la séduire.

On se plaignoit de cette expression, *mon sentiment*, quand elle signifie *mon amour*, et non *mon opinion* ; aussi, a repris M. Necker, l'on pourroit dire : *Mon sentiment* sur vous, nuit à *mon sentiment* pour vous.

Deux mots qui, réunis, forment une image un peu bizarre, blessent beaucoup moins quand ils sont séparés par une ou deux phrases ; au

lieu que les mots par attraction se touchent et forment nuances.

Je n'estime pas M^me. du Deffant, disoit M. d'Aydie ; mais c'est un grand chien qui fait lever beaucoup de gibier.

M. de Ligne disoit, *Catherine le Grand ;* car elle fera faire cette faute de françois à la postérité.

La vie de Diderot n'étoit qu'un rêve continuel.

On dépend extrêmement des gens avec qui l'on est souvent. En lisant une lettre on pourroit en mettre la date ; on y distingue l'empreinte d'une société nouvelle.

Les souffrances des femmes dans leur automne, semblent leur avoir été données pour leur faire oublier les plaisirs de la jeunesse, et pour leur apprendre à se renfermer chez elles, comme il convient à leur âge.

Il est plus facile d'écrire plusieurs lettres agréables, qu'un seul ouvrage qui ait de la réputation ; c'est qu'on ne se fait lire qu'en inspirant de l'intérêt, et qu'on n'inspire de l'intérêt qu'en se rapprochant de ses lecteurs. Or, le sujet d'une lettre est nécessairement lié à tout ce qui occupe celui à qui on l'adresse ; sa famille, ses sentimens, la nouvelle du jour, etc.

On parloit, dans la *petite Feuille*, du tombeau du maréchal de Saxe, et l'on disoit avec ce ton précieux à la mode : *La figure de la mort a tant d'expression, qu'on pourroit dire qu'elle est pleine de vie.*

L'abbé Delisle avoit fait de fort beaux vers sur cette histoire. *J'en vois deux ;* M. de Florian lui adressa un madrigal dont voici le sens : « Apollon pleuroit la perte de Virgile ; il ne pouvoit plus souffrir aucun poëte. On lui présenta, pour le consoler, l'Énéide

l'Enéïdê de l'abbé Delisle. *Ah! dit-il, j'en vois deux.* »

Le défaut d'attention rend absurde, car il nous empêche d'unir notre pensée à celle des autres ; il rend *caillette*, en nous livrant à toutes les platitudes qui nous environnent, contre lesquelles il ne reste plus de défense ; il rend stérile, parce qu'on ne pense pas de suite ; seul moyen d'avoir des idées à soi.

L'amour propre est, de toutes les passions, celle qui nous abuse le plus ; elle nous ôte en réalité tout ce qu'elle nous accorde en apparence ; et le moment où une femme croit produire les plus grands effets, est celui où l'on est le plus indisposé contre elle. Dès qu'on n'est plus jeune, il ne reste plus de jouissance et d'occupation que dans l'exercice de la vertu, de la sensibilité et de l'esprit ; et c'est assez pour le bonheur : mais

il ne convient pas plus à une femme, dans son automne, de faire parade des qualités de son ame, que des charmes de sa figure. Jeunes ou vieilles, les femmes font bien de se cacher; mais vieilles, elles le doivent indispensablement.

Le même esprit, souvent peu susceptible de se perfectionner, est toujours fort susceptible de se gâter. Les gens les plus honnêtes ont dans leur intérieur quatre volontés distinctes; la vertu, la raison, l'esprit et le caractère. Les trois premières sont d'accord: mais le caractère a quelquefois des penchans particuliers; et quand il n'est pas surveillé par les autres parties de nous-mêmes, il est toujours le maître; il contrarie la vertu et la raison, et il nuit à l'esprit, en le fixant sur de petites choses, et en l'empêchant de s'abandonner à de grandes idées.

Nul n'est prophète dans son pays. La lune est, de toutes les planètes, celle qui est le plus près de la terre; aussi nous en faisons moins de cas que des autres astres : tantôt nous disons que c'est un corps cadavéreux, quelquefois nous attribuons à son influence les folies des hommes.

On disoit à une femme de Lausane qui avoit fait un mauvais ouvrage : Il est impossible, madame, de dire devant vous tout ce qu'on pense de votre comédie.

Fontenelle disoit qu'il n'aimoit pas la guerre, parce qu'elle gâte la conversation. C'est bien le mot d'un froid égoïste.

Nous avons tort quand nous cherchons sans cesse à simplifier les causes; car la nature se rit de notre science, et met toujours l'exception à côté de nos principes généraux.

Quand on a dit, par exemple, que le mouvement se communique par le contact, et qu'un corps reçoit la quantité de mouvement que l'autre perd en le heurtant, l'on n'a pas fait attention que les mouvemens communiqués par le corps humain n'ont aucun rapport avec cette loi, et que le soleil fait tourner la terre sans la toucher, et à un intervalle immense.

Quelque incompréhensible que soit l'infini, on est forcé de l'admettre; car il est absolument impossible d'assigner des bornes au tems, au nombre et à l'espace. Cependant ces trois infinis sont des modalités sans substance ; il faut donc qu'il en existe une ; et comme elle ne nous est pas connue sur la terre, convenons que ce sont des attributs de la divinité.

Le rôle d'Électre, dans Voltaire, est actuellement fort mal joué : les

actrices ne pensent point qu'elles doivent exprimer une douleur profonde et qui dure depuis vingt ans ; elles la rendent comme une douleur du moment. Cette affliction s'est tellement enracinée dans Electre, qu'elle est devenue comme son *moi* habituel. La différence entre ces deux douleurs, la douleur ancienne et celle du moment, c'est que la douleur ancienne a fait son impression, et que la douleur nouvelle se peint à chaque instant dans tous les traits, et change la physionomie qu'on avoit auparavant.

Il est impossible de faire aucune impression avec le profil ; le profil doit rester ce qu'il est ; les changemens qu'on voudroit y faire ne seroient que des grimaces : c'est de face qu'on peut s'embellir et s'adoucir. Un des meilleurs moyens est de se pénétrer d'un sentiment aimable, et de

tâcher de le faire passer sur sa physionomie.

On disoit, Qui mettra-t-on à la place de M. Lambert ? Mme. de Boufflers a répondu : En administration comme en éloquence, quand on a manqué le mot propre, tous les autres doivent être rejetés.

Vers de M. de Thiars pour Mme. la maréchale de Mirepoix, chantés par une bouquetière.

La saison des roses se passe ;
Hélas ! que vais-je devenir ?
Madame, apprenez-moi, de grâce,
Le moyen de la retenir,
Vous à qui la nature a donné le talent
D'offrir à nos yeux dans l'automne le printems.

Malheur à toute relation publique ou particulière, quand les choses ont été assez mal conduites pour que personne n'ait du plaisir à faire plus qu'il ne doit.

Le caractère du bonheur public ou

particulier, c'est lorsque les membres de la société civile ou domestique n'exigent jamais leurs droits, et cherchent à passer la limite de leurs devoirs.

La réputation de Diderot n'existe plus: les hommes dont les idées ne se répandent point dans la société, n'ont que l'apparence du génie; ce sont des monstres assez beaux, mais qui ne peuvent avoir de postérité.

Il en est des idées comme des arts: toutes les découvertes utiles sont bientôt connues et mises en usage dans la société; mais les bizarreries s'anéantissent et tombent dans l'oubli comme les ballons. Diderot étoit le Garrick de la philosophie; son plus grand talent consistoit dans la pantomime.

Il est un âge où l'on ne voit plus le monde que derrière soi; c'est alors

le côté obscur qu'il nous présente; en avant nous ne voyons que le lumineux.

L'amour divin fait le bonheur de l'homme sous deux rapports, et en lui-même, et en nous contraignant à faire les seules choses qui nous conviennent réellement.

Comparer la licence des poëtes anciens à celle des modernes, c'est assimiler la nudité des filles d'opéra à celle des sauvages de l'Inde.

Un des vrais caractères des gens d'esprit, c'est l'art et l'habitude de joindre toujours quelques idées neuves à l'idée commune par laquelle ils sont obligés de passer, soit en conversation, soit en écrivant.

M. du Pati est le premier qui m'ait donné, dans ses lettres sur l'Italie, le désir de faire ce voyage, et qui m'ait consolée de ne l'avoir pas fait.

Ce n'est pas assez de ne se jamais venger en action, il faut éviter aussi de se venger en paroles ; et l'on ne doit jamais employer que des expressions fort réservées : car les torts des autres ne nous autorisent point à en avoir, et les discours amers sont une véritable faute pour une personne bien élevée.

Quelqu'un disoit : M. Gibbon n'écrit jamais que pour la postérité. C'est, répondit M. Boissier, qu'il n'écrit pas sans être sûr d'avoir la réponse.

Il faut juger un peu de la véritable beauté d'un sentiment par l'impression qu'il nous fait lorsque notre orgueil n'est pas averti. Le sujet du poëme que Rousseau a choisi, ne réussira jamais ; l'on ne peut pardonner à un mari de sacrifier sa femme pour la patrie ou pour les droits de l'hospitalité. Faites sacrifier la patrie à la

femme, et vous serez écouté avec beaucoup d'intérêt; c'est la preuve que les sentimens exaltés ne conviennent pas à la multitude.

Tous les gens distingués ont quelques manies; et souvent plus leur esprit est supérieur, et plus ces manies sont fortes : quand elles sont apparentes, elles nuisent à l'idée qu'on a de leur talent, et en détruisent presque absolument l'impression, mais souvent ils parviennent à les cacher.

Pauline est un rôle fort difficile à jouer; c'est une femme qui a deux amours, l'un du cœur, et l'autre de la tête. L'amour qu'elle a pour Sévère n'est que de souvenir; il se renouvelle et s'augmente lorsqu'elle reçoit et qu'elle entretient son ancien amant: quand son père lui dit que c'est sûrement pour la voir que Sévère

quitte Rome, elle doit répondre simplement et froidement :

> Je le crois comme vous, *il m'aimoit chèrement.*

Les actrices ordinaires déclament *il m'aimoit chèrement*, et par-là ne marquent plus la nuance d'une passion qui doit renaître à l'arrivée de Sévère. Lorsque Pauline est auprès de Sévère, elle regrette quelque chose; lorsqu'elle est avec Polieucte, elle ne regrette rien. Quand Polieucte dit,

> Je connois ta vertu; elle vaincra sans doute,

s'il ne mettoit point d'intervalle entre ces deux phrases, *elle vaincra sans doute* seroit dit, nécessairement, ou avec froideur ou avec brusquerie. Il faut mettre un intervalle par le geste, qui indique la réflexion dont le résultat est que cette victoire est indubitable.

Mlle. Clairon naquit dans une petite ville, pendant le carnaval. Là tout le monde aimoit le plaisir; le

curé et son vicaire étoient masqués, l'un en arlequin et l'autre en gilles : l'on apporta l'enfant, que l'on croyoit mourant; le curé l'ondoya sans changer d'habit.

Il ne faut jamais parler de soi, s'animer sur soi ou sur ses ouvrages, avoir l'air d'y mettre trop d'intérêt, rire de son propre caractère, de sa conduite, de ses goûts, de tout ce que les autres peuvent nous dire de nous-mêmes, car ils cherchent continuellement à nous faire tomber dans le piége de l'amour propre : il faut se veiller devant eux comme un amant qui cache sa passion à des yeux jaloux, car un rien la décèle.

La noblesse de caractère est une qualité différente de la générosité : on peut être noble sans être généreux, ou généreux sans être noble; on peut aussi réunir ces deux mérites à la fois. Pour être noble, ou

pour en avoir la réputation, il suffit de dépenser à propos une petite somme de plus que les autres, et de donner toujours autant, suivant son état et sa fortune, que ceux qui donnent le plus : mais la générosité vient du cœur ; elle suppose du plaisir à contribuer au bonheur des autres par ses bienfaits ; elle nous suggère des privations pour avoir des moyens de donner : satisfaction plus grande, pour l'homme généreux, que ses propres jouissances ! La générosité suppose toujours de l'économie, puisqu'on ne peut être généreux envers les autres et tout donner à ses fantaisies : la noblesse n'en suppose point ; c'est un acte du moment, dont la pensée ne vous poursuit pas dans les détails de la vie.

Nous trouvons, dans la nature, des leçons sur notre conduite morale et même sur les objets de goût. Par

exemple, le choix des mots propres n'est autre chose, surtout dans les objets de sentiment, que le soin d'observer les nuances : une nuance de plus, blesse; une nuance de moins, laisse froid et manque son effet.

Nous avons dit qu'il ne falloit jamais terminer sa phrase par un monosyllabe; cependant le sens et l'harmonie peuvent exiger un mot très-court; mais ces cas sont rares : par exemple, *revêtu de lambeaux*, *tout pâle*.

Le soin qu'on donne à son style, le rend naturel, et produit souvent la chaleur.

Il faut bien étudier chaque écrivain, pour déméler sa finesse. Homère, par exemple, ne nomme jamais ses héros sans épithète : cette épithète sert à rappeler au lecteur tout le caractère de l'homme; ce qui est nécessaire pour l'intérêt.

Être en tout la copie des personnes à qui l'on veut plaire ; faire exécuter leurs volontés durant leur absence; en leur présence, faire toutes les choses qu'ils ne veulent ou ne peuvent pas faire eux-mêmes ; c'est la véritable définition d'un bon fils et d'un excellent domestique.

Les deux extrêmes se touchent toujours ; c'est une observation commune et qui s'applique à toutes sortes d'objets indistinctement. Par exemple, l'on ne retient en conversation, ou en lisant, ni les idées qui nous sont trop familières, ni celles qui nous sont trop étrangères.

Il faut s'occuper de propreté, de toilette, et surtout d'ordre dans son intérieur domestique, avant de se livrer à la société; mais dès qu'on est dans le monde, il ne faut plus penser à tous ces petits soins, ni laisser pénétrer qu'on s'en est occupé.

Pour faire briller un homme distingué, sans mécontenter le reste de la société, il faut toujours qu'en mettant en action les talens et les agrémens qu'on veut flatter, il semble que ce soit dans le dessein d'amuser les autres, en sorte qu'ils jouissent de ce qu'ils entendent, et qu'ils croient la fête pour eux ; tandis que ceux qui la donnent sont plus contens encore.

Une preuve que les femmes ne devroient pas se montrer en public, c'est que l'usage du monde leur défend de s'y faire remarquer, de parler haut, de sortir de leur place ; et comme elles sont obligées de faire attention aux marques d'égards qu'on leur donne, et d'en donner elles-mêmes, il faut que ce soit avec une grande douceur, sans mouvement et sans éclat.

Le bonheur consiste en partie à diriger

TAYLOR INST. OXFORD

dîriger sa vie selon les vrais goûts de son esprit, et selon son vrai caractère : toutes les affectations, toutes les gênes nous sont funestes, car les autres s'en aperçoivent toujours ; elles leur déplaisent, fussent-elles même en leur faveur, et peut-être plus encore dans ce cas particulier, et elles sont un tourment pour nous.

M. de Fontenelle disoit : Ce n'est pas à celui qui rencontre une vérité, qu'elle appartient ; c'est à celui qui la nomme.

La grâce est un mouvement continuel et presque insensible ; car les mouvemens trop vifs sont sans grâce. C'est par le même principe de douceur, qu'un son de voix qui suppose ce caractère, est un agrément inexprimable.

Il faut éviter l'affectation ; mais on peut gagner quelque chose en s'écoutant avec soin, et surtout en

étudiant sa voix dans les éclats, pour qu'elle ne devienne pas désagréable.

Le tems qu'on donne à la société est perdu, si on ne l'emploie pas à plaire; mais si on l'emploie à déplaire, ce n'est plus la perte du tems, c'est sa ruine.

La seule manière de cacher son ignorance, c'est de ne jamais parler de ce qu'on n'a pas étudié avec soin.

Quand un nominatif doit gouverner deux verbes, il faut qu'il soit en avant de tous les deux, et non au milieu; ainsi l'on ne pourroit dire : *On voit voguer les vaisseaux, et fouler en vainqueurs l'Archipel étonné*; il faudroit dire : *On voit les vaisseaux voguer, et fouler en vainqueurs*, etc.

L'abbé Galiani désignoit ainsi une montagne fort élevée, *Cette montagne sur laquelle le soleil marche seul.*

Un jeune homme disoit à son gouverneur, au spectacle : Mon gouverneur, ai-je du plaisir ?

Un Allemand se précipitoit d'une fenêtre : Que faites-vous là, lui dit-on ? ---*Je me fais vif.*

Il ne faut jamais sacrifier une personne à une autre ; celle à qui l'on a fait le sacrifice, vous estime et vous aime souvent moins, parce que vous avez perdu un ami, quoique ce soit à son occasion ; c'est toujours l'histoire de la dent arrachée.

On n'obtient jamais ce que l'on désire, quand on prend de l'humeur au premier refus.

Adorateur a toujours un régime ; on dit *adorateur de quelque chose.* Ainsi ce vers de Racine n'est pas françois :

Des flots tumultueux d'un peuple adorateur.

On a dit que *l'habitude est une*

seconde nature; il valoit mieux dire que *la nature est une première habitude.*

Quand M. de Buffon écrit, il tâche, le plus qu'il est possible, de généraliser ses idées; il se demande, après un premier travail : Tout homme d'esprit trouveroit-il et avoueroit-il les pages que je viens de tracer? Car certainement les premières idées qui se présentent sur un sujet, se sont offertes ou s'offriroient sans peine à une intelligence commune; mais elles ne sont pas suffisantes pour un homme de génie qui veut se distinguer : ainsi M. de Buffon déchire presque toujours ce qu'il a écrit d'un premier jet, afin de voir son sujet encore plus en grand, et il reprend la plume à la suite de cette nouvelle méditation.

Quand on a commencé un ouvrage par une idée très-belle et très-géné-

rale, les détails se présentent facilement ; et quelque grandes que soient les pensées qui s'y réunissent, elles ne paroissent point déplacées. Ce qui forme des disparates, ce qui fait paroître gigantesques des idées qu'on auroit trouvées sublimes ailleurs, c'est lorsque l'auteur, après avoir commencé par des vues moins générales, en trouve de plus grandes dans le cours de son travail, et fait un élans pour les atteindre par son style. Le lecteur est étonné de cette marche irrégulière, et l'accuse d'enflure ; mais quand on débute, quand on se montre d'abord environné d'une grande pensée, le lecteur n'est point surpris de vous voir soutenir un ton élevé.

Peu de gens ont un style à eux et qui porte leur empreinte ; souvent on prend celle de Voltaire, de Buffon, etc. Il faut être soi : se transformer dans un autre, c'est se réduire à

l'état de l'ombre, qui défigure l'objet qu'elle représente, et le montre sans couleur et sans vie.

Quand on veut connoître et peindre la nature, il faut la contempler d'abord en masse et le plus en grand possible : voilà l'idée générale ; ensuite les idées particulières se présentent sans peine à notre esprit et à nos observations.

Si l'on veut composer des tableaux éloquens, on doit bien considérer son modèle, et ne rien peindre qui soit hors de cet objet. Il n'en est pas de même dans les ouvrages de morale : le sentiment, dans ce genre d'écrits, peut permettre quelquefois des élans, des comparaisons ; le sujet n'est pas circonscrit comme ceux qui sont tirés de la nature physique.

Quand nous avons quelques grandes idées, il faut éviter de les énoncer

avec emphase ; il faut, au contraire, les énoncer simplement, et dans la suite du discours. Le même principe de goût s'étend à toutes sortes d'objets : la grande parure ne convient pas aux belles femmes.

Souvent il faut éviter le terme propre, malgré la règle générale, soit parce que le coloris en est usé, soit parce que l'idée vague est plus intelligible, car les accessoires qu'elle entraîne servent de commentaire.

Il ne faut jamais laisser pénétrer par les autres, et en leur présence, notre humeur ni notre ressentiment, quelque tort qu'on ait eu avec nous : la moindre altération de l'ame ou de la physionomie nous dégrade toujours à des yeux indifférens.

C'est en étudiant les bons écrivains qu'on s'instruit des meilleures expressions ; il faut les posséder tous : cette diversité de lecture est aussi un moyen

de n'imiter la manière de personne ; l'on apprend ainsi à écrire, sans apprendre à copier. Quant au tact des convenances, si nécessaire pour se former un beau style, on ne peut l'acquérir que dans le monde.

M. Guenaud, de Montbelliard, avoit une plume d'acier ; il n'a jamais pu imiter parfaitement les traits du doux pinceau de M. de Buffon ; il prononçoit trop tout ce qu'il écrivoit : on lit, par exèmple, dans son histoire du corbeau : *Ces oiseaux de proie se nourrissent de chair corrompue*, et il emploie même, pour la désigner, un mot plus dur encore ; il falloit écrire, *et même ces viandes négligées que les plus misérables des animaux dédaignent, leur servent de pâture.* Dès que l'objet est dégoûtant, il faut le voiler, en généralisant les termes qui doivent l'exprimer.

Les pensées ou les faits qu'on a écrits soi-même, sont les seules connoissances nettes que l'on puisse conserver : il ne faut pas se hasarder de parler ou d'agir sur des lumières acquises d'une autre manière, sans les avoir fait pénétrer plus avant dans notre tête.

Il n'est pas surprenant que les hommes conservent plus de traces des choses qu'ils ont vues, que de celles qu'ils ont lues ou entendues; car en cherchant à se rappeler un objet, on se le représente, et l'imagination se peint aisément des figures, mais jamais des mots.

La didactique nuit beaucoup à l'éloquence : on a toujours tort de raisonner sur ce qu'on vient de dire; c'est à ceux qui nous écoutent ou qui nous lisent, à faire intérieurement la preuve des idées dont nous n'avons annoncé que le résultat.

Quand les choses sont faites et irréparables, il est inutile de s'en fâcher; c'est montrer, en pure perte, un caractère difficile.

Ballot disoit, en parlant de l'amour de M. de la Popelinière pour les louanges : Si quelqu'un s'écrie devant lui, Le Ciel en soit loué, il croit que c'est à ses dépens.

Ce même la Popelinière disoit : J'ai mis mes amis sur un tel pied, qu'aucun d'entre eux n'oseroit me dire une vérité que je ne serois pas bien aise d'entendre.

Lorsqu'on n'est plus jeune, il ne faut avoir aucun goût pénible.

On ne peut se rendre raison de l'harmonie du style; il faut se lire haut ce qu'on a écrit, et changer les mots selon qu'ils paroissent plus ou moins sonores. Ordinairement les mots longs finissent très-bien la

phrase; quelquefois plusieurs monosyllabes équivalent à un mot long.

Une jeune et jolie femme étant invitée au bal, envoya emprunter, un peu indiscrètement, les diamans d'une femme moins jeune et moins jolie qu'elle: Dites-lui, répondit cette femme, que si elle m'envoie son visage, je me passerai sans peine de toutes mes pierreries.

Une femme ne doit jamais se laisser engager à montrer des talens imparfaits ou qu'elle n'a pas suffisamment cultivés, surtout en présence d'une autre femme qui lui est supérieure et qui s'est plus exercée qu'elle; il ne faut donc ni danser, ni chanter, ni faire des vers, sans être assurée de réussir.

Parler sans regarder, est d'un sot; c'est une preuve qu'on est sans inquiétude sur l'effet de ses discours, et qu'on ne cherche point à changer

de conversation, de ton ou d'idée, selon qu'on déplait ou qu'on ennuie.

Souvent un livre est ennuyeux, quand l'auteur ne s'est pas occupé à tirer tout de son sujet, et lorsqu'il a fait des coupures par de l'érudition, des allusions et même des plaisanteries étangères au fond, à l'essentiel de la chose qu'il traite.

Le livre du chevalier de Chastellux est mieux écrit à la fin qu'au commencement. On voit qu'en écrivant il apprenoit à écrire; c'est un grand défaut.

Il est bien plus aisé, pour un homme qui a vécu loin du monde, de bien écrire des descriptions que des dialogues: il faut avoir le goût très-exercé, pour ennoblir l'éloquence usuelle; mais il suffit du génie pour créer des expressions neuves dans les descriptions.

A un certain âge il faut jouir de sa réputation, et bien se garder de la diminuer par de nouveaux écrits.

M. de Buffon ne pouvoit écrire sur des sujets de peu d'importance; quand il vouloit mettre sa grande robe sur de petits objets, elle faisoit des plis partout : cette remarque se présente surtout à l'esprit, en lisant un discours qu'il composa pour la réception du chevalier de Chastellux.

Le silence de la nuit ajoute aux sentimens doux, au bonheur d'aimer, en fixant toutes nos penseés sur l'objet qui nous occupe; la nuit augmente aussi les regrets, car elle semble nous laisser seuls avec notre cœur, en nous séparant de toute la nature.

L'humeur captive toutes les facultés de notre intelligence, enchaîne tous les muscles de notre visage, et comprime tous les sentimens de notre

cœur : c'est un monstre qu'il faut tuer à l'instant même, afin d'éviter le combat.

Il faut contredire les enfans, comme les zéphirs agitent les arbres au printems, pour hâter leur verdure et leur accroissement, sans faire tomber leurs feuilles ou leurs fleurs.

Les gens riches ne doivent jamais parler du mérite et de la nécessité de la reconnoissance ; ils doivent se taire sur cette vertu, et laisser aux autres le soin de la louer.

On peut arriver à une idée première au bout de huit jours comme au bout d'un siècle, puisqu'il n'y a point d'intermédiaire.

Il faut choisir le milieu entre la règle et la liberté, en sorte que la règle ne gêne point la liberté, et que la liberté ne gêne point la règle ;

l'habitude concilie bientôt la liberté avec la règle.

Sara Philips a eu plus de succès que Ziméo ; c'est qu'on ne trouve dans Sara que des sentimens toujours doux et jamais coupés par des mouvemens plus violens ou moins tendres: c'est l'art de Voltaire, dans Zaïre et dans Adélaïde ; c'est celui de Racine, dans Phèdre ; mais dans toutes ses autres pièces il manque d'unité dans les sentimens. On s'est imaginé, jusqu'à présent, qu'il falloit varier les sentimens, pour qu'ils parussent plus vifs par les contrastes ; mais en réalité, plus on répète les mêmes impressions, et plus elles font traces sur le cœur ; il ne faut jamais le distraire, lorsqu'on veut l'affecter profondément. Toutes les poëtiques qu'on a faites jusqu'à présent, ne touchent point au but : le peintre, le poëte, l'artiste, se pénètrent en vain des

règles de l'art; si leur imagination n'est pas mobile, si leur sensibilité n'est pas profonde, ils ne se distingueront jamais. Souvent le peintre voit inutilement aujourd'hui devant ses yeux l'objet qu'il peignoit hier avec facilité; il n'en est plus frappé: le moment n'est pas favorable, il faut attendre l'inspiration. Le peintre de tableaux découvre l'ensemble, le peintre de portraits voit seulement une figure de cet ensemble; mais il faut qu'il ait reçu du ciel cette petite portion de l'intelligence des anges, qui voit l'objet tout entier avant son exécution. Une bonne poëtique devroit donc traiter des moyens de frapper l'imagination, de perfectionner et d'exalter cette faculté, de la détourner des objets qui sont dénués d'intérêt. Ces règles de poëtique seroient plus essentielles que les traités qu'on nous fait continuellement sur la manière de diriger les effets d'une

faculté

faculté qu'il faudroit d'abord former et exercer, puisque l'effet n'est rien sans la cause, et qu'avec tous les préceptes les plus excellens et les plus profonds, un homme qui n'a ni imagination, ni chaleur, ne sauroit écrire ou peindre.

Les grandes attentions détruisent la liberté de ceux qui en sont l'objet.

Il ne faut jamais s'imposer des règles ou des soins gênans, sans qu'il en résulte un avantage réel pour les autres.

L'ordre, dans une maison, doit être comme les machines de l'Opéra, dont l'effet produit un grand plaisir, mais dont il faut que les cordes soient cachées. Tous les hommes sensés aiment l'ordre; mais la différence entre les gens d'esprit et les sots, c'est que les uns laissent pénétrer les soins qu'ils se donnent, et que les autres

mettent toute leur habileté à les cacher.

Après une description bien détaillée, il est de mauvais goût de mettre le contraste en deux lignes.

Il suffit souvent, pour paroître généreux, de donner une bagatelle toutes les fois qu'on y voit la plus petite convenance. On disoit du roi de Prusse, qu'un petit écu manquoit toujours à toutes ses fêtes et à toutes ses dépenses.

Plaidoyer d'une femme contre son tapissier.

J'avois demandé à cet homme de belles figures, comme celle de M. le président; il m'en a donné de laides comme lui-même. Dois-je payer sa tapisserie? —Elle gagna son procès.

En dominant sa timidité, en usant

de toutes ses ressources pour dire des choses intéressantes à chacun, en parlant à tout le monde, hommes et femmes, on est à peu près sûr de réussir dans le monde, pourvu qu'on ait d'ailleurs de l'esprit et une considération acquise.

Ce tour de phrase où l'on répète le même mot, *Rome fut pauvre, Rome fut la maîtresse du monde*, etc., ne peut être employé que pour les idées très-intéressantes.

Souvent une seconde lecture attire plus notre attention que la première; car quand la mémoire et l'intelligence s'arrêtent sur des idées qu'elles avoient déjà considérées, et qui sont bien enchaînées les unes aux autres, la partie de notre esprit susceptible d'écarts se fixe sur la pensée qui va suivre, la prévient et la découvre à l'aide de la notion confuse qu'elle en avoit conservée, et de la facilité qu'ont

les bons esprits à retrouver les rapports des choses.

On écrit toujours languissamment, quand on n'est pas tout entier à la pensée qu'on veut rendre. Il faut absolument, pour être là, que notre ame s'intéresse au sujet que nous traitons.

Pour se former à l'harmonie, il faut lire sans cesse des écrivains harmonieux ; car l'exemple est, dans ce cas, le seul précepte. Quand on a contracté cette habitude favorable, on écrit ensuite très-rapidement des phrases ou des paragraphes harmonieux et pleins de grâces, sans s'être occupé de ce soin, et dans la chaleur même de la composition.

On aime à voir les paysages encadrés ; car c'est ainsi qu'on semble se les approprier et les séparer de la grande propriété commune.

Les blasphèmes que certaines gens ont prononcés contre la divinité, sont un témoignage qu'ils rendent à son existence.

Il faut toujours chercher à se retracer les idées par leur enchaînement naturel plutôt que par des rapports arbitraires. C'est une mauvaise méthode que d'instruire sa mémoire à franchir de grands intervalles entre une pensée et une autre : on cesse bientôt ainsi de pouvoir exercer le talent heureux des allusions ; et l'esprit, en cherchant sa pensée au hasard, perd l'habitude nécessaire de se fixer sur un objet.

Racine a un style très-différent dans ses différentes pièces ; l'on voit que les personnages de *Britannicus* se sont occupés d'idées fines, fruits immanquables de la société, de l'intrigue et de l'ambition. Ces Romains emploient rarement des images qui

caractérisent les peuples moins civilisés. Le style de Phèdre et d'Iphigénie est remarquable par le coloris et l'abondance des images, par les allusions à la fable, etc.; car le style est toujours la peinture des mœurs; et avec un peu d'attention, on peut appliquer cette observation aux individus comme aux nations. Le style de Racine a toujours l'empreinte du livre qu'il lisoit en travaillant; et peut-être n'avoit-il pas fait cette remarque: elle est une preuve de l'importance qu'il faut mettre au choix de ses lectures. Racine se pénétroit de Tacite quand il écrivoit *Britannicus*, de Sophocle quand il composa *Phèdre* et *Iphigénie*; *Athalie* fut le résultat de la lecture continuelle des livres saints, et l'on s'en aperçoit à chaque ligne. Quant à *Bajazet*, *Bérénice*, etc., qu'il fit sans modèle, l'on est surpris de voir que son style est dénué de coloris, et

même froid quelquefois. Racine n'a jamais fait un vers qui eût le caractère de ceux-ci de Corneille :

Il se ramène en soi n'ayant plus où se prendre ;
Et, monté sur le faîte, il aspire à descendre.

Racine se distinguoit dans les seuls vers de passion.

L'éloge de Fénélon a été manqué sur plusieurs objets, comme politique et comme instituteur d'un prince ; car on n'a peint en lui que le précepteur, l'homme de lettres et l'homme.

Lorsque les hommes sont dépourvus de sentiment, il faut les reprendre avec le même sang froid qu'on auroit en remontant une machine ; personne n'a de l'humeur en remettant en mouvement un ressort qui étoit arrêté.

Il faut laisser, le moins qu'il est possible, des traces confuses dans

notre mémoire. Si une physionomie nous frappe en réminiscence, il faut se faire nommer la personne que nous croyons avoir reconnue ; si une idée se présente à moitié, il faut faire des efforts pour se la retracer toute entière. Ces petits soins sont nécessaires à l'ordre intérieur qu'on doit entretenir dans une tête bien organisée.

L'art d'écrire est très-difficile. Quand on a une idée, disoit M. de Buffon, il faut la considérer très-long-tems, jusqu'à ce qu'elle rayonne, c'est-à-dire qu'elle se présente clairement à nous, et environnée d'images, d'accessoires, de conséquences, etc. On écrit ensuite. Mais si votre style vous paroît aussi négligé que celui de la conversation, il faut écrire une seconde fois, une troisième, etc., jusqu'à ce que votre pensée soit exprimée avec toutes les couleurs dont

elle est susceptible; et quand vous croyez avoir très-bien fait, il faut perfectionner encore; leçon qui peut s'appliquer à tous les ouvrages des hommes, et surtout à leurs sentimens et à leur conduite religieuse et morale. Cette règle tant répétée, Il faut écrire comme on parle, est fausse pour les gens qui ont reçu une bonne éducation; elle ne peut convenir qu'au peuple, qui doit s'abandonner, pour bien rendre ses opinions et ses sentimens, aux phrases dont il a l'usage. Les femmes peuvent être rangées dans cette classe.

L'inattention anéantit une partie du tems, ou du moins le rend inutile aux différens buts qu'on se propose dans la vie.

Il faut retrancher dans une lettre, ou dans un ouvrage, tout ce qui n'est pas utile directement ou indirectement à l'effet qu'on veut produire.

Avant d'écrire, ou plutôt avant de montrer ce qu'on écrit, il faut s'examiner de bonne foi, convenir avec la conscience de son esprit, si l'on a quelque chose de nouveau à manifester, ou quelque chose de piquant par la pensée, par l'intérêt, par le tour; il ne faut pas se permettre une idée commune, à moins qu'elle ne soit indispensable comme nuance et lien d'une idée nouvelle.

De toutes les habitudes, celle qui se perd le plutôt et qui se reprend le plus lentement, c'est celle de l'attention. L'attention, comme nous le disions, est la véritable économie du tems; elle profite de tous les instans qui se perdroient sans cette faculté, comme les petites sommes s'échappent des mains d'un prodigue, sans qu'il en reste aucune trace pour son bonheur ou pour celui d'autrui.

Les anciens ne connoissoient pas

la bonne comédie; ils n'ont mis sur le théâtre que des individus, des personnages connus et qu'on pouvoit désigner; Molière, au contraire, n'a représenté que des personnages abstraits.

C'est une maxime de morale, de ne jamais faire essuyer de contradiction à quelqu'un avant de lui avoir dit toutes les choses les plus propres à embellir son humeur, à lui donner de la douceur et de l'indulgence: je dis que c'est une maxime de morale; car comme les blessures de l'ame sont aussi douloureuses que celles du corps, l'humanité doit nous engager à les traiter avec tout le ménagement possible.

Pour vivre bien avec quelqu'un, il faut souvent ne pas être sans cesse auprès de lui; cette observation dépend beaucoup du mérite de l'homme à qui l'on est lié. L'habitude donne

du prix aux vertus auprès des gens vertueux ; mais auprès des vicieux elle le diminue, et sur-tout elle augmente l'effet des plus légers défauts. Une pierre, même très petite, devient insupportable quand on est obligé de la porter au bout du monde.

Les auteurs dramatiques doivent écrire pour deux genres de spectateurs ; les gens heureux, qui viennent au spectacle dans le dessein de s'amuser ; les gens malheureux, qui ne le fréquentent que dans le dessein de se distraire.

Il faut éviter la société des gens médiocres ; et quand les circonstances nous obligent à la supporter, il ne faut jamais marquer l'ennui et la déplaisance qu'ils nous causent : et puisqu'il est vrai qu'on réussit toujours mieux dans ce qu'on fait naturellement, il faut chercher avec soin le point de contact qui peut se trouver

entre eux et nous, soit dans les objets communs et nécessaires de la vie, soit dans ceux dont ils se sont particulièrement occupés, et dans lesquels la pensée habituelle les a élevés au dessus d'eux-mêmes.

On peut répandre tout d'un coup un grand intérêt sur la vie d'un artiste, ou même de tout autre homme, en lui rendant raison des choses qu'il fait tous les jours machinalement, et en lui faisant connoître les principes. On lui évite en même tems une multitude de tentatives infructueuses qui consument inutilement son tems et sa fortune.

Les préjugés ont presque toujours un fondement digne d'examen. Par exemple, la médecine étant une science absolument conjecturale, et où l'expérience prouve plus que le raisonnement, il n'est pas surprenant qu'elle produise un grand nombre

de charlatans, et l'on ne manque pas de bon sens quand on prête l'oreille à tous les conseils des bonnes femmes. Il faut seulement être assez instruit pour ne rien hasarder qui puisse être nuisible; et l'on peut observer que les centenaires ne sont jamais parvenus à ce grand âge par aucun précepte de médecine; presque tous ont quelque genre de vie particulier qui leur a été suggéré par une sorte d'instinct qu'on peut comparer à la faim ou à la soif, et qui est sans doute l'effet de quelque avertissement secret de leur tempérament.

La chirurgie a aussi ses charlatans, quoique cette science soit fondée sur des connoissances réelles bien plus que sur des conjectures; mais elle exige en même tems un talent naturel, une adresse de la main, qui peut avoir été accordée à l'homme sans lumière, dans une plus grande perfection qu'au chirurgien qui a

fait les meilleures études. Le peuple n'est donc pas insensé quand il se fie quelquefois à des rhabilleurs.

Mais quant aux charlatans, en finance, en constitution, en gouvernement, dans ce genre de connoissances, fruit des lumières les plus exquises de tous les siècles et des travaux de la raison la plus exercée, il faut être privé de tout jugement pour se confier à des jongleurs; et ce n'est pas le peuple qui fait cette faute impardonnable.

Il ne faut jamais mettre l'exagération à la place du sentiment. Le sentiment est presque toujours très-mesuré, on voit qu'il est profond; mais on voit bien aussi qu'il ne s'écarte pas au-delà des bornes de la raison; car la raison et la sensibilité sont en rapport l'une avec l'autre, comme étant deux facultés naturelles; mais tout ce qui est factice

ou commandé, n'est plus en proportion avec les dons que nous avons reçus de la nature.

L'on ne peut véritablement réussir en conversation, qu'en conservant du calme et de l'attention, qu'en laissant parler les autres, qu'en prouvant par nos réponses, que nous les avons écoutés avec intérêt, et que nos pensées s'enchaînent à leurs pensées; il faut savoir à la fois et les faire valoir par cette manière de nous arrêter sur ce qu'ils disent, et les effacer par des traits plus piquans et plus remarquables dans le même genre. Quand on a de l'esprit et le talent de la parole, il faut tâcher que les discours des autres servent toujours comme de cadre à nos idées; mais si nous voulons faire à la fois le tableau et la bordure, notre conversation ne sera plus qu'une sorte de lecture écoutée avec moins d'intérêt, et bientôt

bientôt oubliée, car on ne s'intéresse que par le rôle qu'on joue, et l'on ne se rappelle que les idées qu'on a eu l'art d'enchaîner avec les nôtres. Ce vers de Voltaire,

Le superflu, chose si nécessaire,

ne peut s'appliquer ni à la pensée, ni à la conversation. Là le juste nécessaire est accompagné de tous les avantages du superflu; et le superflu, comme dans tous les autres luxes, persuade que le nécessaire manque. D'ailleurs, la grande profusion de paroles est un défaut de dignité: il semble qu'on monte sur le théâtre; et vous ne pouvez pas même vous attendre à l'indulgence des spectateurs, puisque vous leur refusez l'attention que vous exigez pour vous-même.

Un peu de gêne est nécessaire pour avoir l'air de la liberté, même

dans la conversation. Ceci rappelle les femmes qui ne peuvent se soutenir quand elles sont sans *corps*.

Cahuzac lisoit une de ses tragédies chez Mme. Geoffrin. J'ai tâché, dit-il modestement, d'éviter le gigantesque de Corneille et la fadeur de Racine. Cela s'appelle, lui dit un homme de la cour, s'asseoir par terre entre deux chaises.

M. le Mierre étant à une de ses pièces, dans la nouvelle salle, et voyant le parterre absolument vide : N'est-il pas vrai, dit-il à un de ses amis, que ce parterre est le double de l'autre ?

La tragédie des anciens n'étoit fondée que sur la fatalité, disoit Marmontel, et la nôtre ne l'est que sur les passions.

Plaire et ne pas déplaire, sont les

deux grands principes de l'éducation françoise, disoit l'ambassadeur de Naples. Dans ce moment les François vérifient trop une autre des observations de cet habile homme ; c'est qu'on donne en France beaucoup de mouvement à l'esprit et point de force.

Les Anglois, disoit-il encore, ne se sont jamais policés ; ils ont gardé tous les vices des sauvages, et ils ont adopté tous ceux qui sont la suite du luxe.

On disoit à Mme. du Deffant, que Saint-Denis avoit porté sa tête plusieurs lieues. Dans ce cas-là, dit-elle, il n'y a que le premier pas qui coûte.

Mme. d'Houdetot disoit de Voltaire qu'il retomboit dans sa jeunesse.

Les gestes sont une manière de lier son ame à celle des autres. Les

Anglois, peu communicatifs, n'en font presque jamais; et le bel usage, en France, est aussi de les retrancher, parce qu'ils ont l'air trop familier. Le motif est différent ; l'effet est le même.

La différence du procès de M. de Morangiés avec les autres procès, c'est que les deux parties nous persuadent ordinairement quand nous les entendons ; et que dans ce cas particulier, les mémoires, des deux côtés, nous paroissent également incroyables.

Ce n'est pas le faux qui est ennemi du vraisemblable. Corneille dit à Fontenelle : Le jeune homme ne peut avoir fait une bonne tragédie de Phèdre ; j'y ai pensé, et j'ai vu qu'il étoit impossible de l'exécuter ; allez voir la pièce, et rendez-m'en compte. Fontenelle y alla, et dit à

Corneille : C'est la plus belle chose que j'aie vue de ma vie.

Voltaire disoit d'un homme qui parloit facilement : C'est un homme qui parle comme un mauvais livre.

Un avare disoit à son fils : Regardez bien ce louis ; si vous le dépensez, vous ne le reverrez jamais : vous en verrez d'autres, mais jamais le même.

On disoit à une femme : Les anciens vivoient dans le même désordre que nous. — Comment, dit-elle, à leur âge !

L'homme sublime, disoit M. Huber, va droit au but, comme le canon, sans s'arrêter ni à droite, ni à gauche : c'est pour cela que l'un fait une si grande explosion, et l'autre un si grand effet.

Les gens à amour propre se

persuadent continuellement qu'on les loue et qu'on les admire : ils sont comme les voleurs, qui croient sans cesse qu'on les montre au doigt.

Un parfumeur qui sauroit nous rappeler des idées agréables, seroit le premier des poëtes ; il parleroit plus qu'eux à notre imagination, s'il savoit imiter, par exemple, l'odeur de la terre humectée par la pluie, dans un beau jour de printems, ou après une grande chaleur d'été ; tant est grande la puissance des souvenirs et de la liaison des idées !

Le goût se forme bien plus en écrivant soi-même, qu'en jugeant les écrits des autres.

Le défaut de M. Huber, disoit M. Necker, est de mettre le même ton aux choses communes et aux choses ingénieuses ; l'on ne sait quand il faut redoubler d'attention : il devroit, au

moins tirer la sonnette, avant de dire des choses fines.

Un officier disoit à un autre : Cette place est imprenable. Ce mot-là n'est pas françois, répondit-il.

Les arts ne sont pas l'ouvrage des hommes, ou plutôt de leur réflexion ; c'est par instinct qu'ils imitent la nature : les enfans sont imitatifs ; en observant leur pantomime, on trouvera le germe de la déclamation.

Un coup d'archet trop aigu dans un concert, ressemble à une mauvaise plaisanterie dans un moment où l'on s'attendrit. Par exemple, dans l'Enfant prodigue, *les hommes sont de fer, et les femmes ?* Ces trois derniers mots font le coup d'archet.

On juge un livre surtout par le commencement et par la fin : un auteur rempli de son sujet, déborde

dès les premières lignes, et il ne finit point sans répandre sur les dernières toute la vivacité des sentimens et des idées dont il a été occupé; il les presse, au contraire, car il sent que l'espace va lui manquer. Un auteur qui écrit sans inspiration, est froid dans le commencement; il prélude pour s'animer, et il finit par l'épuisement.

Si on veut juger les deux romans de Rousseau et de Richardson, il faut réfléchir sur la différence de la mort de leurs héroïnes. Julie joue un personnage ridicule dans cette terrible circonstance; il semble que l'auteur avoit cessé de l'aimer, en vivant trop long-tems avec elle. Clarisse se montre dans son plus grand éclat, au dernier moment de sa vie : ce n'est plus une femme, c'est un ange; et ses paroles sont si sublimes et si harmonieuses, qu'on croit entendre, pour leur servir d'accompagnement, le

chœur des anges prêts à recevoir son ame pour la transporter dans le Ciel.

L'habitude est une des meilleures manières de subjuguer sa propre volonté : on ne peut trop réfléchir sur la puissance de l'habitude ; elle donne du charme même à des choses pénibles ou désagréables.

Deux hommes assis aux deux bouts opposés d'une table, prirent querelle l'un contre l'autre : Monsieur, dit le plus irrité, si j'étois à côté de vous, je vous donnerois un soufflet ; ainsi, tenez-le pour reçu. Monsieur, dit l'autre, si j'étois à côté de vous, je vous passerois mon épée au travers du corps ; ainsi, tenez-vous pour mort.

On pourroit définir tous les crimes et toutes les fautes, le sacrifice de l'avenir au présent ; toutes les vertus

et toutes les qualités, le sacrifice du présent à l'avenir.

On aime plus la vertu quand on la pratique que quand on la peint.

On mena M. de Vaucanson chez Mme. du Deffant; la conversation étoit assez stérille. Que pensez-vous de ce grand homme, dit-on à Mme. du Deffant, quand il fut sorti : Ah! j'en ai une grande idée; je pense qu'il s'est fait lui-même.

Il faut réfléchir profondément sur un sujet, et écrire ses pensées, pour en parler d'une manière intéressante, et à moins que ce ne soient des faits d'histoire ou de physique, ou des ouvrages d'imagination, il ne faut jamais lire les ouvrages des autres sur les idées qui s'offrent à notre méditation. On démêle aisément dans la conversation ce qui part de la tête d'un homme, ou ce qui est acquis; l'un

se présente avec une expression vive et neuve, l'autre avec des mots maigres qui semblent venir de l'hôpital.

Souvent, dit Montaigne, une expression nouvelle vous fait épouser une idée dont vous n'aviez fait d'abord que votre maîtresse.

On racontoit à un Gascon une chose extraordinaire ; il sourioit. Quoi ! monsieur, lui dit-on, vous ne me croyez pas ? Pardonnez-moi ; mais je ne répéterai pas votre histoire, à cause de mon accent.

Le calcul du nombre d'idées qu'on peut acquérir dans un tems donné, doit nous rendre très-attentifs à ne pas réfléchir sur des objets inutiles, et qui ne pourroient se lier à la chaîne de nos connoissances.

Mme. Geoffrin disoit, à soixante-dix ans, qu'elle se corrigeoit chaque jour de beaucoup de défauts ; elle tour-

noit en ridicule les gens sans caractère, qui disent continuellement : Nous sommes vieux, notre pli est pris. C'est ce pli qu'il faut effacer dans tous les âges, fût-ce à la veille de la mort.

En écrivant sur tous les événemens de notre vie, sur toutes les pensées dignes d'attention qui nous occupent successivement, sur l'influence des choses relativement à notre caractère et à notre tempérament, et en relisant souvent ce qu'on a écrit dans différens tems, on multiplie et l'on prolonge les avantages de l'expérience.

Quand on parle à un homme d'état, ou à un homme de beaucoup d'esprit, c'est-à-dire, à des gens fort occupés d'objets importans, il faut éviter de se répandre en longs discours, et de rendre ses pensées en beaucoup de paroles ; autrement on charge les épaules de celui à qui l'on s'adresse,

et non la mémoire, c'est-à-dire qu'on le fatigue sans l'intéresser. Il faut charger quelqu'un dans la partie qui a le plus de force : faites beaucoup de détails à un sot, mais n'offrez que des résultats à un homme intelligent.

. . . .

On s'élève utilement des idées particulières aux idées générales. Après m'être habituée toute ma vie, pour exercer mon esprit, à tâcher de rendre des idées abstraites par des comparaisons tirées des objets matériels, j'ai acquis la conviction que ces deux substances, l'esprit et la matière, sont d'une nature absolument différente ; et cependant, qu'elles ont des rapports dans le dessein, dans tout ce qu'on pourroit nommer les linéamens de la pensée ; qu'elles ont, dis-je, des rapports constans et remarquables, et le caractère ineffaçable de la même main créatrice, de la même intelligence ordonna-

trice : d'où il résulte que les comparaisons éclairent les effets de l'esprit par ceux de la matière, et réciproquement. Quoique ces effets soient absolument différens, ce sont des rapports spirituels qui prouvent l'unité du plan par deux démonstrations dont les élémens sont opposés ou divers, et qui nous font voir ainsi que l'Être supréme embrasse, par une seule pensée, l'esprit et la matière. La constance de cette observation seroit une nouvelle preuve de cet Être invisible qui préside à tout d'une manière si visible. Si l'on avoit besoin d'ajouter quelque chose à l'évidence : unité de dessein, unité de conception, procédés pareils dans des substances d'une nature qu'on peut dire contraire ; toutes ces observations, dis-je, semblent une preuve plus forte d'une seule main créatrice, que le méme procédé dans les substances d'une méme nature ; car en ne s'arrétant

qu'à cette seule idée, et faisant abstraction de la supposition absurde de deux puissances créatrices, deux êtres différens auroient pu se trouver engagés, par la ressemblance des propriétés élémentaires d'une substance de même nature, à prendre une route à peu près pareille dans la combinaison des effets qu'ils auroient voulu produire; mais cette unité de dessein, dans des natures contraires, ne peut venir que de l'unité de la pensée créatrice.

Les hommes sont souvent sur la voie d'une idée nouvelle, sans presque s'en douter; ils avoient aperçu ce rapport, et n'en avoient pas tiré la conséquence : ils l'avoient aperçu, puisque la plupart des termes qui désignent des effets purement intellectuels, ont été tirés d'opérations purement matérielles; c'est ainsi qu'on dit *cultiver son esprit*, *s'en-*

flammer d'indignation, etc. Mais ces rapports s'étendent plus loin encore : non-seulement les passions naturelles et les opérations premières de nos facultés intelligentes, mais même les combinaisons de l'esprit humain, peuvent être exprimées par des images tirées de la nature. L'homme a beau mêler ses pensées, opérer avec elles, en tirer des résultats qu'il croit nouveaux, il faut toujours qu'on reconnoisse l'empreinte de celui qui nous a donné la faculté de penser; et cette empreinte se découvre dans la possibilité de trouver continuellement un rapprochement entre les œuvres de l'esprit humain et les phénomènes du monde. Par exemple, où trouveroit-on une idée plus nette de l'établissement de ce pouvoir exécutif et constitutif qui tourmente en tous sens le cerveau de nos législateurs, que dans ces deux puissances reconnues

qui

qui maintiennent l'équilibre de l'univers, dont l'une attire sans cesse, vers un centre commun, des corps qu'une impulsion puissante met en mouvement, et qui ont besoin de ce mouvement pour ne pas se réunir dans une masse inerte; mais qui cependant s'écarteroient du centre et renverseroient l'ordre des choses, s'ils n'étoient pas retenus par cette force toujours puissante, quoique son action ne soit pas apparente. Un des avantages de cette vue générale, est de pouvoir réformer nos plans imparfaits par les plans parfaits que nous avons devant les yeux; et sans aller plus loin, cette comparaison que je viens d'employer, fourniroit des réflexions bien utiles à notre corps constituant.

Certains esprits et certains styles sont aisés à reconnoître par un caractère de petitesse qui montre sans

cesse qu'on a couru après l'ingénieux par la tournure et par la pensée ; qu'on a cherché à se faire remarquer par de fines singularités, sans penser s'il résulteroit quelque autre avantage de cette manière de diviser les objets, ou plutôt si ce n'est pas un moyen de leur ôter la raison et la force qu'ils auroient eues dans leur réunion et sans toutes ces découpures. Cela rappelle ces écrivains qui tracent ce qu'on nomme des pieds de mouche, sans s'inquiéter de l'impossibilité de les lire, pourvu qu'ils fassent preuve d'une vue fine et d'une main légère.

Les poissons, qui ne doivent lutter qu'avec le courant des ondes, n'ont que des arêtes flexibles ; la plupart même sont jetées comme au hasard dans toute la contexture de leur légère machine : mais pour les chameaux et les autres animaux qui sont obligés de porter de fortes charges et

de servir de soulagement à l'homme dans ses plus grandes entreprises, ils tiennent de la nature, des colonnes osseuses environnées de ligamens qui servent de point d'appui aux efforts pour lesquels ils sont destinés; rapports aisés à trouver, et qui montrent le peu de faculté des esprits légers pour soutenir le poids des grandes affaires.

On se plaît à enchaîner ses pensées les unes aux autres, par les rapports mêmes qui semblent d'abord les plus éloignés. Sans doute on s'aperçoit que c'est un moyen d'acquérir plus de connoissances et des connoissances plus sûres; mais cette réflexion est certainement aidée par un instinct vague et caché, par une lumière secrète qui nous guide dans cette manière de procéder, afin de nous mener, de proche en proche, par la route des pensées de notre

créateur, s'il est permis à notre petitesse de s'exprimer ainsi afin de se faire mieux comprendre. Il nous semble qu'en nous élevant de chaînon en chaînon, nous sommes plus près d'atteindre, non jusqu'à l'Être suprême, ce qui est impossible à une créature bornée comme nous, mais jusqu'à l'être immédiatement au-dessus de nous, à celui qui commence un autre ordre de choses, une autre grande chaîne dont nous voudrions apercevoir le premier chaînon le plus bas de tous; et peut-être pourrions-nous espérer de devenir un jour, par nos vertus, ce point intermédiaire qui sépare l'homme de l'ange, et qui remplit l'intervalle de ces deux natures.

Les gens d'esprit ne peuvent cesser de s'ennuyer qu'en approfondissant un objet, quel qu'il puisse être, ne fût-ce que les oiseaux, les mouches, etc.

Toutes les superficies leur sont connues ; il leur faut un monde nouveau, et ils ne peuvent le trouver que dans leurs pensées et leurs découvertes.

Quand on demande conseil, l'on cache toujours la moitié des circonstances qui devroient nous déterminer sans avoir besoin d'aucun avis étranger.

Tous les vices qui supposent le secret et le silence, sont bas aux yeux des hommes ; le vol, le mensonge, les dénonciations, etc. Tous ceux qui se montrent ouvertement paroissent moins vils ; la colère, etc. : car ils donnent le tems et les moyens d'éviter leurs funestes effets.

On voyoit bientôt dans la conversation le terme des idées de***; et cette observation peut s'appliquer à tous les hommes sans principes.

Les géomètres assurent que l'habitude de faire de la géométrie rend plus propre à suivre les idées attentivement et sans écart ; c'est ce qu'on peut leur accorder : mais comme ils ne sont pas exempts de passions et de vices, ils ne peuvent s'arroger les avantages de la justesse de l'esprit.

A tous les âges les femmes sont toujours sûres de plaire par beaucoup de gaieté, de douceur et de complaisance ; elles pourroient compenser un peu la perte de leurs charmes, en perfectionnant leur caractère : mais la plupart n'ont pas le courage de se vaincre ; elles ne peuvent se résoudre à faire des efforts, pour plaire ; l'empire de la beauté les flatte davantage, car il n'exige aucun soin, et il agit dans le moment présent sans jamais se faire attendre.

Quand le goût chancelle, on diroit

que M. de la Harpe est toujours là pour l'appuyer.

Une des premières observations à faire dans la conversation, c'est l'état ou le caractère et l'éducation de la personne à qui l'on parle. Cicéron faisoit de longs discours au peuple ; mais il étoit plus concis quand il s'adressoit au sénat. La *poëtique* du langage qu'on doit tenir aux individus, doit être fondée sur des principes bien différens. Il faut être court avec les gens du peuple, afin d'être plus clair ; il ne faut pas embarrasser l'idée principale d'accessoires qui leur sont souvent étrangers ; et l'on doit abréger aussi, pour conserver un ton de dignité qu'on perd toujours en se rapprochant par trop de points : c'est ce qu'on nomme trivialement *commérage*.

C'est avec du caractère, qu'on parvient à vaincre son caractère, c'est-

à-dire, avec une volonté ferme, continuellement la même, une volonté patiente qui saisit toutes les occasions, ne se rebute jamais, et qui prévoit qu'elle obtiendra demain d'elle-même, ou de ses habitudes, ce qu'elle n'a pu obtenir aujourd'hui.

Quand on exige de nous, dans la société, quelque complaisance ou quelque sacrifice qui nous coûte trop et qui dérange les douces occupations de notre vie; il faut toujours répondre poliment et gaiement, sans humeur, sans même que notre physionomie s'altère, et en éludant une réponse positive; quitte à chercher les moyens les plus convenables de ne faire que ce qui nous plaît.

On doit observer deux choses très-différentes dans les avantages de la lecture: la culture de l'esprit et l'augmentation de nos idées. Le premier

de ces avantages est imperceptible dans les personnes avancées en âge : le second se fait sentir surtout dans les hommes dont l'esprit est formé ; car les idées qu'ils ont déjà, servent à retenir les pensées nouvelles du même genre.

Le cœur est la conscience de l'amitié ; c'est la seule faculté intérieure qui ne trompe jamais ; et l'on est sûr de n'avoir rien à se reprocher avec les gens que nous aimons, si l'on écoute sa voix plutôt que celle de l'esprit et des réflexions. Les remords de sentimens sont moins effrayans que les remords du crime ; mais ils sont bien plus douloureux.

M. d'Argenson disoit à ses amis : Je ne sors pas de mon cabinet ; depuis que je suis ministre, je n'ai pas usé une paire de souliers. Je le crois bien, reprit Mme. de Surgére ; chacun vous porte sur ses épaules.

Quand on dit qu'il faut un siècle pour faire une révolution, l'on n'a pas assez réfléchi sur la manière dont elles se sont toujours opérées : elles sont dues constamment à un homme de génie, qui, joignant sa pensée à celle des gens de mérite qui l'ont précédé pendant un siècle, produit enfin ces grands changemens qui nous étonnent; lui seul est le représentant de ces cent années, et ordinairement il ne faut pas moins de tems pour que la nature produise un homme extraordinaire; s'ils se succédoient plus rapidement, les mouvemens, dans les sociétés, seroient plus prompts et plus fréquens. Un grand homme fait, dans un moment, toutes les choses que les gens médiocres d'un siècle n'ont pu faire successivement; et cette observation peut s'appliquer, en bien comme en mal, à Socrate et à Voltaire.

Un grand avantage des femmes, quand elles gouvernent, c'est de savoir supporter, étudier, observer, et surtout céder à propos.

L'amour est beaucoup plus personnel que l'amitié ; celle-ci veut toujours le bonheur de l'objet de ses affections, l'autre en veut quelquefois le malheur, pour satisfaire aux diverses impressions dont il est susceptible. L'amour est toujours exigeant ; l'amitié est toujours indulgente.

Quand on veut sonder son propre cœur, il faut se demander si toutes les actions ou tous les sentimens qui méritent d'être désapprouvés, sont en même tems la source de nos peines intérieures et extérieures, et si tout ce qui est digne de louanges, se lie intimement avec notre bonheur, en un mot si nos sentimens d'amour ou de haine, de plaisir ou d'ennui,

de tristesse ou de satisfaction, sympathisent dans tous les points avec la saine morale. Cette union bien établie, l'on verra qu'on peut s'abstenir, par vertu, de toutes les choses qui tourmentent le corps et l'ame.

On ne se refroidit point sur ses devoirs en les multipliant; cet exercice continuel de la vertu semble appeler plus souvent la présence divine, et donne ainsi aux petites choses un caractère de grandeur et une sorte d'étendue.

Un proverbe espagnol dit que les yeux sont toujours enfans, c'est-à-dire, que le plus mauvais spectacle amuse ceux qui le regardent.

On peut bien dire pourquoi une femme paroît généralement belle; mais il seroit impossible de trouver la raison qui la rend plus agréable à une personne qu'à une autre. Com-

ment expliquer ce rapport inconnu entre nos organes et l'objet qu'ils aperçoivent ? c'est vouloir découvrir pourquoi l'on préfère le rouge au noir. Cependant l'on pourroit dire qu'une femme a toujours de la beauté, lorsque l'ensemble de ses traits peint la douceur, la candeur et l'honnêteté.

Diderot n'a pas la conversation du moment ; il ramène tout à quelques idées dont il s'est occupé long-tems ; car son imagination met une séparation entre lui et les autres hommes.

Il faut se garantir d'une certaine fermentation de la tête, qui nous fait revenir plusieurs fois sur les torts d'autrui, et qui les exagère, en les multipliant ainsi par les défauts de notre propre caractère.

Le parti le plus court dans toutes les affaires de la vie, et celui qui ne

nous laisse aucun regret, c'est de se livrer à sa bonté, sans trop examiner si les autres en sont dignes, ou s'ils en seront reconnoissans.

Dans ce siècle, tout le monde cherche à se ressembler ; aussi, pour connoître les ridicules, faut-il démêler les différences sous des masques pareils, comme au bal de l'Opéra.

Deux libertés, conservées également, ne peuvent pas plus convenir au mariage que deux lignes parallèles ; vous les prolongeriez à l'infini, sans qu'elles formassent une figure.

Pour être attentif dans ses lectures, il faut se pénétrer profondément des premières idées de l'auteur ; et l'on n'y réussit qu'en les écrivant. Lorsqu'on tient le bout de la chaîne, les chaînons qui suivent ne nous échappent plus ; ils sont attachés à la

colonne que nous avons posée dans notre cerveau.

Le beau tient à la quantité des moyens. Ces moyens consistent dans la richesse, dans la force et dans l'intelligence.

L'air distrait déplaît souvent plus, en société, que l'humeur ou la tristesse; car la distraction est toujours la preuve que les personnes qui nous parlent ne nous inspirent ni intérêt, ni désir de plaire.

Mlle. Raucourt disoit à contre-sens, dans Didon :

Je voudrois te haïr, ingrat, et je t'adore.

Elle prononçoit le premier hémistiche avec colère, et le second avec douceur. Il falloit, au contraire, prononcer le premier avec douceur, et le second avec colère; car *et je t'adore* est un reproche.

M. de Malesherbes dit à Mme. de Pons : J'ai dans mon jardin un cèdre du Liban. ---Ah! que cela doit être beau : allons le voir. Elle cherchoit dans les nues; et M. de Malesherbes, qui avoit la vue basse, cherchoit à ses pieds. Enfin il tombe par terre; et le touchant de l'œil et de la main : Le voilà ! le voilà !---Où donc? C'étoit un arbrisseau à deux lignes de terre. Telles sont les erreurs que les mots font commettre d'un siècle à l'autre : le nom est le même, et la chose n'est plus.

Les musiciens françois, disoit M. Huber, ne me font aucun plaisir, parce qu'ils ont l'air, par bonne éducation, de ne point s'amuser quand ils chantent, et de vouloir amuser les autres; c'est ainsi que les François sont en tout.

Plus on est gros, plus il faut que les vêtemens soient larges; c'est sous une

une grande ampleur qu'il est impossible de prendre la mesure de quelqu'un. Cette observation de toilette s'applique aussi au style ; les mots vagues cachent et adoucissent les idées fortes et offensantes.

Un des inconvéniens de l'humeur et des mauvais procédés, est de nous ôter le droit de nous ressentir des vrais torts qu'on peut avoir envers nous.

Il ne faut jamais montrer sa fermeté à un caractère foible, ni sa richesse à un pauvre.

Il est très-difficile de bien déclamer des monosyllabes. Par exemple, dans cette phrase : *Qui te l'a dit?* la voix s'appuie sur le mot *dit*, et comme elle ne peut s'y arrêter long-tems, la déclamation exige beaucoup plus d'art que pour les mots qui permettent de prolonger l'accent. C'est ainsi qu'un *oui* fit le succès de le Kain, à cause de la difficulté vaincue.

Lorsque, dans une tragédie, on prévoit le bonheur des personnages, il faut abréger la scène et la pièce. Grande leçon pour ne pas parler de son bonheur en société !

Quand on salue, il faut baisser les yeux jusqu'à terre lorsque les genoux sont pliés, et les relever en se relevant : toute autre manière de faire la révérence est trop hardie.

De la bonté avec tout le monde, excuser les fautes, pardonner les torts, être gai et complaisant, c'est la pierre philosophale de la félicité.

On trouve souvent un tartufe sous le voile hideux de l'athéisme.

Plus ce qu'on dit est raisonnable, plus il faut l'exprimer avec douceur : la force est dans la chose.

Un homme médiocre qui fait le modeste, ressemble à un petit homme

qui se baisse pour passer sous la porte Saint-Denis.

Quand la statue de Louis XV fut posée sur des grues afin de l'élever jusqu'à son piédestal, on dit : Voilà le roi au milieu de son conseil.

Il faut consulter pour acquérir des lumières, mais il ne faut jamais prendre une résolution que d'après soi.

Lorsqu'on veut faire passer ses sentimens dans l'ame d'un autre, il faut se permettre un peu d'exagération, soit dans le geste, soit dans l'expression ; car les objets qui occupent notre pensée, sont toujours à une grande distance de la pensée d'un autre ; on doit les mettre sur un piédestal pour les faire apercevoir ; et c'est pour cette raison que dans l'attitude théâtrale il est permis de forcer un peu la nature. Mais deux personnes qui ont la même manière

de voir, peuvent se parler sans exagération ; car elles s'entendent, elles ont la mesure intérieure de leurs idées et de leurs paroles, et n'ont pas besoin de s'occuper de la perspective, pour s'assurer de la manière dont leur vue morale atteindra réciproquement dans le fond de leur ame. Mais si un troisième interlocuteur est présent et se mêle à leur conversation, dès ce moment le langage doit s'agrandir un peu : le nouveau spectateur étant froid et indifférent, ressemble à un homme dont la vue est courte ; il faut, dès qu'il veut regarder, rapprocher et agrandir les objets ; sans cela il les verroit petits et au-dessous de la vérité. Tous les arts exigent donc un peu d'exagération : la conversation est aussi un art, par lequel on transporte les autres dans notre ame ; on leur fait partager nos sentimens passés et présens ; on leur peint ce que nous avons vu, et ce qu'un autre

TAYLOR INST. OXFORD

n'a pas vu. Il est vrai qu'on n'a pas toujours besoin d'exagérer, et qu'on peut suivre un procédé différent, dans cet art imitateur de la parole; on peut mener quelquefois le lecteur jusqu'à son sentiment, par des nuances délicates, comme on l'observe dans les tragédies de Racine et dans les romans de Richardson. Alors, pour changer de comparaison, le cœur étant déjà ébranlé, on n'a pas besoin, afin de l'émouvoir, de frapper de si grands coups dans les momens décisifs; mais si l'on n'a pas conduit ceux qui nous écoutent par ces nuances, on éprouve alors le besoin d'une plus grande exagération, d'une plus grande éloquence, comme dans les tragédies de Corneille ou de Voltaire.

La vérité dans les arts, n'est que l'imitation de la belle nature, et non de quelques circonstances vraies, mais plates et sans intérêt physique

ou moral; et il est aussi choquant de trouver dans Gesner les cheveux d'un jeune homme dont l'ombre se prolonge sur son visage, que dans les contes de Diderot, *Sœurette, fermez la porte*. L'image et le sentiment sont également peu dignes de remarque.

Quand la nature ou les circonstances nous ont formé un caractère prompt, déterminé et susceptible d'une forte impulsion, il faut éviter de recevoir en même tems, et dans le même sens, l'impulsion d'autrui; car c'est alors une double action morale, semblable à cette double vitesse qui fait qu'on se casse la jambe en sautant hors de sa voiture.

Quand l'emportement et l'aigreur laissent des remords, quand la douceur satisfait et ne laisse qu'un souvenir agréable, c'est une preuve que les défauts sont acquis, et que les qualités sont naturelles; et cette

observation suppose des facilités pour se corriger, qu'on ne trouve pas dans les défauts naturels.

Les avis gâtent souvent le naturel : on dit à quelqu'un, Vous louez trop, vous mettez trop de mouvement dans vos éloges : le lendemain il se modère, il est froid, sans éloquence, et il blesse au lieu de plaire. Il ne faut donc pas traiter le caractère naturel comme un défaut : mais s'il expose à la critique, il faut le perfectionner et l'embellir, sans chercher à le changer ; il faut parer ce que la nature nous donne, mais ne pas ambitionner une autre nature.

Les mots qu'on cite d'une langue étrangère font plaisir, parce qu'ils sont inusités ; mais si vous exprimez la même idée dans la langue d'usage, l'idée n'aura plus les mêmes charmes. Tel est aussi l'avantage des mots nobles ; étant moins connus, ils plaisent

davantage, sans doute parce qu'ils fixent davantage l'attention.

Pour prendre de l'ascendant sur une personne foible, et pour s'en faire aimer, il faut l'exciter et l'encourager à toutes les choses qu'elle désire et qui sont dans son vrai caractère, et la dissuader de tous les projets qu'on lui suggère, et qui contrarient ses goûts ou ses penchans.

Quand la matière électrique est en équilibre dans deux corps, l'on n'aperçoit de part ni d'autre les effets de l'électricité. Image fidelle d'une union bien assortie !

Il ne faut jamais marquer de trop grandes préférences en société : cette manière de classer les gens et de faire des distinctions flatteuses, déplaît à tous ceux qui n'en sont pas l'objet.

Chercher les idées premières des

choses, c'est chercher la pierre philosophale ; et l'on trouve aussi beaucoup de vérités dans son chemin.

Il ne faut pas se contenter des termes et des phrases vagues, pour exprimer le sentiment qu'une lecture nous a fait éprouver : *cela est charmant, cela est beau ;* phrases triviales qui marquent la trivialité de celui qui les prononce : il faut trouver et rendre précisément les nuances et les motifs de son opinion.

L'*Orateur* de Cicéron est une peinture ingénieuse des différens caractères des orateurs de son tems : cet ouvrage seroit très-difficile à traduire, car il faudroit trouver des termes équivalens dans des nuances, et à peine en trouve-t-on dans des couleurs détachées. *De oratore* est bien moins intéressant, mais plus singulier. On y voit en quoi Cicéron faisoit consister l'éloquence ; il n'avoit aucune

de nos idées sur ce beau sujet. Grande source de réflexions !

L'impératrice-reine n'avoit jamais eu le goût du plaisir, et ce caractère fut une des causes de sa grandeur ; c'est le goût du plaisir qui nuit à la considération de toutes les femmes.

Est-ce que vous avez ? pour *avez-vous ?* est une mauvaise locution ; il faut éviter ces *est-ce que*.

La longue habitude d'un pays, comme la connoissance intime d'un homme, donne du prix aux petites choses, et diminue l'impression défavorable des grandes.

Une attention un peu soutenue, accordée à quelques objets intéressans, donne ensuite plus de gaieté et d'abondance dans les idées. Il faut donc s'accoutumer à faire tout indistinctement avec une grande attention,

afin qu'elle ne nous coûte plus d'efforts pour la fixer. Les distractions ne viennent souvent que d'un défaut d'habitude : c'est ainsi qu'un homme qui n'est pas accoutumé à marcher, se fatigue au bout d'un quart d'heure d'exercice.

On voit la grandeur du génie de Bossuet, dans son *Histoire universelle* : il a tout son plan dans sa tête, et tout se présente en grand sous sa plume ; tandis que Voltaire ne dessine que par portions, et l'on s'aperçoit qu'il n'embrasse que l'objet présent.

Les Anglois ne sont pas polis : la grande sévérité des lois les dispense des mœurs, tandis qu'en France il falloit suppléer aux lois par les mœurs.

On peut dire que la mémoire des sons et des mots sans suite, est à celle des idées qui s'enchaînent,

comme le corps est à l'ame : l'une est matérielle, et l'autre spirituelle ; l'une est un instrument, et l'autre une faculté.

On est plus propre à la conversation, quand on a écrit et pensé avant de se livrer à la société, soit qu'on se rappelle à propos quelques idées qu'on a eues dans la solitude, soit que les nerfs aient pris du calme, et que les platitudes inquiétantes se soient éloignées.

Pour rendre son esprit étendu, autant du moins que les soins peuvent à cet égard seconder la nature, il faut non seulement ne laisser jamais entrer dans sa tête un seul mot qu'on ne le conçoive clairement, ni une idée un peu confuse : il faut s'appliquer, dans des momens paisibles, à enchaîner vingt-cinq ou trente propositions bien définies et que nous avons bien entendues ; il est

essentiel, dans les commencemens, qu'elles soient la suite immédiate l'une de l'autre : tel est le premier procédé de l'esprit. Dans le second, on doit s'accoutumer à placer ces mêmes propositions en chaîne interrompue ; c'est-à-dire qu'il faut en retrancher une entre deux, chercher ensuite la liaison malgré le vide, et alterner ainsi jusqu'à la dernière ; enfin retrancher, et trouver encore le rapport plus éloigné, et toujours de même, jusqu'à ce que la première et la dernière proposition se touchent, et qu'on en voie distinctement les points de rapprochement. C'est ainsi qu'on apprend à son esprit l'art de franchir facilement un grand nombre d'intermédiaires, sans nuire à la clarté ni à la justesse des perceptions.

Tout l'art des manœuvres ne sauroit corriger le défaut de la matière première : le plus beau langage exige

encore de belles idées et de beaux sentimens.

Engager un homme à faire des choses contre son caractère, c'est l'indisposer contre nous : il faut donc réserver ces victoires pour des choses véritablement honnêtes, et se bien garder d'employer son ascendant pour des objets de peu d'importance.

Souvent les gens ne forment des vœux déraisonnables, que parce qu'ils sentent qu'ils ont à côté d'eux un ami fidelle qui ne leur permettra pas de s'abandonner aux moyens qui peuvent les faire exécuter.

C'est précisément dans les momens où l'on se trouve le mieux pour l'ame et pour le corps, qu'il faut éviter et les erreurs de régime, et les fautes de conduite, afin que la nature puisse user de ses nouvelles forces, et achever de vaincre et nos défauts, et notre mauvaise santé.

Il ne faut jamais avoir l'air de l'effort pour exécuter les mouvemens qui n'exigent point de force ; et ceci s'applique aux opérations de l'ame comme à celles du corps.

Les gens vertueux sont ordinairement très-opiniâtres, même dans les petites choses ; ils ont l'habitude des principes invariables ; c'est le défaut de leur mérite ; ils doivent chercher à s'en corriger.

Quelqu'un disoit : Le peintre qui voila Agamemnon au sacrifice d'Iphigénie, le fit par impuissance. Mais je croirois plutôt que le génie de ce grand artiste lui avoit découvert les bornes de l'art.

Le livre de M. Gibbon est la copie fidelle du beau génie qui l'a conçu, du génie qui trouva toujours dans sa brillante imagination les moyens de peindre la vérité, et dans son

érudition une source féconde d'esprit et de sentiment. Si cette histoire de plusieurs siècles n'avoit pas été déshonorée par les ignobles et arides opinions des philosophes de notre siècle, on auroit pu la mettre dans le même rang que celles de Salluste et de Tite-Live ; mais les hommes à grands talens ont presque tous le talon d'Achille ; et la foiblesse de leur jugement, qui se montre dans quelque partie essentielle de leurs écrits, peut les priver aussi de l'immortalité.

Pour donner une idée des mœurs de l'Italie, il suffit de savoir que les maris y sont jaloux d'un étranger qui n'y demeure que trois jours.

Si l'on veut se bien mettre et paroître n'y avoir pas pensé, il faut être vêtu très-simplement ou très-magnifiquement. L'on admiroit la couleur d'un habit que portoit M. de Thibouville,

Thibouville. ---En voici la bague, dit-il en tendant son doigt.---Ce fut un homme jugé.

Il faut se garantir du tourment des petites choses : c'est la maladie des gens heureux ; elle les poursuit comme ces insectes éphémères qui ne nous laissent pas jouir tranquillement d'un beau jour.

On perd beaucoup de soi quand on n'acquiert rien.

Il faut beaucoup lire, et lire peu de livres.

Il est difficile de raconter ses bons mots de la veille ; car il n'est jamais permis de dire, *Je disois*.

Jamais on ne vient à bout d'éloigner les petites choses de sa tête, si l'on ne cherche pas à se laisser captiver par les grandes.

Les paroles sont, pour les pensées,

ce que sont les draperies dans les tableaux ou dans les ouvrages de sculpture ; il faut qu'on aperçoive le nu sous les draperies, comme il faut qu'on voie toujours la pensée à travers les tournures et les embellissemens des paroles. Quelqu'un de notre connoissance met trop de draperie et une draperie trop lourde à tout ce qu'il dit.

L'espérance fait le plus grand charme des plaisirs de la jeunesse ; ainsi les ames pieuses, qui d'ailleurs conservent le goût de la belle nature, trouvent de grands dédommagemens, en avançant en âge, dans l'idée de l'avenir, et dans les bienfaits que leur promettent, chaque saison, les fleurs, les fruits et les beaux jours.

Thomas aimoit la gloire ; Rousseau étoit passionné pour les femmes. De cette diversité de goûts dérive la différence de leur style. Tous les deux

ont de la chaleur; Thomas a même une plus grande abondance d'idées et plus d'étendue de génie : mais les images de Rousseau retracent toujours l'amour et son ivresse, et frappent ainsi l'imagination d'un seul côté, et du côté le plus sensible; tandis que les images de Thomas absorbent l'imagination toute entière, parce que la gloire, et les impressions qu'elle produit, peuvent s'attacher à tous les objets, et ainsi ne nous frappent qu'en grand : le coup divisé a bien moins d'influence.

Diderot passoit successivement des petitesses aux exagérations, de la colère à l'enthousiasme; ses yeux étoient égarés, il n'écoutoit personne, et cependant il cherchoit ses phrases pour y mettre de l'esprit. Il disoit de ses enfans : *Ces jeunes gens ont déplacé mon ame; je voudrois pouvoir la remettre.* Le livre de M. Thomas,

disoit encore Diderot, a ce rare avantage, qu'il fait admirer tout à la fois l'auteur et l'homme. La page qu'il a écrite sur mon éloge de Richardson, a fait mon bonheur. Comme il m'a bien jugé! Je lui dirois volontiers la phrase de Cicéron à un orateur qui avoit fait son éloge et l'histoire de son consulat; *Je l'écoutois avec un grand plaisir; je trouvai son discours superbe, et je le priai de continuer.*

Diderot a fait un ouvrage intitulé *Mes lectures*; on y trouve *des conseils à un jeune poëte sur la tragédie de Régulus.* Je me placerois, dit-il, au milieu du sénat, et là j'établirois la conspiration de Régulus contre lui-même; car la tragédie devroit être les efforts continuels que feroit Régulus pour se faire condamner. Je donnerois à sa femme un caractère vraiment romain. C'est ce Régulus qui ne voulut pas l'embrasser

quand il revint de Carthage, disant qu'il étoit esclave.

Cicéron a dit de Régulus : Sa conduite fut plutôt le mérite de son siècle que celui de l'homme. C'est un mot digne de Tacite.

Diderot préfère Homère et Moïse à tout autre ouvrage ; du moins il l'assure. Quant à Tacite, dit-il, c'étoit un beau roman pour son tems, et un beau morceau d'histoire pour le nôtre ; car il étoit impossible qu'il sût la vérité des détails. C'est un auteur qui l'attriste ; il ne lui pardonne pas d'avoir dit de la femme de Sénèque, quand on lia ses veines pour arrêter son sang, *Non invitæ*.

La misère et l'indigence permettent une légère exagération, sans qu'on ose ni qu'on doive en être blessé.

Les épithètes multipliées marquent toujours la disette du sujet

qu'on traite ; les grandes pensées n'ont pas besoin de ce nombreux cortége.

Un peintre peut composer une esquisse dans un moment ; mais il faut trente ans pour qu'il puisse la publier ; c'est-à-dire, pour qu'elle ait atteint la perfection du coloris, des attitudes, etc. Il en est de même d'une tragédie.

L'ouvrage de Diderot dont le titre est *le Salon*, ne traite que de la peinture ; mais il est aisé d'en transporter les préceptes à la poësie ou à l'éloquence. Les préceptes de tous les arts sont les mêmes, comme ceux de tous les états. On peut appliquer à un charpentier les leçons que l'on donne à un ministre. L'on diroit au premier, Avant de travailler, il faut connoître les différentes sortes de bois ; au second, Il faut connoître les hommes : à l'un, Il faut savoir si ce bois est vert, s'il n'éclatera point ; à l'autre,

il est nécessaire de distinguer si les hommes ont de l'expérience, si leur probité est à l'épreuve de tout.

Il n'est point de conversation qui anime, qui échauffe la tête aussi vivement et aussi puissamment qu'un travail solitaire sur un sujet, quel qu'il soit, dans lequel on écrit tout ce qu'on a médité.

On ne peut s'habituer à une grande fortune que par la libéralité.

La franchise qui témoigne ouvertement et avec hauteur toute notre sensibilité pour les torts d'autrui, fait redouter notre caractère dans une grande place, et nous fait haïr dans une position de particulier.

Une parure simple et selon l'usage, est d'autant plus convenable pour les hommes et pour les femmes, qu'une parure extraordinaire accompagne d'un ridicule tous les instans de la

vie. Des propos déplacés passent vîte; mais des vêtemens singuliers et de mauvais goût se présentent toujours à la pensée avec l'image de ceux qui les portent. Il ne faut donc jamais s'habiller d'une manière bizarre, ni prendre les modes au moment où elles paroissent, ni se faire remarquer en public par ce plat genre de distinction, ou, ce qui revient à peu près au même, par de grands mouvemens, et en parlant haut d'une loge à l'autre. Ces singularités voyantes nuisent à la considération. On ne convient que difficilement de l'esprit et du mérite d'une femme dont on blâme les exagérations de toute espèce, et surtout dans les soins de sa toilette.

Mme. du Deffant disoit à M. de Pondevelle : Nous sommes amis depuis quarante ans ; c'est, je pense, parce que nous avons toujours été

indifférens l'un pour l'autre. ---Oui, madame, vous avez raison.

Mme. du Deffant disoit au chevalier d'Aydie : Il me semble que je suis la femme que vous aimez le mieux. --- Ne dites donc pas cela, répondit-il ; on croiroit que je n'aime rien.

Tout le charme du jeu de Mlle. Doligni consistoit dans le son de sa voix. La voix est l'organe de l'ame ; elle a plus de puissance sur les cœurs que les traits les plus réguliers.

En physique, l'action est égale à la réaction ; et l'on peut appliquer ce principe aux livres qu'on critique beaucoup ; c'est une preuve qu'ils sont beaux, et qu'ils ont fait une grande impression.

Le lit de Procuste, dans lequel il faisoit coucher toutes les personnes qui venoient le voir, afin de scier

leurs pieds quand ils débordoient, est l'image de la conduite des gens médiocres ; ils ne peuvent supporter que ceux qui sont à leur mesure. On n'aime les gens plus grands que soi, que quand on reconnoît la possibilité de les atteindre.

Il faut diviser sa vie en époques, et fixer celle où l'on doit quitter telles ou telles choses qui n'ont plus de convenance ; sans cette règle, l'on pourroit s'abuser soi-même, et personne ne nous diroit la vérité.

Le grand tort des femmes en tout, morale, soins de santé, amitié, etc., c'est le défaut de persévérance. Cependant elles devroient se pénétrer, pour mieux remplir leurs devoirs, de cette vérité simple : L'habitude rend tout supportable, et même quelquefois agréable et nécessaire, soit pour nous, soit pour ceux qui nous servent.

Rire haut est un ridicule et une sottise, parce que c'est une manière de prendre de la place, et d'occuper de soi sans esprit et sans intérêt.

Dieu seul a le pouvoir de faire une loi générale, et d'être sûr qu'elle sera exécutée dans toutes les parties de la matière, comme les lois de l'attraction, du mouvement, etc. ; mais quand l'homme a donné l'ordre, il faut encore qu'il jette un coup d'œil à chaque instant sur toutes les parties qui doivent l'exécuter. Dédaigner les détails, c'est donc bien mal connoître notre nature et les seuls moyens que nous avons de réussir.

La plupart des bons mots tiennent aux mots; et c'est ce qu'il faut penser quand on les répète : la moindre altération gâte tout.

Tacite dévoiloit toutes les fausses vertus. Il disoit d'Agrippine : *Son*

bonheur fut que les circonstances placèrent sa fierté dans le bien. Quel homme que Tacite pour peindre l'orgueil des grands ! Il parloit de ces gens qui, après avoir reçu toutes les faveurs de la cour, en sont négligés et s'en éloignent ; *soit*, dit-il, *que les grands se dégoûtent de ceux à qui ils ne peuvent plus être utiles* (quel trait pour caractériser leur orgueil !), *soit que ceux qui ont tout obtenu se dégoûtent de tout, leur ambition n'ayant plus d'aliment.*

On trouve dans le livre de Quesnel (ce livre tant condamné), une comparaison charmante. L'ame du juste est, dit-il, comme le printems; cette saison, qui nous paroît charmante, ne produit rien ; elle n'est agréable que par les espérances qu'elle nous donne : c'est ainsi qu'est la vie de l'homme juste.

On ne peut juger des effets de la population que par le travail; car le travail représente deux fois l'homme, comme ouvrier et comme consommateur.

Pour bien jouer la comédie et faire une illusion entière, il vaut toujours mieux être très-naturel et parler comme dans sa chambre.

Le mot propre n'est difficile à trouver qu'autant qu'on veut exprimer des pensées fines et neuves, ou des accessoires qui changent un peu l'idée commune. Toutes les idées déjà connues se présentent facilement avec le mot propre; il ne faut donc pas mal penser de soi quand on a besoin de beaucoup de tems pour écrire, ni se vanter d'une facilité qui est souvent une preuve d'indigence.

En prenant l'habitude de faire des

extraits de ce qu'on lit ou de ce qu'on entend, l'on contracte aussi celle de l'attention.

Tout ce qui nous coûte le plus en sacrifice, de tems, d'argent, de plaisirs, doit être fait de meilleure grâce que des choses moins pénibles; car il ne faut pas souffrir et perdre le mérite de la souffrance.

Souvent on se modère si peu en reprenant les autres, qu'on se rend plus ridicule et plus blâmable qu'eux.

Souvent les défauts des autres font notre indépendance; nous avons donc tort de nous en affliger; Dieu seul doit être notre besoin, notre secours et notre maître. Si les hommes étoient parfaits, ils ne le seroient jamais assez pour ne pas nous faire sentir le poids de leur perfection.

A tous les âges la vertu est le

premier des biens ; mais dans la vieillesse seulement, l'amitié est le second, et la santé le troisième. C'est dans le juste sacrifice de ces avantages, l'un à l'autre, que consiste surtout l'exercice de notre raison ; mais si la santé est le troisième des biens de la vieillesse, que de choses encore ne doivent pas lui être subordonnées !

Si les gens riches ou les hommes de génie n'étoient ni foibles, ni inconséquens, tout ce qui leur seroit soumis deviendroit leur esclave.

Il est d'autant plus nécessaire de s'occuper de sa santé, qu'elle influe immédiatement sur le bonheur ou sur le malheur de l'ame ; c'est un phénomène dont la cause nous est encore inconnue.

Voltaire disoit que les gazettes répandues dans toute l'Europe, sont

la cause de la perte du style. Que diroit-il à présent ?

Thomas Corneille logeoit au-dessus de son frère Pierre Corneille. Quand Pierre avoit besoin d'une rime, il appeloit Thomas par la fenêtre ; quand Thomas avoit besoin d'une pensée, il appeloit Pierre. L'échange fait juger de la différence des richesses.

Il n'est pas surprenant que Rousseau soit amoureux de Mme. d'Egmont ; sa beauté est un paradoxe.

LETTRES,

LETTRES,

ET FRAGMENS DE LETTRES.

A milord STORMONT.

VINGT fois j'ai voulu vous écrire, milord, et vingt fois le sentiment et la pensée de la bizarrerie des circonstances m'ont fait tressaillir, la plume est tombée de ma main. Je déteste la guerre et ses horreurs; je déteste aussi cet empire funeste de l'opinion, qui contraint les hommes à s'égorger, ou à continuer de s'égorger, et qui semble souiller dans le sang toutes les images de la noblesse et de la grandeur. Je méprise et je hais cette philosophie des sociétés, qui se contredit sans cesse, et qui prêche à la fois l'humanité et le carnage, afin

d'envahir toutes les sortes de gloire. Les affaires même me rebutent ; car elles ne sont bonnes à rien, dès que la paix est détruite : la politique ressemble à ces matières communes qu'on jette loin de soi, quand elles n'ont pu empêcher des vases précieux de se heurter l'un contre l'autre. Cet ouragan est venu augmenter la noirceur de mes réflexions ; il sembloit vouloir nous montrer combien nous sommes petits, même dans le mal. Du moins l'homme qui fait le bien, pose un grain de sable à un édifice que la main de Dieu même ne dédaigneroit pas d'achever. Mme. du Deffant avoit raison ; les hommes n'ont plus d'autre lien que celui de l'indifférence ; ils ne peuvent se voir des rapports sans se haïr et se désunir. Cette pauvre femme a quitté le monde comme elle y avoit vécu : elle n'avoit vu, dans la société, que la compagnie ; son lit étoit entouré de prétendus

amis, sans être arrosé de larmes. Peu accoutumée à réfléchir, elle n'a pu porter ses regards dans les profondeurs de l'avenir; la mort même, cette grande circonstance, n'a été pour elle qu'une pensée triste, mais superficielle; et j'ai bien vu que la nuance étoit légère entre l'existence et la fin d'une personne insensible.

. . . .

. . . .

Au même.

Votre lettre, milord, m'a fait un plaisir sensible; elle est écrite dans toute l'effusion d'un bonheur vertueux: un esprit sage, un esprit aussi excellent que le vôtre, ne pouvoit regretter les angoisses d'une grande place. Les torrens sont toujours redoutés et mal accueillis dans les terres fertiles et riantes. J'ai remarqué, avec satisfaction, quelques

expressions affectueuses qui peignent si bien votre bonheur domestique; il est l'ouvrage de vos vertus, et il doit vous en être plus cher. Il est beau et rare, à l'âge de milady, d'avoir connu toutes nos frivolités, et d'avoir su leur substituer des devoirs paisibles et toutes les jouissances d'une ame pure. Le séjour de Paris me paroît plus dangereux encore, depuis que ma fille grandit, et que je me vois obligée de lutter sans cesse par des exemples particuliers contre l'exemple général; combat inégal, et d'un succès douteux. Je suis tous les jours étonnée de cette indifférence morale qui semble avoir frappé de sécheresse tous les cœurs et tous les esprits: ici on juge la société comme une tragédie; on demande seulement si les caractères sont bien soutenus, et l'on ne siffle que quand le fripon fait une action honnête, ou l'honnête homme une action équivoque. Rien

n'intéresse que les nouveautés; vices ou vertus, tout est bien reçu, pourvu que la conversation s'anime, et que l'on en bannisse l'ennui, notre plus redoutable fléau. On craindroit, à Paris, un gouvernement parfait, qui ne donneroit aucune prise à la critique, comme les matelots craignent le calme sur mer, qui ne leur permet pas de renouveler leurs alimens; et cependant nous n'aimons l'agitation qu'à la manière des enfans, qui veulent qu'on les berce, sans se mouvoir eux-mêmes. . . . .
. . . .

Au même.

Vous êtes donc, milord, engagé de nouveau dans les chaînes des affaires publiques: je vous connois trop bien, pour n'être pas assurée que vous regretterez quelquefois les douceurs de la retraite et de la vie

domestique. Les hommes qui ont un grand caractère, désirent tous aussi, les grandes occupations et les grandes circonstances; et cependant il leur convient moins qu'à personne de se mesurer avec les petites passions qui composent et qui font naitre toujours ces grandes circonstances : ce sont des insectes éphémères qui font rugir les lions. Souffrez, milord, que mon amitié, qui jouit de tous vos succès, soupire quelquefois du tort qu'ils peuvent faire à votre vrai bonheur. L'expérience m'a donné le droit de parler ainsi; une grande place est, comme le Protée de la fable, un Dieu avant qu'on l'approche, un tigre ou un serpent tant qu'on le tient embrassé, et de rechef un Dieu quand on l'a laissé échapper. Enfin, milord, puissiez-vous être heureux! puissiez-vous nous aimer encore, vous réconcilier avec la paix, et penser, avec nous, que tous les chants de victoire

ne peuvent jamais étouffer les cris des mourans ! . . . .

. . . .

Au même.

L'état de milord North, que vous peignez avec des couleurs si touchantes, nous a déchiré le cœur : nous le voyons sans cesse environné du cortége de sa réputation ; et ce contraste du malheur et de l'éclat, ces nuages qui obscurcissent presque toujours le soir de la vie, réveillent dans notre ame toutes les idées mélancoliques. Je vais aussi, chaque semaine, au jardin du roi, rendre hommage à la dépouille vivante d'un ami qui m'est bien cher ; quelquefois encore sa grande ame s'élève du milieu de ses cendres, pour s'entretenir avec moi. Rien, d'ailleurs, ne peut me dédommager de sa société habituelle, de votre absence, et de la perte de M. Thomas : c'étoit dans la conver-

sation de ces hommes distingués que j'apprenois à connoître mes facultés, par l'étendue des leurs. Sans changer de lieu, tout a changé autour de moi : la sensibilité, l'imagination, les belles connoissances ont fait place à une manie de raisonner sans force et sans justesse ; et sous le prétexte de vouloir remonter aux premiers principes, sous celui de vouloir tout connoître, on oublie que nous n'étions faits que pour aimer et pour admirer. Le monde, d'ailleurs, n'est plus composé que des deux extrêmes de la vie ; car les gens d'un âge mûr fuient à présent nos bruyantes et futiles sociétés ; l'on n'y rencontre que des vieillards qui ont oublié leurs idées, ou des jeunes gens qui voudroient nous donner pour nouvelles toutes les sottises qu'on a désiré d'oublier. Jugez donc, milord, du bonheur que je trouverois à vous voir et à vous entretenir.

Lettre à M^me. de B R. . .

J'ai reçu de charmans vers, il y a quelque tems, et c'est certainement à vous, madame, que je dois ce plaisir et cette faveur; j'aime à me le persuader, malgré quelques circonstances qui semblent vous être étrangères. Mes yeux, mal assurés, me témoignent que c'est votre écriture; je reconnois vos talens, et cependant je doute encore. Daignez me tirer de cette pénible incertitude; je vous dirai alors combien j'ai été enchantée de la grâce de cette jolie épître, qui, à quelques expressions près, sembleroit faite à Paris, dans le centre du bon ton, du bon goût et de la délicatesse; car jamais nous n'avons été plus sybarites en style. Si je faisois des vers, je me serois empressée de vous répondre dans le même langage; mais depuis long-tems,

non-seulement je n'écris plus que de la vile prose, mais je n'ai pas même une pensée qui mérite les honneurs de la poësie. Pour me conformer à mes circonstances, j'ai été obligée de détourner entièrement le cours de mes pensées, et d'apprendre jusqu'à la langue des objets qui doivent m'occuper entièrement. Quand je lis quelques vers, je crois entendre la voix d'un ami absent depuis plusieurs années : mais bientôt je me reproche le tems que je perds dans les amusemens de ma jeunesse ; je me retrace les devoirs de l'âge mûr, et il me semble que les ouvrages de goût ne siéent pas mieux à mon esprit, que la danse ne sièroit à mon visage.

J'ai bien de la peine à m'habituer à tous ces changemens. L'âge, qui vient si lentement en apparence, m'a surprise précisément par cette marche sans bruit ; je crois être dans

un monde nouveau, et je ne sais si l'instant de ma jeunesse fut un songe, ou si c'est à présent que le rêve commence. Pardon ; quand on écrit à ses amis, on est tenté de leur faire part de ses sensations les plus intimes : il y a des pensées du dehors qui sont destinées aux indifférens, et vous montrez l'exemple de la confiance d'une manière bien aimable. . . . . .

Lettre à M. DIDEROT.

Je vous assure, monsieur, que votre voix ne s'est point enrouée dans les climats glacés que vous avez parcourus; sous la ligne ou sous le pôle, vous avez au dedans de vous un foyer qui ne s'altère jamais : votre lettre nous rassure absolument à cet égard; j'ai eu la vanité de la lire à mes amis, avec les précautions que votre prudence pouvoit exiger. Nous atten-

dons impatiemment les relations de vos voyages; et nous espérons bien qu'en passant dans votre tête, elles prendront un peu ce goût de terroir qui les rend plus précieuses pour les gourmands : si elles ne représentent pas tout à fait l'ordre actuel, elles seront du moins dans l'ordre des choses. Ce qui existe dans la tête d'un homme d'esprit, a peut-être un dégré de réalité de plus que ce qui existe au dehors de lui : ses idées s'enchaînent; elles tiennent à des principes et à des conséquences; elles sont tellement possibles, qu'elles se réalisent vingt fois dans un siècle. Mais les serviles observations d'un voyageur, dépendent souvent des circonstances fortuites et biazrres, qui ne durent qu'un instant, et ne se répètent jamais.

Puisque la philosophie est votre femme, vous ne ressemblez pas à Ulisse; votre Pénélope est par-tout avec vous : mais prenez garde qu'elle

ne détruise le soir l'ouvrage qu'elle aura fait pendant la journée; ce seroit alors une femme bien inutile; autant vaudroit une maîtresse.

Votre portrait de l'impératrice, s'accorde parfaitement avec l'idée que nous en avons. J'aime beaucoup cette comparaison des statues antiques, et je me rappelle que les chef-d'œuvres de l'antiquité ont toujours été un peu mutilés dans les grandes révolutions: d'habiles artistes comme vous, monsieur, remettent les morceaux sans qu'il y paroisse.

Si vos enfans le veulent, ils ne perdront rien par le changement du ministère; j'ai parlé d'eux aux personnes qui pouvaient leur être utiles: mais les esprits étoient déjà disposés en leur faveur, et votre ombre est assez grande pour s'étendre sur eux depuis Saint-Pétersbourg. La place de monsieur votre gendre lui sera conservée; dès qu'une fois on tient le bout de

la chaîne, c'est à notre industrie et à nos propres forces à nous élever de chaînon en chaînon ; c'est le cas à présent, à ce qu'il me semble, de solliciter par le travail et l'assiduité. Voilà, monsieur, les conseils de l'amitié ; j'ai pris la liberté de les écrire à madame votre fille : je ne sais s'ils lui ont été agréables ; mais je sais bien que je n'ai pas cessé un moment de m'intéresser à une affaire à laquelle nos soins et le désir de vous plaire m'ont véritablement attachée. Vous sentez que dans toutes les administrations raisonnables, depuis celle de la Divinité jusqu'à celle des gens vertueux, il convient de se répéter le mot d'Hercule au charretier : « Aide-toi, et je t'aiderai ».

Pourquoi laissez-vous votre censeur à cent lieues de vous ? redouteriez-vous sa sévérité ? Pour le mien, il est dans l'air que je respire, dans tous les objets qui m'environnent, dans

les lignes que je lis, dans les vôtres même; car j'y vois souvent, en dépit de vous, une empreinte céleste.

Vous avez peint, d'après nature, le génie des poëtes; chacun de vos mots est un éclair, et chaque phrase un tableau: malheur à ceux qui ne pourront s'y reconnoître! Vous voyez donc bien que votre extrait baptistaire est dans vos ouvrages, et non sur le bout de votre nez: c'est dans ces ouvrages qu'il faut chercher votre véritable durée; et je crois bien plus à cette éternité, qu'à celle de la matière: voilà ce qui doit nourrir votre émulation, et préparer nos plaisirs. Monsieur Diderot! monsieur Diderot! je ne vous corromprai pas, je vous assure; on ne vous persuade pas aisément: il faut bien vous pardonner votre incrédulité, puisque vous manquez de foi même pour vos grands talens; on voit alors que cette maladie est incurable. Mais on diroit que j'ai

entrepris votre conversion : je n'en connois aucune qui me fît plus d'honneur ; malheureusement j'en désespère, et je voudrois sauver seulement du naufrage un peu d'estime et d'amitié, en retour de tous les sentimens que je vous ai voués.

Au même.

Je me lasse enfin, monsieur, de n'avoir aucune relation avec vous ; car la société de l'homme de génie étend notre existence, et nous fait sentir notre propre grandeur. Vous avez, en particulier, l'avantage inestimable d'élever les autres jusqu'à vous, de les échauffer, de les animer, et de leur donner jusqu'à la hardiesse et peut-être la force de vous combattre. Ainsi, vous m'étonnez, je vous admire, et je suis bien éloignée cependant d'adopter vos opinions. Il me semble même que le génie doit s'égarer

s'égarer plus aisément que la médiocrité; car en s'ouvrant un nombre infini de nouvelles routes, le choix de la véritable devient presque impossible.

Je continue à m'amuser infiniment de la lecture de votre *Salon*: je n'aime la peinture qu'en poësie; et c'est ainsi que vous avez su nous traduire tous les ouvrages, même les plus communs, de nos peintres modernes.

Notre littérature est assez stérile: vous avez vu cependant le discours de M. Saurin; il lui a fait beaucoup d'honneur, par la justesse des idées et par la perfection du style; et s'il n'a pas absolument justifié les philosophes, il a du moins honoré la philosophie. Pour le discours de M. Gresset, il paroît qu'il n'a fait honneur ni aux lettres, ni aux littérateurs; il se fournit à lui-même des matériaux pour sa critique, et il blâme un style dont lui seul donne

l'exemple. Il ne faut pas, monsieur, faire un trop long séjour hors de Paris; le génie y perd, il est vrai, moins que le goût; mais ce n'est qu'à Paris qu'il reçoit des hommages dignes de lui: c'est dans la patrie des talens qu'on leur rend véritablement ce qui leur est dû, et c'est l'exception du proverbe, *Nul n'est prophète dans son pays*; c'est que le génie est une lumière présente, et que les prophètes sont une lumière à venir. Dites-moi si les Hollandois ont des yeux pour vous voir et des oreilles pour vous entendre; parlez-leur de tout, excepté de vos principes en religion; car un martyr de l'athéisme seroit une chose plus contradictoire encore que la transsubstantiation.

Au même.

J'ai lu avec avidité la vie de Sénèque; j'y ai retrouvé à la fois, et toutes les

idées qui ont occupé ma jeunesse ; et toutes celles qui me consolent de l'avoir perdue. Il manquoit au style de ce philosophe, l'éclat et le coloris que son historien n'a pû lui prêter qu'en l'effaçant ; c'est le ressusciter pour le vaincre. Sénèque cependant ne sort pas de cette comparaison, sans acquérir un nouveau mérite à mes yeux ; celui d'avoir pu arracher une partie du tems et des pensées de M. Diderot, à cet essaim parasite qui dévore chaque matin le patrimoine des siècles. Je réponds à la justification de M. Diderot, qu'un homme de génie est un homme public ; que les talens prodigués à l'individu sont un larcin fait à la nation ; et que s'il faut au grand homme une fibre prédominante, il lui faut de même, ainsi qu'à la vertu, un but prédominant. Il semble que Dieu et la postérité doivent être les seuls dépositaires ;

l'un des belles pensées, l'autre des belles actions. . . . .

Lettre à M. GRIMM. (1775.)

Votre médecin, Leroi, a raison, en vérité, d'entreprendre une cure si intéressante; il cherche à nous faire oublier toute l'occupation qu'il a donnée à ses confrères: ses reliques sont de la bonne espèce; elles honorent les lettres, qu'il a toujours aimées.

Orphée n'a pas eu le même succès qu'*Iphigénie*; on commence à revenir à Grétry, dont les airs semblent plus faits pour nos oreilles. D'ailleurs on est obligé de partager son enthousiasme entre Gluck et le gouvernement actuel; et pour ne pas perdre tout à fait la musique de vûe, on dit seulement qu'il y a une parfaite harmonie entre les ministres,

et que le plus doux des accords est celui des gens vertueux. L'édit de M. Turgot sur l'exportation des grains, a cependant encore des détracteurs ; tout le monde ne veut pas convenir que ce royaume soit la corne d'abondance, qui se remplit à mesure qu'on la vide.

Nous n'avons plus le délicieux ambassadeur de Naples ; nous nous amusons encore à le peindre et à le répéter. Il écrit quelquefois ; mais son style, trop étranger, nous le rappelle vivement, sans nous le rendre de même.

Vous devriez ramener M. Diderot ; il me semble que ses enfans ont besoin de lui : sa fille a beaucoup gagné depuis un an ; elle est plus simple qu'autrefois ; car la tendresse maternelle lui a appris les nuances du sentiment, les seules qui lui manquoient. J'espère que M. Diderot aura ma réponse à une lettre charmante qu'il

a eu l'honnêteté de m'écrire. Je suis enchantée de ses *Salons* : je n'avois jamais vu, dans les tableaux, que des couleurs plates et inanimées; son imagination leur a donné pour moi du relief et de la vie ; c'est presque un nouveau sens que je dois à son génie. J'ai lu aussi ses *Lettres à Falconet*; c'est le plus beau sermon qu'on ait jamais écrit sur la vie à venir.

Recevez, monsieur, les tendres complimens de M. Necker : je respecte la préférence que vous lui donnez, et je ne chercherai point à la lui ravir ; je suis accoutumée à ne recevoir que des rayons réfléchis, et même à les trouver plus doux pour ma vue. M^me. de Vermenoux a perdu son frère, et l'a regretté ; il exigeoit des soins, et c'est pour cela qu'il lui étoit cher ; car le devoir crée des sentimens, comme les sentimens créent des devoirs. J'aime toujours cette grande chaine qui descend du Ciel

pour lier les hommes les uns aux autres : si on la coupe, ils pourront bien rester encore enchaînés ; mais n'ayant plus de point d'appui, ils tomberont, ils s'écraseront, et le lien même ne sera qu'un embarras de plus dans la chute.

Au même.

16 janvier 1777.

Vous me mettez, monsieur, dans le plus grand embarras, par la présence de l'impératrice ; c'est en tremblant que je prends la plume : je m'aperçois que la puissance du génie atteint en un instant aux deux extrémités du globe ; j'en suis accablée, et j'ai besoin d'éloigner une idée qui éloigne toutes les autres.

Vous me demandez ce que je pense de la nomination de M. Necker ; je pense qu'il préparera, comme Énée, un superbe festin, dont les harpies

voudroient faire leur proie ; mais j'espère qu'il saura s'en défendre. Il étoit fait pour les grandes affaires ; son génie les pénètre dans les trois dimensions, et il a la faculté d'attirer à soi toutes les idées simples et fortes qui sont dans un sujet, pour en faire une arme invincible entre les mains de la raison.

Mlle. de l'Espinasse n'est plus ; le mouvement qu'elle donnoit à sa société s'est extrêmement ralenti. M. d'Alembert, qui en étoit l'ame, a de la peine à en devenir l'organe : il réunit ses amis trois jours de la semaine ; mais on se convainc, dans ces assemblées, que les femmes remplissent les intervalles de la conversation et de la vie, comme ces duvets qu'on introduit dans des caisses de porcelaine ; on les compte pour rien, et tout se brise sans elles. Mais comment en parler si légèrement dans les lieux remplis de leur grandeur.

J'y vois, à la honte de Christine, les lauriers de Mars et ceux d'Apollon réunis dans la même main ; et cette image, dont je suis entourée, fait tomber ma plume pour la seconde fois.

Mme. Geoffrin est affaissée sous le poids d'une maladie cruelle, et sa raison, qu'elle cultivoit avec tant de soins et à qui elle avoit enfin donné la forme et l'éclat du bel esprit, ne l'a point encore abandonnée. Après avoir eu toute la considération dont la vie d'une particulière est susceptible, elle veut avoir aussi toute celle d'une mort noble et décente.

Adieu, monsieur ; nous aimerons jusqu'au tombeau le philosophe dont le sort unique est de passer sa vie au pied du trône, et d'y devenir plus philosophe encore.

A l'abbé GALLIANI.

Votre lettre, M. l'abbé, est venue lier dans mon souvenir deux époques qui me sont fort agréables ; celle où j'ai connu un homme d'un esprit aussi charmant que supérieur, et celle où, loin de moi, il me conserve un peu d'intérêt et d'amitié : aussi je voudrois de tout mon cœur faire quelque chose qui pût vous plaire, non parce que vous nous estimez (ce qui me flatte pourtant infiniment), mais parce que vous nous aimez un peu, et que nous vous aimons beaucoup. Je dois vous dire cependant, que depuis que vous avez quitté Paris, personne ne s'est encore dégoûté des places lucratives et honorifiques ; la demande de votre ami se trouve donc croisée par mille autres antérieures, et par toute la véhémence des intérêts particuliers. J'ai fait honneur à votre recomman-

dation, monsieur; si cependant l'effet avoit suivi ma prière, M. Sélésia l'auroit moins dû à nos sollicitations qu'à celles de l'*ambassadeur*, que j'appelle toujours ainsi, ne pouvant me résoudre à le voir sous une relation qui nous est étrangère.

Nous trouvons, en effet, beaucoup d'esprit à M. Sélésia ; et cependant je ne voudrois pas qu'un juge comme vous, si bien fait pour distribuer les couronnes, plaçât à côté l'un de l'autre deux hommes qui ne se ressemblent point. Vous avez fait à M. Necker une part très-noble et très-magnifique, en le comparant à l'astre dont le disque est plus grand à son couchant qu'à son méridien : cette part est celle de sa conduite ; faites-lui-en une autre pour ses talens, qui soit absolument solitaire. En effet, le génie de M. Necker me paroît, tantôt dans les ténèbres, et tantôt sur nos têtes ; tout ou rien, selon

les places et les circonstances : jugez combien il est loin d'avoir des rapports avec ce qu'on appelle, dans la société, un homme très-spirituel et très-instruit.

Il me semble, monsieur, que vous n'êtes pas trop content du genre humain et de sa morale, quand elle est en action ; mais, en revanche, vous devez être bien satisfait de la sévérité et de la pureté de nos livres, du moins si vous les lisez ; car il me semble que vos yeux doivent être toujours tournés en dedans, comme les bonzes, qui passoient leur vie à contempler le bout de leur nez. Je ne crois pas que vous gagniez le ciel à cette contemplation ; mais je suis persuadée que vous y trouvez un monde d'idées, et des idées de l'autre monde, c'est-à-dire, aussi neuves que piquantes ; ce qu'on ne rencontre pas ici bas. Vous ne seriez pas surpris de cette critique, si vous reveniez à

Paris : tous nos beaux esprits sont dispersés ; ils ressemblent un peu aux architectes de Babel, et ils ont été dissipés par le même moyen, car la diversité de musique est aussi une diversité de langage. Mais, malgré cette division, tous, je puis vous l'assurer, se réunissent à M. Necker et à moi, pour vous regretter, pour vous désirer, et pour vous offrir un hommage continuel d'admiration et d'attachement.

A M. de CHABANON.

Je suis charmée, monsieur, de ne connoître Théocrite que par vos vers ; et pour moi, qui ne suis point philosophe, je ne trouve aux étrangers une figure humaine, que quand ils sont vêtus à la françoise. Pourquoi regarder ce qu'on rougiroit d'imiter ? Il me semble qu'il faut toujours chercher dans les mœurs, dans les images

pour me contenter du médiocre. L'abbé Raynal est plus heureux que nous à cet égard; il a connu M. de Saint-Lambert, lu *les Saisons*, et il a la bonté de corriger les poësies vraiment helvétiques d'un bon Lausanois; je l'ai laissé dans cette occupation maudite. J'ai vu les paysages en Suisse, et je viens voir le peintre à Paris.

Laissez-moi espérer que vous viendrez bientôt dîner à Saint-Ouen. Je répondrai de bouche à quelques articles de votre charmante et intéressante lettre. Aujourd'hui je me livre à tous les embarras que les circonstances me suscitent; et d'ailleurs, dans l'accablement où je suis encore, j'ai besoin de me ranimer dans votre société et d'y retrouver une vie qui semble s'éteindre auprès des indifférens. Je me sens comme cette princesse des *Mille et un jours*, qui se mouroit par gradation toutes les fois que

que certaines gens s'approchoient d'elle, et qui reprenoit la connoissance quand le génie entroit dans sa chambre. . . . .
. . . .

Au même.

J'ai été charmée, monsieur, de votre humeur contre les demi-sots. Dans la nature comme dans la société, les espèces intermédiaires qui font la nuance, sont les plus imparfaites et les moins utiles de toutes : aussi je pardonne à ces demi-sots tous les jugemens qu'ils portent sur les ouvrages d'esprit ; c'est un nouveau titre à la sottise, qui peut enfin faire effacer ce mot de *demi*, que je n'aime pas. Je ne saurois leur pardonner d'attaquer des ouvrages utiles à l'humanité ; car les cris des grenouilles interrompent souvent les chants des rossignols.

Une partie des jugemens de l'académie pourra bien être critiquée; et en effet, ne croyez-vous pas, monsieur, qu'un léger tort multiplié par quarante devient une faute? Cependant le prix de vertu me paroît bien placé; il faut des actions d'éclat pour motiver une marque de reconnoissance publique. Le Salon a envoyé douze cents francs à l'académie pour être remis à Mlle. Huet, qui avoit nourri sa vieille maîtresse pendant dix-huit ans. Ainsi toutes les belles actions seront récompensées, et la récompense même en devient une. Le poëme de M. de Marmontel sur Léopold a le plus grand succès. J'ai l'orgueil de penser que ce sont toujours mes amis qui soutiennent la gloire de la France; et la renommée n'a pas plus de goût que moi pour ces jeunes gens que vous nous vantez sans cesse. Je pense que c'est elle qu'on a voulu peindre sous l'emblème de l'aurore, qui ne

paroît jamais sur l'horizon qu'après avoir passé plusieurs heures auprès d'un vieillard.

Ma santé n'a fait aucun progrès ; je ne l'ai pas dit à M. de Savalette ; mais pour vous, monsieur, à qui ma vie est liée, je vous rends compte de votre bien, et j'ai droit de me plaindre du silence que vous gardez sur le mien. Je souffre toujours ; mais il me semble, comme dit M. Dubucq, que tout sert en ménage. Plus de deux ans passés dans des angoisses inexprimables, apprennent à connoître les véritables peines et à retrancher toutes celles qui sont l'ouvrage de l'imagination. Cette justesse dans nos jugemens s'étend aussi à nos plaisirs ; quand les souffrances nous avertissent du terme de la vie ; le tems paroît trop court pour se livrer à tous les amusemens qui n'en ont que l'apparence ; mais plus l'on concentre ses goûts, et plus ils

prennent de vivacité. Aussi j'attends avec beaucoup d'impatience votre retour et celui de Mme. d'Houdetot; il me semble que mes pensées se renouvellent par les vôtres; et, pour employer un terme d'astronomie, mon esprit devient stationnaire loin des personnes qui l'intéressent et qui lui donnent le désir de les intéresser.

Au même.

19 août 1787.

Votre amitié, monsieur, vouloit me consoler d'être grand'mère, et vous parvenez presque à me le faire oublier. Tant que mon cœur peut si bien jouir de vos soins, tant que mon esprit peut vous admirer, je suis tentée de regarder le tems comme un être métaphysique qui n'a aucune influence réelle : je ne veux donc croire ni à votre vieillesse, ni à la mienne; je ne vois que deux choses

dans la nature, vivre et mourir. Mes idées religieuses en ont retranché la moitié ; et si ma petite fille est assez heureuse pour penser comme moi, nous n'aurons pas trop de différence d'âge ; car il n'y a rien qui rende plus parfaitement contemporains que l'éternité.

Depuis que vous êtes parti, l'opinion a pris ses bottes de sept lieues ; on croit l'apercevoir, qu'elle est déjà loin de notre vue. Elle m'étonne toujours ; tantôt je la compare à un géant ; tantôt, par une idée tout-à-fait contraire, le cri public, à mesure qu'il se forme, me rappelle ces mouches éphémères qui naissent et meurent dans un jour, et qu'on nomme les mouches du tonnerre ; l'orage qui se prépare les fait naître, l'orage qui se calme les fait mourir. Je ne sais pourquoi je vous parle ainsi par énigme ; car nous ne sommes plus au tems où l'on épioit les pensées.

Nous ne sommes plus au tems....
voyez quelle phrase se présente à moi naturellement ! ne diroit-on pas que mille ans se sont écoulés depuis trois mois ? ... et je le croirois, si je m'étois endormie avant l'assemblée des notables, pour me réveiller à présent : mais laissons les affaires publiques.

M. de Paulmy vient de mourir ; il fait un vide que sa bibliothèque peut seule remplir ; car il me semble qu'il n'avoit dans la tête que des époques et des faits : mais le vide qu'il laisse à l'académie est un espace qui s'agrandit suivant la personne qui l'occupe. Mon vœu est le même que le vôtre ; cependant je ne veux pas l'exprimer ; car les femmes se rendent ridicules en cherchant à déterminer les choix dans un corps dont elles sont exclues.

Je me fais chaque jour davantage une douce habitude de vivre en

retraite avec le petit nombre d'amis qui me restent. Hélas! dans ce commun naufrage, jugez combien vous nous manquez; peut-être même ne serai-je pas ici en septembre. Nous voudrions dire un dernier adieu au lieu de notre exil; nous regrettons un séjour où nous étions obligés de nous tenir lieu de tout l'un à l'autre, et il nous a laissé un long souvenir. A mon retour, un de mes plus grands plaisirs sera de vivre dans votre société; et pour revenir à votre sujet favori des années, votre amitié et la tendresse de M. Necker m'ont appris à mettre l'indulgence qu'on me témoigne à la place de l'amour propre, et à jouir de ce qu'on me pardonne aujourd'hui au lieu de ce qu'on m'accordoit autrefois. Que je trouve donc ainsi tant que je vivrai, et dans mon intérieur et auprès de vous, le bonheur et le plaisir d'être encore aimée; conservez-moi ce bien comme

le feu sacré ; car, hélas ! comme lui, s'il venoit à s'éteindre, personne n'auroit plus le droit de le rallumer.

A M. GIBBON.

15 juin 1792.

Nous pensons souvent, monsieur, aux jours pleins de charmes que nous avons passés avec vous à Genève. J'ai éprouvé, pendant cette époque, un sentiment nouveau pour moi, et peut-être pour beaucoup de gens. Je réunissois dans un même lieu, et par une faveur bien rare de la Providence, une des douces et pures affections de ma jeunesse, avec celle qui fait mon sort sur la terre et qui le rend si digne d'envie. Cette singularité, jointe aux agrémens d'une conversation sans modèle, composoit pour moi une sorte d'enchantement ; et la connexion du passé et du présent rendoit mes jours semblables à un songe.

sorti par *la porte d'ivoire* pour consoler les mortels. Ne voudriez-vous pas nous le faire continuer encore ? Copet est dans toute sa beauté : mais je ne sais si je dois trop insister ; car nous y menons une vie assez solitaire. Les circonstances retiennent les Genevois dans leurs foyers, et leurs campagnes sont désertes. M.*** même a jugé à propos de se remarier, et il a bien fallu céder une grande part de ses soins. Gardez-vous, monsieur, de former un de ces liens tardifs : le mariage qui rend heureux dans l'âge mûr, c'est celui qui fut contracté dans la jeunesse ; alors seulement la réunion est parfaite ; les goûts se communiquent, les sentimens se répondent, les idées deviennent communes, les facultés intellectuelles se modèlent l'une sur l'autre, toute la vie est double, et toute la vie est une prolongation de la jeunesse ; car les impressions de

l'ame commandent aux yeux, et la beauté qui n'est plus, conserve encore son empire. Mais pour vous, monsieur, dans toute la vigueur de la pensée, lorsque toute l'existence est décidée, l'on ne pourroit, sans un miracle, vous trouver une femme digne de vous. Un lien de ce genre imparfait, rappelle toujours la statue d'Horace. Vous êtes marié avec la gloire, et vos amis qui vous chérissent, ne sont pas jaloux de ce lien dont l'éclat même rejaillit sur eux. J'ai pensé cent fois à la confidence que vous m'avez faite; j'en attends l'exécution avec un intérêt inexprimable; votre genre d'esprit en fera un genre nouveau: vous déroberez toutes les richesses de votre siècle, et vous aurez trouvé le véritable aimant qui retient dans son atmosphère tout ce qui s'en approche et qui est digne d'y être attiré. Adieu, monsieur; personne au monde n'a

mieux senti que nous le prix de cette association unique de l'esprit le plus brillant et le plus varié, au plus doux et au plus égal de tous les caractères ; et l'on peut bien dire de vous ce que Cicéron disoit des lettres : *Également délicieux dans la retraite et dans le monde ; à Paris et à Copet.*

De l'utilité et de la nécessité de s'examiner attentivement.

Les esprits, comme les corps, ont une sorte d'instinct et de talent dont il est impossible de se rendre raison. Nous sommes loin de connoître tous les trésors que nous possédons : nous ressemblons souvent à l'abeille, qui fait des cases admirables sans s'en douter, qui s'approche involontairement de l'arbrisseau qui l'enrichit, et qui s'éloigne de celui qui pourroit lui nuire ; et quand nous voulons

découvrir la cause de nos goûts, qui ne sont en effet que des jugemens imperceptibles, nous la trouvons souvent ou dans des aperçus très-fins dont nous nous serions crus incapables, ou dans des facultés que nous n'aurions osé nous attribuer. Fixons donc notre attention sur ce travail secret qui se fait en nous; nous apprendrons à mieux connoître l'agent qui y préside. Que de choses se passent dans ce petit univers, sans que nous en ayons la conscience! Comment se fait-il qu'en examinant un sujet, les idées se présentent en foule sous notre plume? Notre jugement est déjà formé, et il nous paroît cependant que nous arrêtons notre pensée pour la première fois sur cet objet que nous examinons. Ah! notre ame est encore plus admirable que nous ne le pensons. Sans doute le sentiment de notre existence n'est pas égal à celui de nos facultés; je

veux dire que nous ne sommes pas assez grands pour connoître toute notre grandeur ; peut-être que, dans l'instant même où nous pensons à des choses communes, qui suffisent pour nous donner le sentiment de notre existence, notre ame, qui ne peut se renfermer dans ce sentiment seul, se répand ailleurs et recueille à notre insçu des richesses de tout genre ; ainsi que dans les songes légers du matin, nous nous trouvons heureux d'exister en paix dans le lieu où nous sommes réellement, et nous errons en même tems, d'un vol léger, dans tous les pays que notre imagination peut nous représenter ; cependant, à notre réveil, nous ne pouvons nous rappeler les fantômes de notre imagination ; c'est ce qu'on exprime en disant, Je me sentois dormir délicieusement. Notre ame, dans ce point inconnu, indivisible, impossible à comprendre, qui l'unit

à notre corps, se rend sensible dans ses opérations ; mais sans doute qu'elle est plus indépendante, plus grande, plus mystérieuse encore, et qu'elle touche par un autre point, à une nature toute spirituelle dont elle reçoit l'influence par des facultés de tout genre. On surprend dans son intérieur des effets d'intelligence qui nous pénètrent d'admiration ; en sorte qu'on ne peut rendre raison de notre savoir qu'en parlant de notre ignorance ; de notre grandeur, que par notre petitesse ; et enfin de tout ce que nous pouvons, que par un pouvoir qui ne nous appartient pas. Cependant c'est en s'examinant ainsi qu'on obtient une plus grande possession de soi-même ; comme des voyageurs qui, dès qu'ils ont pris terre quelque part, se croient des droits de conquête sur un terrain qu'ils n'ont fait qu'apercevoir. Chaque heure donnée à la réflexion

multiplie donc nos découvertes et au dedans de nous, et dans nos rapports avec la nature ; tandis qu'au contraire, les combinaisons de la société se décomposent et se simplifient chaque jour à nos yeux. Dans la société, c'est le théâtre qui se présente le premier, et bientôt ce n'est plus que le revers de la toile : mais dans beaucoup de parties de l'univers, nous ne voyons d'abord que des ressorts et l'intérieur d'une machine ; le tableau vient ensuite plus magnifique chaque jour, et le secret ne s'acquiert jamais. C'est ainsi que le corps humain ne paroît ; au premier coup d'œil, qu'un composé de ressorts, de leviers et de poulies ; on l'admire sous ce point de vue très-admirable en effet. Mais voyez dans l'intérieur ; c'est là que la scène se passe ; c'est là que l'oreille produit le sentiment des sons ; l'œil celui des couleurs ; le palais et l'odorat, des

sensations de tout genre. Examinez votre ame ; au premier aspect elle ne vous présente que des pensées communes, ouvrage de nos sens, et qui ne paroissent pas s'éloigner de nous ; approfondissez-la davantage, vous la verrez parcourir la terre et les cieux, créer des rapports avec des milliers de mondes, exister où elle n'est point réellement, et réaliser toutes les contradictions par son immensité. Pénétrez encore plus avant ; vous lui découvrirez des dons surnaturels, vous assisterez à la création de la pensée, qui est une image de celle des ames ; car, au fond, elle n'est que vous-même ; et cependant, par un miracle incompréhensible, elle se sépare de vous pour vous instruire ; elle est tout à la fois le précepteur et le disciple, le roi et le sujet ; elle prédit, elle éclaire ; elle se divise, quoique indivisible ; elle se réunit, quoique divisée ; elle se perfectionne,

et

et cependant elle ne peut rien ajouter à son être : une grande idée qui la pénètre, est pour elle comme ces traits de lumière qui pénètrent des corps opaques, et qui les rendent brillans sans en augmenter la valeur et le poids; faculté qu'on ose à peine soupçonner, qui fait croire que les pensées ont une existence réelle, puisqu'elles modifient, puisqu'elles changent la nature de l'ame qui les reçoit; néanmoins est-il possible de se persuader qu'une pensée soit quelque chose de très-réel? Mais puisqu'une pensée a créé l'univers, pourquoi ne croirions-nous pas qu'elle puisse changer la nature de notre ame? Telle est la conclusion pratique que je voudrois tirer de toutes ces réflexions spéculatives. La pensée a une existence réelle; elle nous change à son gré; elle nous fait autres que nous ne sommes. Celui donc qui se permet d'admettre de mauvaises

pensées, imite le monnoyeur infidelle qui allie l'étain à l'argent, et altère ainsi la valeur du dernier. Celui qui en admet de grandes, peut changer son essence; et c'est ainsi qu'un homme vicieux devient susceptible de vertu, et qu'un sot perd sa forme, sa nature et son caractère.

De l'esprit et du génie.

L'aigle et la rose ne me paroissent pas plus différens dans l'ordre physique des êtres, que l'homme d'esprit et l'homme de génie dans l'ordre moral. L'homme d'esprit reste toujours à sa place; il répand son éclat autour de lui; il reçoit ses couleurs de tous les objets qui l'environnent, et les leur rend à son tour: l'homme de génie s'élance toujours en avant, et cependant ses idées le précèdent encore; on diroit qu'il court après elles, afin de les arrêter, pour apprendre à les mieux connoître; ou

plutôt ce sont des lueurs qu'il aperçoit, et qui lui persuadent que le lieu d'où elles partent est habité, et doit être le terme de son voyage. C'est ainsi que ses pensées l'obligent à se hâter, et qu'elles marquent sa route et l'éclairent d'avance; comme l'astre qui sillonne l'horizon de sa lumière, avant d'y paroître dans toute sa pompe, et qui suit involontairement la route que ses rayons précurseurs viennent de lui tracer. Mais les idées de l'homme d'esprit ne se déplacent jamais ni ne le déplacent jamais : il faut donc, pour éviter les répétitions, qu'il renouvelle sans cesse ses connoissances par la lecture, puisqu'il n'a pas reçu la faculté d'en aller chercher au dehors, sur les aîles de la pensée.

Des images, des comparaisons et des allusions.

Les anciens employoient des images communes, et des comparaisons faciles à saisir; ils les embellissoient de tous les charmes de la poësie, qui consistent surtout à peindre les détails avec vivacité, et à donner aux paroles du mouvement et de la couleur. Les modernes ont fait des comparaisons plus fines, tirées de rapports moins apparens, et qui supposent le progrès des arts et des sciences. Ainsi, Mme. Grenville compare le sentiment à l'aiguille aimantée, qui tourne toujours du même côté, mais qui tremble sans cesse en prenant son point d'appui. On nomme allusions un autre genre de comparaison qui répand quelquefois du piquant et de la clarté sur des pensées trop fines peut-être pour être

aisément entendues. Les bons esprits, qui lient sans cesse, par l'exercice du sentiment et de la réflexion, les idées morales aux idées physiques, ne peuvent écrire ou penser sans se retracer les unes par les autres ; on n'offre rien à l'imagination qui ne puisse venir ainsi au secours d'un écrivain qui veut donner un corps à ses idées intellectuelles. La naïveté est aussi, je crois, un genre d'allusion : un auteur naïf est une sorte de républicain ; il s'est habitué à considérer toutes les idées en elles-mêmes, sans distinction de rang, comme à les recevoir ainsi dans sa tête, et à les reproduire ensuite au dehors sans y mettre plus de cérémonie. Ainsi Lafontaine disoit sur une poule :

> Amour, tu perdis Troye.

Les beaux esprits, ou les gens de génie, nous surprennent par des rap-

prochemens que le grand intervalle nous empêchoit de prévoir ; mais l'esprit naïf nous étonne en franchissant la distance des rangs et des opinions dans leur extrême simplicité. Tout le travail de l'esprit humain peut se réduire à la connoissance des rapports ; c'est le fondement de la religion, de la vertu, de la société, des sciences, des arts, etc. Il n'est aucune idée physique qui n'ait son analogue dans une idée morale, qui sont comme les divinités des païens, attachées aux arbres, aux séjours, aux merveilles de la nature, et qui les peuplent et les embellissent. On ne peut donc trop s'accoutumer à lier les idées entre elles, soit qu'on veuille s'élever à de grandes pensées, ou embellir des idées déjà connues ou moins intéressantes ; mais comme toutes les opérations de l'esprit sont sujettes à être imitées, des auteurs modernes se sont permis quelquefois de créer

des images pour donner une comparaison à leurs idées : ce genre est trop facile, et le goût le rejette ; il faut lui montrer deux objets réels, liés par des rapports qui lui avoient échappé, et qui resteront ainsi dans son esprit sans se séparer jamais. Les opérations d'un bon esprit me rappellent ce jeu qu'on nomme le solitaire ; tout l'art consiste à trouver la case qui en réunit deux autres, et à la remplir par un fichet ; si le fichet est mal placé, la partie est perdue : mais on ne peut pousser si loin le parallèle, que pour des idées majeures. Un seul rapport faux a détruit souvent la vertu ou rabaissé le génie d'un grand homme ; mais dans les petits objets, les conséquences sont moins essentielles. L'esprit joue quelquefois avec la pensée ; et si le bon goût défend d'établir des comparaisons sur des objets que l'imagination a créés dans le moment, il suffit qu'on

les ait trouvés dans une tradition fabuleuse, ou dans les inventions de quelque grand poëte. C'est assez, pour nous satisfaire dans nos jeux, que le mérite de la difficulté vaincue.

Portrait d'Émilie, ou de Mme. de Lauzun; imité du spectateur.

Pour connoître la nature humaine dans tout l'éclat dont elle est susceptible, et pour qu'elle nous inspire à la fois autant d'admiration que d'intérêt, il faut se représenter, sous les traits d'une jeune personne, l'union véritablement divine de la sagesse et de la beauté.

Quand je considérois, dans mon esprit, l'accord touchant et sublime de ces deux perfections, quand je me blâmois ensuite de m'occuper trop long-tems d'un prodige sans vraisemblance, je le vis se réaliser à mes yeux; je vis Émilie.

Qui connut jamais cette femme charmante, sans éprouver en même tems les plus douces émotions de l'amour et de l'amitié ! Ses grâces naïves pourroient inspirer, je l'avoue, des sentimens trop passionnés, s'ils n'étoient réprimés par la noble décence de ses regards, et par l'expression céleste de sa physionomie ; car c'est ainsi qu'Emilie leur impose, sans le savoir, et qu'elle ne fit jamais naître que des sentimens dignes d'elle !

Heureuses les femmes qui ont su cacher long-tems leur mérite par la simplicité et la modestie, et qui ont appris leur secret au public avant de le savoir elles-mêmes ! Heureuses celles qui ont su se faire aimer, avant de faire naître l'envie, et qui ont jugé de bonne heure que l'exemple donné en silence est le plus utile de tous ! Emilie fait rarement l'éloge de la vertu, car elle entrevoit, sans se l'avouer, que ce seroit parler d'elle.

même. Elle orait les regards et les distinctions ; elle ne peut suivre la route commune, et ne veut point paroître s'en écarter.

La grande considération dont jouit Émilie dans un âge encore tendre, n'est pas due à la seule vertu ; car on trouve des femmes très-honnêtes, et qui remplissent même des devoirs austères, sans qu'elles aient obtenu cette fleur de réputation que possède Émilie. C'est donc à une pureté intérieure, c'est au caractère de ses pensées, qui se peint dans tous ses discours, dans tous ses mouvemens, et dont sa physionomie est l'image, qu'elle doit l'estime et les égards dont elle est entourée. Les femmes qui veulent captiver l'opinion, cherchent à s'insinuer dans tous les esprits par des propos flatteurs, par des attentions de tous les genres : Émilie, au contraire, n'a jamais montré aux indifférens d'autres sentimens que ceux

de la bienveillance; et néanmoins elle a réuni tous les suffrages, comme ces corps célestes qui, paroissant rester toujours dans la même place, attirent cependant tous les autres autour d'eux, sans mouvement et sans effort.

Cette ame douce et tendre, qui vit au milieu du monde et comme le monde, semble transformer en actions vertueuses toutes les actions indifférentes, et se trouver, ainsi que Mornay au milieu des combats, non pour y prendre part, mais pour garantir la vertu, ce maître qu'elle s'est choisi, des coups qu'on veut lui porter. Ce caractère d'une vertu simple et sans éclat, est le plus rare de tous; car en général les femmes ressemblent à ces soldats qui s'étourdissent par leurs propres cris quand ils marchent à la victoire, et qui sont toujours précédés d'une musique guerrière, analogue aux sentimens qu'ils veulent éprouver, tandis que

la véritable valeur n'a pas besoin de tous ces secours étrangers.

L'éducation d'Émilie fut semblable à la législation de certain peuple, qui ne traitoit que des fautes légères, pour ne pas donner l'idée des grands crimes : aussi se trouble-t-elle par la crainte de la moindre omission ; aussi rougit-elle dès qu'on la regarde, et rougit-elle encore de s'être aperçue qu'on la regardoit. Émilie connoît donc mieux que personne l'importance des petites choses dans l'exercice de ses devoirs, et rien de ce qui peut contribuer au bonheur des autres ou augmenter leur affection, ne lui paroît à dédaigner. C'est par un enchaînement de moyens très-délicats, connus ou plutôt devinés par les ames sensibles, et qu'il lui est plus aisé de pratiquer que d'exprimer ; c'est par une constance à toute épreuve, qu'Émilie s'est frayé une route vers le bonheur, à travers

les circonstances les plus difficiles et les plus cruelles. Pourquoi ne m'est-il pas permis de montrer, dans toutes les situations de sa vie, ce modèle de la perfection où les femmes peuvent atteindre, et de révéler toutes les circonstances de cette apparition de la vertu sur notre terre abandonnée ? En effet, pour que cette vertu parût dans toute sa splendeur, il faudroit la présenter en contraste avec les mœurs, et presque avec les opinions reçues ; il faudroit réunir tous les avantages qui feroient tolérer une conduite moins pure, et tous les malheurs qui rendent les fautes excusables.

La religion d'Émilie est une raison éclairée ; elle ne la montre point par accès, mais par une suite d'actions qui ont entre elles un rapport constant, et qui dérivent toujours des mêmes principes. Cependant ses rares qualités ont quelque chose de si libre

et de si naturel, qu'on ne s'aperçoit qu'elles sont l'effet de la réflexion et de la volonté, que par une continuité et une perfection qui ne caractérisent jamais les simples penchans. Ainsi, le noble enjouement d'Émilie, l'égalité de son humeur, cette sérénité qui l'embellit encore, sont les résultats de ses vertus réfléchies, et non le fruit d'une disposition facile et d'une gaieté machinale que la moindre maladie peut altérer ou détruire.

Sans doute, pour réunir tant de perfections, il falloit que les avantages de l'éducation concourussent avec les faveurs de la nature : aussi, quand on admire le jeune arbrisseau et ses fleurs odoriférantes, on croit rendre hommage au sol qui l'a produit.

O vous! ange protecteur, à qui le Ciel a confié les jours et les vertus de sa chère Émilie, ange qui vous

attachez à ses pas au milieu des dangers dont elle est environnée, faites qu'elle acquière encore de nouvelles vertus et de nouveaux charmes ; secondez ses touchans efforts, et hâtez ses progrès vers la perfection ! Défendez son innocence contre toutes les séductions d'un monde ingrat et perfide, que le souffle de la calomnie n'empoisonne jamais ses beaux jours ! et puisque nous ne pouvons conserver éternellement sur la terre cette ame trop pure pour l'habiter, esprit divin ! conduisez-la doucement, dans tout l'éclat de son innocence, au sein de cet asile qui lui fut destiné ; et celle qui fut si semblable aux anges, ne changera point de nature en s'élevant aux cieux pour y prendre sa place aux pieds du trône de la Divinité.

Les portraits d'imagination sont les seuls qui lui ressemblent.

FIN DU PREMIER VOLUME.

[illegible]

[illegible] dans [illegible]

[illegible] an sein [illegible]

elle qui lui [illegible]

[illegible]

aun, L. (

uitees' Is

. 4

40012668

Dam, L. F

...ter's I S

.4

40612668

60612668